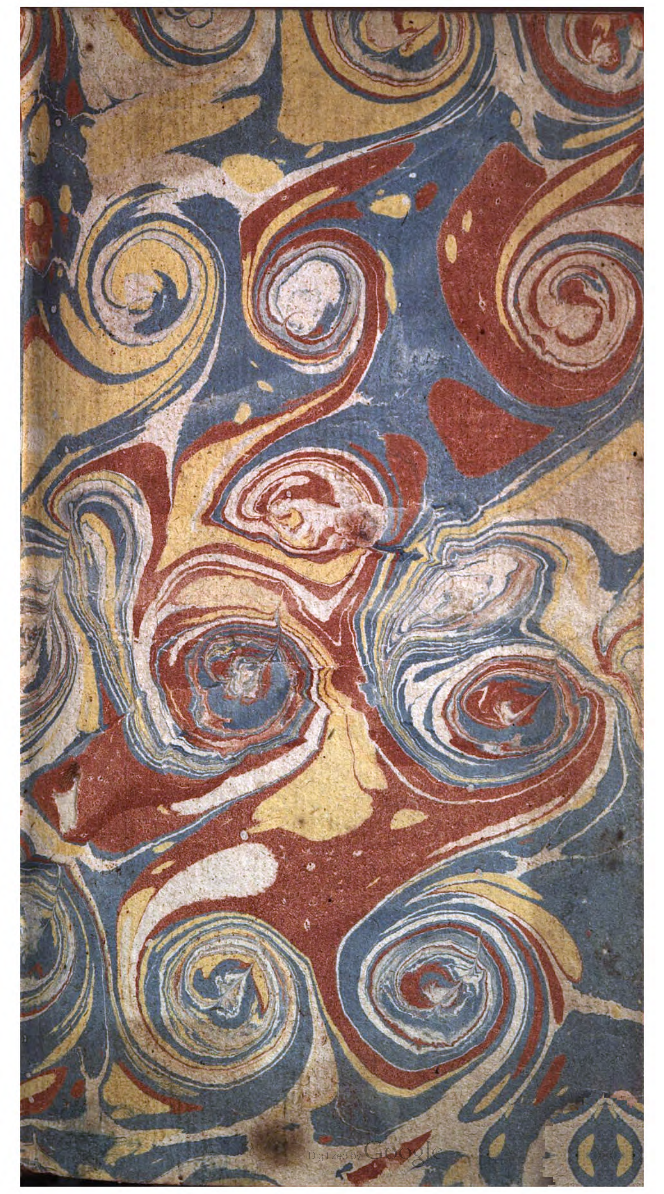

BIBLIOTHEQUE DU PALAIS DES ARTS





Le traducteur est Colesse, (Léon) curé de St-Pierre le puellier à Bourges.
livre rare et estimé.

LA CONSOLATION
DE LA
PHILOSOPHIE
DE BOECE.

LA CONSOLATION DE LA PHILOSOPHIE DE BOECE.

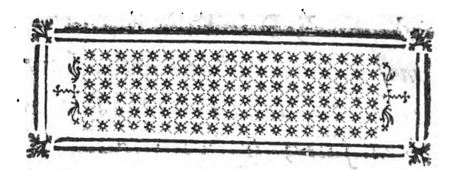
*Traduction nouvelle par M. C****

DÉDIÉE AUX MALHEUREUX.



A PARIS,
Chez GOGUÉ, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel.

M. DCC. LXXI.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.



AUX MALHEUREUX.

Vous allez vous moquer de moi, & persifler ma Dédicace, vous Auteurs à bon titre, qui, quoique persuadés, au moins autant que le Public, de la bonté de vos Ouvrages, pour en tirer meilleur parti, courez avec empressement, en faire hommage à la grandeur, ou les prostituer à l'opulence. Quelle mal-adresse, direz-vous, dédier son travail aux Malheureux! Quel avantage en peut-il revenir à cet Auteur

mal-avisé? Quel avantage? Leur reconnoissance, s'ils ont le cœur bien fait; & lors même qu'ils seroient les plus ingrats des hommes, si je peux, en dissipant leurs préjugés & leurs erreurs, contribuer à la guérison de leurs ames; ce sera pour moi le plus précieux de tous les avantages, & la plus flatteuse de toutes les récompenses.

C'est donc à vous, triste & chere portion de l'humanité, Mortels malheureux, parce que vous croyez l'être, c'est à vous que je consacre cet ouvrage. Il contient un remède spécifique; puis-je mieux l'adresser qu'à ceux qui en ont besoin? Vous vivez dans le le siécle de la Philosophie; que

la Philosophie soit votre Médecin. Elle a sçu charmer autrefois la douleur d'un illustre infortuné ; (a) pourquoi n'auroit-elle pas le même pouvoir sur vous ? Lisez, méditez les leçons vraiment philosophiques qu'il vous y donne ; vous y apprendrez à apprécier les biens & les maux ; vous apprendrez à être Philosophes. Ne vous y trompez pas ; la vraie Philosophie est celle qui ne connoît d'autres maux que l'erreur & le vice, ni d'autre bien que la vertu. Pour les maux physiques, comme ils sont l'inévitable appanage de l'humanité, la Philosophie les attend avec tranquillité,

(a) Boëce.

les reçoit avec soumission, les supporte avec courage, & s'en console par la réflexion. Devenez donc Philosophes, c'est-à-dire raisonnables ; vous cesserez bientôt de vous croire malheureux, & dès-lors vous cesserez de l'être.





ABRÉGÉ
DE LA VIE
DE BOECE.

ANICIUS, MANLIUS, TORQUATUS, SEVERINUS, BOETHIUS, naquit à Rome l'an 405 de J. C. sous le Consulat d'ÆTIUS & de STUDIUS. Il hérita de son pere, le nom de *Boethius*; de son bisaïeul, celui de *Manlius Torquatus*; de son trisaïeul, celui d'*Anicius*: pour celui de *Severinus*, les uns croient qu'il vient d'une fille de *Manlius Theodorus*, son bisaïeul, mariée à un Patricien de la famille des *Severinus*, famille Consulaire, ou à un fils de ce même Manlius, entré par adoption dans cette

même famille : d'autres pensent que ce nom étoit annexé à la famille des Manlius, comme celui de *Torquatus*, & le font dériver de la sévérité avec laquelle Manlius Torquatus fit punir son fils, pour avoir combattu sans son ordre (*a*), & de celle avec laquelle Lucius Manlius Torquatus, chassa le sien de sa présence, parce qu'il étoit soupçonné de péculat. Quoi qu'il en soit, les noms que porte l'Auteur dont je donne l'ouvrage au public, honorent les fastes de Rome, où ils sont inscrits dès les premiers tems de la République.

(*a*) Quoiqu'il eût remporté la victoire, il lui fit trancher la tête. Virgile fait allusion à ce trait effrayant de l'Histoire Romaine, lorsqu'il dit, Enéide, lib. 6 :

Sævûmque securi,
Adspice Torquatus.

Personne n'ignore qu'il y avoit déja long-tems que la race des Manliens comptoit des Préteurs, des Consuls & des Dictateurs, lorsque parut ce fameux *Titus Manlius*, qui, à la vue des deux armées, abattit ce Gaulois d'une taille déméfurée, dont l'insolente audace avoit osé défier le plus brave des Romains. Cette action éclatante valut à Rome plus qu'une victoire; & à la famille des Manliens, le glorieux surnom de *Torquatus* (a), qui plus de huit siécles après, fut donné à Boëce, l'un de ses descendans.

(a) Titus Manlius, après avoir abattu ce terrible ennemi, lui enleva une espéce de hausse-col, ou collier, dont il se para. Cet ornement s'appelloit *torques*, ou *torquis*, dont fut formé celui de *Torquatus*, qui fut donné à Titus Manlius, & qui resta à sa postérité.

La race des Aniciens, ne le cédoit en rien à celle des Manliens, ni pour l'ancienneté, ni pour la splendeur; & elle avoit en outre l'avantage particulier d'être la premiere entre les Patriciennes, qui eût embrassé la foi de Jesus-Christ (*a*). Parmi les illustres de ce nom, on compte eutr'autres ANICIUS SEXTUS PETRONIUS PROBUS. Ammien Marcellin, Ausone & le Code Théodosien, en parlent avec éloge, &c. C'est lui qui fut en 371, collégue de l'Empereur

(a) *Fertur enim, ante alios generosus Anicius urbis.*
Illustrasse caput, sic se Roma inclita jactat.
Quin & Olibriaci gentisque & nominis hæres;
Abjectis fastis palmatâ insignis ab aulâ,
Martiris ante fores, Bruti submittere fasces
Ambit, & Ausoniam Christo inclinare securim.
P. Prudent.

Gratien dans le Consulat, & qui étant Préfet du Prétoire, envoya saint Ambroise Gouverneur dans la Gaule Cisalpine, (le Milanès), en lui disant; allez, agissez moins en Juge, qu'en Evêque; ce qui fut regardé comme une espéce de prédiction, lorsque, peu de tems après, ce sage Gouverneur fut en effet élu Evêque de Milan; son mérite ayant réuni en sa faveur les suffrages unanimes des Catholiques & des Ariens mêmes.

Saint Paulin nous apprend qu'Anicius Probus, fils de Petronius, & trisaïeul de Boëce, eût une réputation si éclatante & si répandue, que, comme un autre Salomon, il attira du fond de l'Orient des personnes aussi distinguées par leur sagesse, que

par leur opulence, qui vinrent exprès à Rome pour avoir l'avantage de le voir & de l'entendre. Il fit, conjointement avec Probinus son frere, ériger une statue à son pere (*a*), & c'est sans doute aussi à leurs soins & à leur piété qu'on est redevable de ce superbe tombeau, où reposent ses cendres & celles de Faltonia sa femme, qui fut fille, femme & mere de Consuls. Ce tombeau se voit encore à Rome, & ne le céde en ma-

(*a*) On y lisoit cette inscription:
Sexto. Petronio. Probo. Viro cl.
Proconsul. Africor. Præfecto.
Prætorio. quater. Italiæ. Illyrici, Africæ.
Galliar. Consuli. ordinario. Patri. Consulum.
Anicius. Probinus. vir. cl. Consul. ordinarius.
& Anicius. Probus. vir. cl. Quæstor. Candidatus
filii. munus. singulari. religione. debitum. dedicarunt.

gnificence à aucun des anciens monumens de cette ſuperbe ville. Saint Jérôme & ſaint Auguſtin font de fréquens éloges des Aniciens ; & Claudien ne fait aucune difficulté de les regarder comme les plus conſidérables de ſes contemporains (*a*).

Les grandes dignités étoient naturellement dûes à l'héritier du nom & des mérites de tant de grands Hommes. Auſſi, dès ſa plus grande jeuneſſe, Boëce paſſa ſucceſſivement par les dif-

(a) *Quemcumque requiris*
Hac de ſtirpe virum, certum eſt de Conſule naſci.
Per faſces numerantur, ſemperque renatâ
Nobilitate virent, & prolem fata ſequuntur;
Continuum ſimili ſervantia lege tenorem.
Nec quiſquam procerum tentat, licet ære vetuſto
Floreat, & claro cingatur Roma Senatu,
Se jactare parem....

férens degrés qui l'élevèrent au Consulat. Il fut trois fois revêtu de cette éminente dignité. La premiere en l'année 487 de Jesus-Christ ; il n'avoit alors que trente-deux ans. La seconde, en 510, & la derniere en 522. Il eut alors pour collégue le célébre Symmaque, dont il avoit épousé la fille, après la mort d'ELPIS, sa premiere femme: ELPIS étoit de Sicile, d'une maison extrêmement distinguée. La douceur de son caractere, & son goût pour les sciences, lui firent partager tous les amusemens & les travaux de son illustre époux, dont elle fit toute sa vie les plus cheres délices. Il eut d'elle deux fils d'un mérite si éminent & si universellement reconnu, qu'ils furent tous les deux créés Consuls ensemble,

Ils devoient être extrêmement jeunes, puisque leur pere alors n'avoit que quarante-cinq ans. Si l'amour paternel, ou plutôt l'amour-propre, jouit avec tant de joie de l'idée, souvent frivole, de la future grandeur des enfans qu'on laisse après soi, quelle satisfaction pour Boëce de voir les siens élevés au printems de leur âge, à cette dignité suprême, le but & le comble de l'ambition de ce qu'il y avoit de plus grands Hommes parmi les Romains? Aussi en parle-t-il avec tant d'enthousiasme, qu'on ne peut lire ce qu'il en dit, sans partager sa joie, & ressentir, comme lui, son bonheur. Il ne fut pas moins heureux dans son second mariage avec RUSTICIENNE, fille de Symmaque. Il décrit avec com-

plaiſance ſes excellentes qualités, & il acheve en deux mots ſon éloge, en diſant qu'elle étoit la parfaite image de ſon pere.

La part que BOECE eut preſque toute ſa vie au gouvernement de l'Etat, ne l'empêcha point de cultiver les talens, & le goût pour les ſciences, qu'il avoit reçu de la nature, & qu'une heureuſe éducation avoit perfectionnés en lui. Le ſanctuaire des Muſes fut ſon berceau. Dès ſa plus tendre enfance, il fut envoyé à Athènes, cette ville ſçavante, où les Belles-Lettres & les Sciences avoient été rétablies, & fleuriſſoient plus que jamais. Il y paſſa dix-huit ans entiers ſous la diſcipline des plus grands Maîtres, au milieu de la jeuneſſe la plus diſtinguée en tous

genres, qui s'y rassembloit de toutes les parties de l'univers. A une aussi bonne école, & avec d'aussi excellentes dispositions que les siennes, Boëce ne pouvoit manquer de faire les plus grands progrès. Le grand nombre de traités qu'il a écrit sur toutes sortes de matieres, & qu'il a écrit en maître, en font une preuve bien glorieuse. La Rhétorique, la Logique, la Métaphysique, l'Arithmétique, la Musique, la Géographie, l'Astronomie, la Géométrie, les Méchaniques, la Théologie même, furent l'objet de ses études, & la matiere de ses compositions. On vante entr'autres deux traités théologiques; l'un sur les deux natures & l'unique personne de Jesus-Christ, contre *Eutichès* & *Nestorius*,

qu'il adreſſa au Pape Jean premier, alors Diacre de l'Egliſe Romaine ; & l'autre ſur la Trinité, qu'il adreſſa à ſon beau-pere Symmaque, où il prouve que la Trinité eſt un ſeul Dieu, & non pas trois Dieux. Mais le plus fameux de ſes ouvrages, eſt ſans contredit celui dont je donne ici la traduction. On ne ſçait pas préciſément le tems où les autres furent compoſés ; mais il eſt évident que celui-ci le fut dans ſa priſon. La priſon, ce lieu de ténébres & d'horreur, devient un ſéjour lumineux pour l'homme qui, rentrant en lui-même, ſçait tirer avantage du recueillement que la ſolitude procure, & faire uſage de cette vigueur que la captivité donne aux grandes ames ; loin que l'adverſité &

la persécution les abattent, plus elles sont dépouillées des choses de la terre, plus elles ont de force pour s'élever vers les objets spirituels. On l'a dit avant moi, & Boëce en est un exemple illustre, l'homme courageux, & l'homme vertueux sur-tout, n'est jamais plus libre qu'au milieu des fers. Mais avant que d'y considérer Boëce, il faut dire un mot du sujet de sa disgrace; & pour cela, je dois reprendre les choses de plus haut.

Théodoric, fils de Théodémire, Roi des Ostrogoths; ayant été, l'an 489, envoyé en Italie, par l'Empereur Zénon, contre Odoacre, qui s'en étoit emparé, défit cet usurpateur; & l'ayant assiégé & pris dans Ravennes, quoiqu'il lui eût

promis la vie, le fit mourir, ſous le prétexte vrai ou faux, qu'il avoit attenté contre ſa perſonne. Toute l'Italie devint ainſi la conquête de Théodoric ; & quoiqu'il ne l'eût conquiſe qu'au nom de l'Empereur, il la retint pour lui-même, prit le titre de Roi, & le conſerva, du conſentement même de Zénon, qu'il eut l'adreſſe de gagner par une ambaſſade ſolemnelle, & par les lettres les plus reſpectueuſes.

Lorſqu'il fut affermi ſur le trône, il vint à Rome. Il ſçut, en habile politique, gagner le le Sénat par ſes manieres affables, & le peuple par ſes largeſſes. Les deux fils que Boëce avoit eu de ſon premier mariage, PATRICE & HIPPACE, étoient alors Conſuls, & leur

pere, le plus considérable des Consulaires par son éloquence & par son mérite, placé entr'eux deux, fit au Roi, au nom du Sénat, une harangue qui lui attira les applaudissemens des Romains, & les bonnes graces du Prince. La pompe de ce jour fut si brillante, que saint Fulgence, qui en fut témoin, s'écria, plus rempli de foi encore que d'admiration (*a*): *Que la cité de Dieu doit être belle, puisqu'une cité de la terre l'est à ce point! Eh! quelle doit être la gloire des Saints qui contemplent l'éternelle vérité, puisque telle est celle des hommes amateurs de la vanité!* Boëce fait

(a) *Quàm speciosa debet esse Jerusalem illa cœlestis, si sic fulget Roma terrestris! etsi in hoc sæculo datur tanti honoris dignitas diligentibus vanitatem, qualis honor tribuetur sanctis contemplantibus veritatem!*

S. Fulgent.

lui-même une élégante description de cette fête, au Livre second de la Consolation de la Philosophie.

Théodoric frappé du mérite de Boëce, & voyant d'ailleurs de quelle considération ce grand homme étoit dans le Sénat, lui fit un accueil distingué, & il en vint jusqu'à le faire son premier Ministre, poste qu'il méritoit en effet par toute sorte d'endroits, & principalement par une probité à toute épreuve. Mais cette vertu si nécessaire à ceux que les Souverains honorent de leur confiance, ne sert souvent qu'à la leur faire perdre plus vîte. Comme elle ne leur permet pas de se prêter aux injustices des courtisans, elle ne manque guere de leur en attirer la haine, qui par ses intrigues

gues sourdes & par ses calomnies, leur attire tôt ou tard les disgraces les plus éclatantes. C'est ce qu'éprouva bientôt l'incorruptible Boëce.

Le bon usage qu'il fit de l'autorité dont il étoit revêtu, lui attira de puissans ennemis. Un indigne usurpateur des biens de ses concitoyens, nommé Conigaste, qu'il força de mettre fin à ses injustices, un Triguilla, grand Maître de la Maison du Roi, dont il réprima les entreprises criminelles; un Préfet du Prétoire, qu'il empêcha de dépouiller par un monopole odieux, la Province de Campanie, une foule de Courtisans avides des biens de Paulin, homme Consulaire, & qu'il frustra de leur attente, en s'opposant aux projets de leur in-

ſatiable cupidité; un Cyprien, délateur infâme, dont il confondit la méchanceté; toutes ces ſangſues du peuple, qui ne travailloient qu'à l'accabler par des impôts auſſi inhumainement exigés, qu'artificieuſement imaginés; gens infiniment plus à charge à l'Etat, qu'utiles au Roi, auquel il s'en plaignit hautement; tous les méchans, en un mot, conſpirerent à le perdre, & ils en vinrent à bout d'autant plus aiſément, que Théodoric ne put lui pardonner la grandeur d'ame avec laquelle il avoit pris la défenſe du Sénat, contre ce Prince lui-même, qui faiſoit accuſer ce corps reſpectable du crime de lèze-Majeſté. D'ailleurs, Théodoric étoit Arien, & n'avoit point oublié le zèle avec lequel Boëce avoit ſoutenu en

toute occasion la Foi Catholique, jusqu'à composer les traités dont j'ai parlé ci-dessus.

Dès que les ennemis de ce grand homme virent le Roi aigri contre lui, ils chargerent trois d'entr'eux de l'accuser d'avoir entretenu une intelligence criminelle avec l'Empereur Justin; & ils produisirent à cet effet des lettres supposées, par lesquelles Boëce paroissoit traiter avec ce Prince des moyens de rétablir la République à Rome, & de soustraire l'Italie à la domination de Théodoric. Je sais que quelques Historiens ont regardé cette entreprise comme vraie, parce qu'elle leur a paru vraisemblable. Boëce étoit parent de l'Empereur Justin (*a*); il

(*a*) Ils étoient l'un & l'autre de la race des ANICIENS. L'Empereur s'appelloit *Flavius*

étoit Catholique, comme lui; & Catholique zélé; d'ailleurs l'Empereur étoit le légitime Souverain de l'Italie; Théodoric au fond n'en étoit que l'usurpateur. Ces raisons, qui leur ont paru suffisantes pour justifier la prétendue intelligence de Boëce avec l'Empereur, leur ont aussi paru suffisantes pour en assurer la vérité. Mais sans décider si cette intelligence eût été excusable par ces motifs, ou si elle n'eût été qu'une infidélité condamnable dans un Ministre auquel Théodoric avoit livré sa confiance, j'assurerai sans hésiter qu'elle n'eût jamais lieu, & que la calomnie seule peut l'en avoir

ANICIUS *Justinius*, & Boëce, comme nous l'avons dit, s'appelloit ANICIUS *Manlius Torquatus Severinus* BOETHIUS.

accusé. Je n'en veux d'autre garant que lui-même. Il dit nettement, dans le premier Livre de la Consolation de la Philosophie, que ces lettres, seul fondement de l'accusation, étoient fausses, & fabriquées par la malice de ses ennemis; & que leur fausseté eût paru avec évidence, si contre toute justice, on ne lui eût ôté la liberté de confondre ses délateurs, en empêchant qu'ils ne lui fussent confrontés (*a*). Après un désaveu aussi formel, un homme tel que Boëce, en doit être cru sur sa foi. Il avoit trop de droiture & trop de grandeur d'ame pour

(a) *Nam de compositis falso litteris, quid attinet dicere. Quarum fraus apertè potuisset, si nobis ipsorum delatorum confessione, quod in omnibus negotiis maximas vires habet. De Consol. Phil. lib.* 1. *prosâ* 4. *utilicuisset.*

trahir la vérité. S'il avoit en effet conſpiré contre Théodoric, il auroit cru avoir de juſtes motifs pour le faire, & il s'en feroit fait gloire, loin de ſe déshonorer par un menſonge d'autant plus inutile & plus honteux, qu'il étoit plus aiſé de le mettre en évidence par la confrontation. Eh ! qui héſitera à décider en faveur de ce vénérable Conſulaire, rempli de religion & d'une probité ſi reconnue, contre un *Bazile*, chaſſé du Miniſtere, homme perdu, accablé de dettes & de crimes; & contre un *Opilion* & un *Gaudence*, fameux par mille fraudes criminelles commiſes publiquement & juſtement punies par un exil honteux? Reconnus pour des fourbes, ils n'auroient dû ſans doute faire aucune foi

dans l'eſprit du Prince; mais un uſurpateur croit aiſément tout ce qu'il craint. Ses ſoupçons donnent de la réalité à toutes les entrepriſes qu'il croit mériter qu'on faſſe contre lui. D'ailleurs le courroux des Rois eſt terrible; tout ſert d'aliment à leur fureur & de matiere à leur vengeance. Théodoric étant aigri contre Boëce, étoit diſpoſé à embraſſer tout ce qui pouvoit lui ſervir de prétexte à le perdre. Ses trois infâmes délateurs, chaſſés depuis long-tems de la Cour, y furent rappellés dès qu'ils eurent fait entendre qu'ils avoient à dépoſer contre lui; & leurs dépoſitions, toutes fauſſes qu'elles étoient, leur valurent un parfait rétabliſſement dans leurs anciennes places, & leur premier crédit. Pour Boëce,

il fut auſſi-tôt arrêté, conduit à Pavie (*a*), & jetté dans une obſcure priſon. Le tyran ſe hâta de l'éloigner de Rome, où ſes amis pouvoient beaucoup, & ſon nom encore plus; & il le fit rigoureuſement reſſerrer, afin que n'ayant aucune communication avec les perſonnes du dehors, il lui fut impoſſible de travailler à ſa juſtification. On ne ſçait point au juſte le tems qui s'écoula entre ſa détention & ſa mort; mais il eſt vraiſemblable qu'il fut aſſez long, & il eſt certain qu'il l'employa très-utilement, puiſqu'il compoſa dans ſa priſon pluſieurs traités, & entr'autres cet

(*a*) Cette ville s'appelloit alors *Ticinum*. Le Téſin, *Ticinus*, riviere ſur laquelle elle eſt ſituée, lui avoit donné ſon nom; on l'a depuis appellée *Papia*, Pavie.

excellent Livre de la Consola-tion de la Philosophie. Fortifié contre tous les évènemens, par la considération des grandes vérités qu'il y développe avec tant d'énergie, il vit la mort sans la craindre, & la reçut en héros ; & pour dire encore plus, en Chrétien (*a*).

Je ne rapporterai point les merveilles dont on dit que sa mort fut accompagnée : je dirai seulement qu'on la regarde comme un glorieux martyre,

(*a*) Je ne sçais à quoi attribuer les différentes opinions des Historiens sur l'année de la mort de Boëce. L'Abbé de Fleury dit qu'il fut mis à mort l'an 524. M. Macquer, dans son excellent abrégé de l'Histoire Ecclésiastique, ne le fait mourir qu'en 525 ; & Bertius, à qui nous devons la nouvelle édition latine de la Consolation de la Philosophie, qui a paru à Leipsik en 1753, ne place la mort de Boëce qu'en 526. Je m'arrête au sentiment de l'Abbé de Fleury, d'autant plus qu'il paroît

dont il partagea l'honneur avec Symmaque, son beau-pere, & le Pape Jean premier, qui furent arrêtés presqu'en même-tems que lui, & qui moururent peu de tems après lui; celui-ci des mauvais traitemens qu'il essuya dans sa prison; & Symmaque, par le glaive, comme son illustre gendre.

Théodoric ne sacrifia pas impunément à son fanatisme & à sa fureur, ces trois glorieuses victimes; la vengeance, ainsi

---

que la date énoncée dans son abrégé est une faute d'impression. Pour Bertius, il ne peut faire foi, puisqu'il donne à Théodoric trente-quatre ans de regne, & qu'il n'en regna que trente-trois; & qu'il fait mourir Boëce la neuviéme année de l'Empire de Justin; ce qui ne pourroit être, quand même il n'auroit été mis à mort qu'en 526, puisque Justin ne monta sur le trône que le 9 Juillet 518, & conséquemment que l'an 526, n'étoit que le huitiéme, & non le neuviéme de son regne.

que les autres paſſions, peut goûter quelque plaiſir au moment qu'elle ſe ſatisfait; mais les remords la ſuivent ordinairement de bien près, ſur-tout quand elle eſt auſſi manifeſtement injuſte. A peine Théodoric eût-il aſſouvi ſon courroux, qu'il éprouva un trouble affreux, qui empoiſonna le peu de jours qui lui reſtoient, & en précipita la fin. Un jour qu'on ſervit ſur ſa table un gros poiſſon, il crut voir dans le plat la tête de Symmaque, qui le regardoit d'un air menaçant. Cette idée fit en lui une ſi grande révolution, qu'il fut ſaiſi ſur le champ d'une fiévre violente, qui en peu d'heures mit fin à ſes cruautés & à ſa vie.

Amalaſonte, ſa fille, étant parvenue à la Couronne, ré-

para, autant qu'elle le put, les outrages qu'il avoit fait à la mémoire de Boëce. Il avoit renversé les statues que la reconnoissance publique avoit érigées à ce grand homme; elle les releva. Il avoit confisqué tous ses biens; elle les rendit à sa famille. Et Théodat son successeur, donna la premiere dignité de sa Cour à un des parens de Boëce, & lui fit épouser une Princesse du sang royal.

C'est à Pavie même, dans l'Eglise de S. Pierre, & dans une Chapelle dédiée à S. Augustin, que le corps de Boëce fut inhumé. On prétend qu'on lisoit autrefois sur son tombeau, l'épitaphe suivante.

Ci gît le célébre Boëce,
Grand sur la terre & dans les cieux;
Sur d'injustes soupçons, il fut dans sa vieillesse.

Par un tyran cruel, exilé dans ces lieux.
Pour charmer ſa douleur, ſecourable ſageſſe,
Vous vîntes lui dicter un Livre précieux !
Bientôt après, victime de l'envie,
Frappé d'un fer mortel il termina ſa vie (*a*).

Cette épitaphe fut, dit-on, effacée de ſon tombeau, lorſque ce monument fut embelli par Luitprand, Roi des Lombards. On y ſubſtitua la ſuivante, auſſi avantageuſe à ſa mémoire ; mais moins déshonorante pour celle de Théodoric, de la cruauté duquel on n'y fait pas une mention ſi expreſſe.

(a) *Ecce Boëthus adeſt, in cœlo magnus, & omni*
Perſpectus mundo, mirus habendus homo.
Qui Theodorico Regi delatus iniquo,
Ticini ſenium duxit in exilio.
In quâ ſe mæſtum ſolans dedit urbe libellum.
Poſt ictus gladio, exiit è medio.

Fameux par mon sçavoir dans Rome &
dans la Gréce,
Quoique trois fois Consul, je fus dans
ma vieillesse
Exilé dans ces lieux où je reçus la mort.
Mais vainqueur des rigueurs du sort,
Mon nom & mes écrits couronnés par la gloire,
Sont gravés pour jamais au temple de mémoire (*a*).

Je ne dois pas omettre, en finissant cet abrégé, que l'Empereur Othon III, fit en l'année 996, élever à Boëce un tombeau de marbre, & que Gerbert, qui d'Archevêque de Reims, fut fait Evêque de Ravennes, & ensuite Pape, sous le nom de Silvestre second, fit à cette occasion les vers suivans.

(a) *Mæoniæ & latior linguæ clarissimus, & qui*
Consul eram, hic perii, missus in exilium:
Sed quem mors rapuit, probitas evexit ad auras;
Et nunc fame viget maxima, vivet opus.

Roma potens dum jura suo declarat in orbe,
Tu, pater, & patriæ lumen, Severine Boëthi,
Consulis officio rerum disponis habenas,
Infundis lumen studiis, & cedere nescis
Græcorum ingeniis, sed mens divina coërcet
Imperium mundi. Gladio Bacchante Gothorum,
Libertas Romana perit, tu Consul & exul,
Insignes titulos, præclarâ morte, relinquis.
Nunc decus imperii, summas qui prægravat artes,
Tertius Otho, suâ dignum te judicat aulâ,
Æternumque tibi statuit monumenta laboris;
Et benè promeritum, meritis exornat honestis.

Pendant que Rome donnoit des loix à toute la terre, Boëce, pere de la patrie, vous teniez, comme Consul, les rênes du Gouvernement. Vous fîtes briller les sciences d'une splendeur nouvelle; vous rendîtes la Grece même jalouse de votre renommée, dont l'éclat remplit tout l'univers. Mais la fureur des Goths ayant détruit la République, vous perdîtes vos di-

gnités & la vie, quand Rome perdit ſa liberté. Aujourd'hui Othon III, le ſoutien & la gloire de l'Empire; cet auguſte Monarque, dont le génie eſt au-deſſus des ſciences les plus ſublimes, vous juge digne de ſa Cour. Il vous éléve un magnifique tombeau, juſte récompenſe de votre mérite & de vos travaux, dont ce ſuperbe monument éterniſera la gloire.

Fin de l'abrégé de la vie de Boëce.



PRÉFACE.

On l'a dit déja bien des fois, & l'on va peut être encore le redire à mon occasion ; la fureur des traductions devient une maladie épidémique : c'est la manie des petits esprits de nos jours, qui ne pouvant rien produire d'eux-mêmes, se font Auteurs du chef de ceux qui les ont précédés, & qui ont écrit dans des langues mortes, ou étrangeres.

Je ne sçais si je serai assez heureux pour éviter ce reproche ; mais il ne peut tomber avec justice que sur ceux qui s'attachent à traduire des ouvrages frivoles & sans mérite, ou qui choisissant de bons Auteurs, les travestissent en les habillant à leur mode, les défigurent en voulant les rajeunir, & leur font perdre, par la foiblesse

ou l'infidélité de leurs traductions, la plus grande partie de leur prix. Je n'oserois me flatter d'avoir rendu toute la force de mon original; mais je crois en avoir rendu fidélement le sens, & du moins on ne me disputera pas la gloire d'avoir fait un bon choix. Mon Auteur est si célébre, & celui de ses ouvrages que je traduis, si universellêment estimé, que je travaillerois en vain à en relever la gloire.

Contemporain de Cassiodore & des saints Césaire d'Arles, Fulgence, Sidoine Apolinaire, &c, Boëce réunit en lui seul le zèle pour la Religion & la science sublime des uns, & les talens poëtiques de l'autre. Aussi tous les Auteurs qui font mention de lui, n'en parlent qu'avec éloge (*a*). Le P. Caus-

(*a*) On a vu dans l'abrégé de la vie de Boëce, le magnifique éloge qu'en a fait le Pape Silvestre second.

ſin, dans ſon *Homme d'État*, en dit tout ce qu'on en peut dire de plus avantageux ; & ſi l'autorité de cet Écrivain ne paroît pas ſuffiſamment impoſante, j'en citerai un dont le témoignage doit être d'un poids d'autant plus grand, qu'il eſt généralement reconnu pour un Critique auſſi ſévere que judicieux ; c'eſt Jules Scaliger. Voici ſes propres paroles : *Boëthii Severini, ingenium, ars, ſapientia, facilè provocat omnes Auctores, ſive illi Græci ſint, ſive Latini.* « Boëce » a écrit avec tant de génie, d'éru» dition & de ſageſſe, qu'il eſt com» parable à ce qu'il y a de meilleurs » Auteurs parmi les Grecs & les La» tins ». A cet éloge général ; je n'ajouterai que ce peu de mots de l'Abbé Fleury, liv. 32, de ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique : « Boëce étoit fort zélé » pour la Religion Catholique. Le

» plus beau & le plus fameux de ses » ouvrages, est la Consolation de la » Philosophie, qu'il composa dans sa » prison, & dans lequel il parle di- » gnement de la Providence, & de la » prescience de Dieu ». Témoignage glorieux renouvellé par M. Macquer, dans son excellent abrégé de l'Histoire Ecclésiastique, tom. 1. p. 163.

Albert le Grand & *saint Thomas* (*a*) ont fait plus encore en faveur de Boëce; ils estimoient ses ouvrages, & sur-tout la Consolation de la Philosophie, au point d'en

(*a*) On n'est pas généralement d'accord que ce Commentaire soit sorti de la plume du Docteur Angélique. Quelques Critiques l'attribuent à un Thomas, Anglois de nation, & se croient bien fondés dans leur opinion. Ils n'y reconnoissent pas le style du Docteur de l'Église; ils prétendent y trouver des choses in-

avoir fait l'objet de leurs méditations & de leurs travaux, d'avoir cru rendre à leur siécle & à la postérité, un service important, en expliquant & commentant cet excellent ouvrage. La Grece, qui se glorifioit de se suffire à elle-même, & d'avoir répandu par-tout la lumiere des sciences, sans avoir rien emprunté des autres nations, s'est fait un mérite de posséder la Consolation de la Philosophie, traduite en sa langue, par Maxime Planude, dont la traduction est très-estimée.

Les autres nations n'ont pas été

---

dignes de lui : enfin ils soutiennent que dans ce Commentaire, il est fait mention d'un écrit postérieur à la mort du S. Docteur; que par conséquent il n'avoit pu le citer. Les copistes, disent-ils, ayant lu *comment. Thomæ Ang.* auront écrit *Thomæ Angelici*, pour *Thomæ Angli*.

moins jalouses d'enrichir leurs langues de cet excellent ouvrage. Dès le neuviéme siécle, un Roi d'outremer, le traduisit & le paraphrasa. HOS (*quinque de Consolatione Philosophiæ libros*) ANGLOSAXONICE QUONDAM LIBERIORE PARAPHRASI TRANSTULERAT ÆLFRIDUS REX, QUI OBIIT ANNO 906. *Albertus Fabricius in suâ Bibliothecâ Latinâ.* On en a une traduction hébraïque par Samuel Ben Banschat; une en flamand, à Gand, 1485; deux en Italien, la premiere par Anselme Lanzo, en 1520; la seconde par Benedetto Varchi, en 1551; & quatre en Espagnol; la premiere, par Antoine de Genebrada; la seconde, par Albert de Agraio; la troisiéme, par Augustin Lopès, de l'Ordre de S. Bernard, en 1604; & la derniere, par Thomas Tamburini.

J'avoue ingénuement que quand

j'ai commencé la mienne, j'ignorois qu'il y en eût d'autres en françois; (*a*) ce fut même un pur hasard qui me fit travailler à cet ouvrage. Une Dame plus recommandable encore par son esprit & son mérite, que par sa naissance, m'ayant apperçu un jour lisant avec beaucoup d'application la Consolation de la Philosophie, me demanda ce Livre; & le voyant écrit dans une langue qui lui étoit étrangere, elle me pria de lui en traduire

(*a*) On en compte six; celle que Jean de Meun dédia à Philippe le Bel, & qu'on regarde comme la premiere traduction qui ait été faite du latin en françois; celle de Regnault de Louens, à peu près du même-tems; celle de Cis, ou de Çys, peu connue; enfin celles de Malassis, en 1558, de Cérizier & de Regnier. Je ne parlerai que de ces trois dernieres, qui sont les seules que j'aie pu me procurer.

quelques morceaux; je le fis à la hâte, & sans aucune autre vue que celle de satisfaire en quelque chose une curiosité aussi louable. Peu de tems après, je découvris la traduction de Cérizier, Aumônier du Roi. Je la présentai à la Dame qui avoit pris du goût pour Boëce; elle ne put soutenir la lecture de son traducteur, & m'engagea à le devenir moi-même. Je lui obéis; je fis ma traduction, & nous eûmes sur ce Livre plusieurs conférences, & quelques contestations, dans lesquelles elle fit plus d'une fois paroître toute la profondeur d'une métaphysique naturelle, & toute la justesse d'un bon esprit. La mort enleva cette Femme respectable; & je ne pensai plus à la traduction que je n'avois faite que pour elle.

Je n'y aurois même probablement pensé

pensé de ma vie, si un Auteur avantageusement connu dans la République des Lettres par la traduction d'un Livre célébre, & plus encore par ses propres ouvrages (*a*), ne m'eût, en s'entretenant avec moi de l'excellente traduction qu'il venoit de donner au public, donné occasion de parler de la mienne. Il voulut la voir. J'en mis au net le premier Livre, revu sur la nouvelle édition latine imprimée à Léipsick en 1753. Il m'exhorta à continuer l'ouvrage, & à le donner au public. Je m'y suis déterminé d'autant plus volontiers, que la traduction de Cérizier a des dé-

(*a*) M. Sigaud de la Fond, qui a enrichi la République des Lettres de ses Leçons de Physique expérimentale, d'un sçavant Traité de l'Économie Animale, & de la Traduction de Mussembroek.

fauts essentiels. La prose en est dure, & les vers farcis d'expressions impropres, & quelquefois inintelligibles. Dès le commencement du premier Livre, poësie premiere :

Les faveurs d'Apollon ne *m'offrent que des plaintes*,
Dans *les eaux* de mes yeux, mes graces sont éteintes;
Toutefois les *bienfaits de sa douce bonté*,
Touchés de mes malheurs, m'ont souvent assisté;
L'honneur dont autrefois il *chérit* mon enfance,
Adoucit le chagrin qui *choque* ma constance.

Dans les eaux de mes yeux. Cet hémistiche ne présente pas une image bien agréable. Que *les bienfaits de la douce bonté* d'Apollon aient assisté Boëce : cela, quoique très-mal & très-improprement exprimé, peut

peut-être s'entendre ; mais que les *faveurs* de ce Dieu, *n'offrent que des plaintes ;* que *ſes bienfaits ſoient touchés* des malheurs de Boëce, & que *l'honneur* dont il *chérit* l'enfance du Poëte, adouciſſe le chagrin qui en *choque* la conſtance, c'eſt un galimathias inintelligible. Quel contraſte avec le ſens de l'Auteur ! & qui pourroit y reconnoître l'élégance & l'aménité de ſon ſtyle ?

Ecce mihi laceræ dictant ſcribenda camenæ,
Et veris elegi fletibus ora rigant.
Has ſaltem nullus potuit pervincere terror,
Ne noſtrum comites proſequerentur iter.
Gloria felicis olim viridiſque juventæ,
Solatur mæſti nunc mea fata ſenis.

Il n'a pas mieux réuſſi à rendre les autres vers du même Livre, poëſie II.

Hic quondam, &c. . . . .

. . . .

. . . .

Cernebat rosei lumina solis.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Quin etiam caussas unde sonora,
Flamina sollicitent æquora ponti,
Quis volvat stabilem spiritus orbem;
Vel cur hesperias sideus in undas
Casurum, rutilo surgat ab ortu. . . .

Celui qui sçavoit la caverne
Où les fureurs *de la galerne*
Conspirent de troubler la mer,
Et pourquoi cette étoile *grimpe*,
(Quand elle s'y veut abîmer)
Jusques au sommet de l'olympe.

Voilà, ou je me trompe, une versification pitoyable, qui, quand on en romproit la mesure, & qu'on en supprimeroit les rimes, ne feroit

jamais qu'une pitoyable prose, plus propre à déshonorer l'original encore, que le Traducteur.

Je ne citerai plus que cet autre endroit du Livre III, poësie III.

Quoique l'avare ambitieux
Put s'enrichir de tout un monde,
Et rendre son corps *glorieux*
Des perles qui naissent dans l'onde :
Bien que cent bœufs dedans ses champs,
Traînassent le soc & le coustre,
Les soins de ses remords tranchans,
Perceroient son cœur *d'outre en outre*,
Et rien avec lui ne descend au tombeau,
Aussi-tôt que la mort a *tué* son flambeau.

Un fat peut être glorieux des pierres précieuses dont il se pare, comme le mulet de la fable l'étoit de porter l'argent du fisc : elles peuvent même rendre son corps tout brillant ; mais elles n'en feront jamais un *corps glorieux*.

*Les soins de ses remords tranchans
perceroient son cœur d'outre en outre.*
Quel langage!

On dit, éteindre un flambeau; mais le *tuer*, est une expression également basse & impropre.

La prose de Céritier est un peu moins déraisonnable; mais on y trouve quelques contre-sens. Je n'en citerai qu'un exemple, Livre II, fin de la prose IV, il dit: *Comme quoi la vie présente nous peut-elle faire heureux, puisqu'étant finie*, ELLE NOUS REND MISERABLES? Boëce dit positivement le contraire. *Quonam modo præsens vita facere beatos potest, quæ miseros transacta*, NON EFFICIT? Et il ne pouvoit penser autrement. Car si la jouissance de la vie nous rendoit heureux, sa perte feroit notre malheur; & si sa perte ne contribue point à notre infortune, il est certain que

sa possession ne faisoit pas notre félicité.

En voilà assez pour faire regarder la traduction de Cérizier comme non avenue dans la République des Lettres, ou du moins comme ne pouvant pas y être d'une grande utilité ; & cependant elle a eu un très-grand nombre d'éditions, dont la douzieme a été faite à Paris en 1648. Devroit-elle donc cette bonne fortune à la Consolation de la Théologie, que de Cérizier a joint de son chef à celle de la Philosophie, & qu'il a (par une association assez extraordinaire) dédiée tout à la fois au Saint-Esprit, qu'il appelle *le soulas de nos larmes*, & la divine *panacée* de toutes nos douleurs ; & au Cardinal de Richelieu, auquel il dit : « Ma Théologie, » toute ingrate qu'elle est des affai» res du monde, sçait assez que sans

» votre appui, elle n'en doit promet-
» tre à perſonne.... Elle a même ſi
» peu d'opinion de ſes forces & de
» ſon adreſſe, qu'elle appréhende
» d'avoir beſoin de la conſolation
» qu'elle veut donner à l'infortune,
» ſi vous ne l'aſſurez de l'honneur de
» vos bonnes graces.» On peut juger
de cette Conſolation de la Théologie,
par la légere eſquiſſe que je vais en
tracer.

Le héros de cet ouvrage eſt *Pierre Angelere*, appellé PIERRE DE MORON, du nom de la ſolitude, où, ſelon de Cérizier, il jeûna ſi rigoureuſement que dans tout un Carême, il ne mangea *que cinq petits pains & huit oignons;* & il y étoit ſi retiré, qu'il demeura trois ans dans *un trou de terre, qui ſervoit plutôt d'étui que de demeure à ſon corps.* Cet Anachorete, qu'on pouvoit appeller ſa Sainteté,

même avant ſon exaltation, fut, continue plaiſamment de Cérizier, tiré des *ſpelonques* d'Italie, par les Cardinaux qui depuis deux ans *empêchoient le Saint-Eſprit de faire un Pape*, & qui s'accorderent enfin à placer le ſaint ſolitaire ſur le trône de S. Pierre. Il y monta ſous le nom de Céleſtin V; mais il n'y reſta que dix-huit mois. Le dégoût des grandeurs & ſon attrait décidé pour la ſolitude, le porterent à abdiquer la triple Couronne. Peu de Souverains ont donné à l'univers ce ſpectacle étonnant; & parmi ceux qui ont fait de pareils ſacrifices, Pierre de Moron eſt peut-être le ſeul qui n'ait point éprouvé de repentirs.

Mais ſi ſa profonde piété l'en garantit, elle ne le garantit pas des mauvais traitemens que lui fit éprouver la barbare politique de Boniface VIII, ſon ſucceſſeur, qui ne

pouvant se persuader qu'on perde aisément le goût de regner, craignoit que son prédécesseur ne protestât contre son abdication, & ne remontât sur son siége. Il le tint donc renfermé dans un cachot affreux, où il mourut au bout de dix mois, soit de misere ou de maladie, soit d'une mort violente, comme quelques Historiens l'ont écrit.

Quoi qu'il en soit, c'est cet illustre malheureux que de Cérizier a choisi pour le héros de son Livre. La Théologie, pour le consoler, se sert de la plûpart des motifs dont la Philosophie a fait usage pour consoler Boëce, & elle y en ajoute quelques autres que la Religion lui fournit, & sur-tout ceux qu'elle tire de la patience & des souffrances des Saints, de la sainte Vierge sur le Calvaire, & de Jesus-Christ lui-

même. Il le représente sur la Croix ; & son imagination échauffée à la vue du sang que ce divin Sauveur y répandit, en fait éclore auprès de Cusco au Pérou, le *granatile*, fleur, dit-il, que la nature a crucifiée, & qu'il dépeint ainsi.

Son tronc toujours penchant & las ;
Sorti du sang qui l'a fait naître,
Soutient son corps d'un échalas,
Pour marquer la croix de mon maître.

Le fer qui perça son côté
Dans sa feuille forme une lance ;
Et nous dépeint la *cruauté*
De la plus *cruelle* souffrance.

Pour porter le deuil d'un grand Roi ;
Sa fleur doit être violette,
Et rien que son triste convoi
Ne doit composer sa rosette.

Un délicat filet de sang,
Fait les rebords de sa figure ;
Le seul vermillon de leur rang,
Met du mélange à sa teinture.

Cinq rougeurs diſtinguent ſon fond ;
D'où naît le corps d'une colonne,
De qui la pointe ſe confond
Dans les replis d'une couronne.

Tout à la cîme de la fleur,
On voit trois clous de couleur noire ;
Qui nous montrent dans leur pâleur,
Ceux de qui parle notre hiſtoire.

Le tems deſſéche ce fleuron,
Pour nous produire des délices ;
Sous la jaune peau d'un citron,
Qui peint le fruit de ſes ſupplices.

Il dit enſuite qu'auprès de cette métamorphoſe, celles d'Ajax & d'Hiacinthe ne lui cauſent pas plus de tranſport que le pavot & l'abſynthe ; que celle de Clitie lui donne moins d'ardeur qu'une feuille d'ortie ; que celle d'Adonis ne flatte ni ſon cœur ni ſa mémoire ; & que celle de Narciſſe eſt un ſujet de rebut : il eſt pourtant à remarquer que ſur *ce ſujet de*

rebut, il a fait précédemment une espéce de romance de plus de deux cens vers, que la raison désapprouveroit, & que la Théologie n'auroit jamais dû prononcer. S'il avoit vêcu du tems de Despréaux, ce sage critique lui auroit crié :

Non, je n'approuve point en un sujet chrétien,
Un Auteur follement idolâtre & païen.

La Philosophie de Boëce a fait un digne emploi de la fable ; mais la Théologie de de Cérizier ne pouvoit bienséamment s'en servir. Ce Poëte bisarre finit sa métamorphose par cette apostrophe singuliere.

Doux zéphir créateur des fleurs !
Change mon cœur en un calvaire ;
Donne-moi ces belles douleurs,
C'est une fleur de cimetiere.

Et un pareil Livre a eu douze éditions !

La traduction que le P. Regnier, Chanoine Régulier, fit imprimer il y a près de cent ans, est incomparablement meilleure que celle dont je viens de parler. Mais 1° elle est devenue si rare, que ce n'est que depuis très-peu de tems que j'ai pu la rencontrer, malgré bien des recherches; & probablement je ne l'aurois jamais lue, si le même Auteur qui m'a encouragé à achever ma traduction, ne se fut donné bien des peines pour me la procurer. 2°. Elle est, comme l'original, écrite en prose & en vers; ce qui fait, à mon gré, une bigarure très-désagréable. Ce reproche tombe, je l'avoue, sur l'original lui-même, autant que sur le traducteur. En effet, la poësie de Boëce seroit toujours un contraste frappant avec sa prose, quand celle-ci seroit plus élégante, & que l'autre le seroit moins. Ce qui

eſt défaut dans l'original, ne peut jamais bien figurer dans la traduction.

Ce n'eſt pas que je déſapprouve le ſentiment de ceux qui penſent que les Poëtes gagnent beaucoup à être traduits en vers. La Mothe Houdart avoit la raiſon de ſon côté, & il auroit eu tout l'avantage dans la conteſtation mue à ce ſujet entre Madame Dacier & lui, ſi ſa traduction de l'Iliade en vers françois, n'eût été beaucoup inférieure à celle que ſa partie adverſe avoit faite très-élégamment en proſe. Mais pour que les Poëtes gagnent à être traduits en vers, il faut qu'ils (*a*) ſoient traduits par de vrais

(*a*) Le P. Regnier, quoiqu'incomparablement meilleur Poëte que de Cérizier, ne l'eſt pas toujours également. Par exemple, il rend ces deux vers du Livre premier, poëſie pre-

Poëtes : or l'espéce en est rare ; & dans le petit nombre, il en est très-peu dont le génie créateur daigne s'abaisser à habiller en vers les pensées d'autrui. D'ailleurs un ouvrage tel que celui de Boëce, ne pouvant, dans sa partie prosaïque, qui en fait plus des trois quarts, être convena-

miere, où Boëce parle du changement de sa fortune,

Nunc quia fallacem mutavit nubila vultum,
Protrahit ingratas impia vitas moras,

par cette stance :

Mais lorsque la fortune infidele & changeante,
Commence à m'affliger,
J'invoque le trépas, *& le trépas s'absente,*
De peur de m'obliger.

Cette expression, *de peur de m'obliger*, est tout-à-fait prosaïque. Cette autre, *le trépas s'absente*, n'est bonne ni en prose ni en vers ; & je ne sçais comment elles ont pu échaper à Regnier, qui en général est assez correct, & quelquefois même élégant.

blement traduit en vers ; quand j'aurois eu les talens poëtiques, dont je me confesse très-dépourvu, je n'en aurois pas moins pris le parti de traduire le tout en prose, afin d'éviter une dissonance disgracieuse, & de ramener les deux parties disparates à cette unité de style, si recommandée (a). C'est ce que j'ai essayé de faire : si je n'y ai pas réussi, une meilleure

---

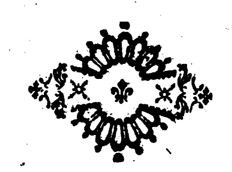
(a) Boileau condamne avec raison celui qui, *Art poët. l. 2.*

Follement pompeux, dans sa verve indiscrette,
Au milieu d'une églogue, entonne la trompette.

On en peut dire autant des ouvrages tels que celui de Boëce ; chaque genre a son ton qui lui est propre : c'est une faute essentielle que de le varier d'une maniere qui tranche trop avec ce qui précéde & ce qui suit ; & plus grande encore, si ce changement contraste d'une maniere trop frappante avec la nature du sujet que l'on traite.

plume que la mienne, excitée par mon exemple, pourra l'entreprendre, & y travailler avec plus de ſuccès.

Il ne me reſte plus qu'à donner une notice générale de l'ouvrage, qui mettant ſous les yeux tout l'enſemble des cinq Livres qu'il contient, fera plus d'effet que des ſommaires iſolés, placés à la tête de chaque Livre en particulier.





PRÉCIS
DES CINQ LIVRES.

BOECE, victime de la calomnie, dépouillé de toutes ses dignités & de tous ses biens, déplore, dans la prison où il est renfermé, le changement de sa fortune ; il en fait la peinture la plus vive & la plus touchante : la Philosophie, sous la figure d'une femme majestueuse, vient le consoler. Elle commence par éloigner de lui les muses profanes, qu'elle regarde comme des consolatrices frivoles, & même dangereuses ; puis touchée de compassion de voir un de ses plus chers éléves dans une consternation déshonorante, elle défille ses yeux, se fait connoître à lui, & lui rappelle que de tout tems les sages & les gens de bien ont souffert les plus cruelles persécutions de la part LIV. I.

des méchants, qui, pour être puiſſans & en grand nombre, n'en ſont pas moins mépriſables. Elle lui apprend que le vrai ſage eſt à l'épreuve de tout. Boëce juſtifie ſa conduite, qu'il met en oppoſition avec celle de ſes perſécuteurs; il détruit les accuſations intentées contre lui; il témoigne toute la douleur qu'il reſſent, & toute la ſurpriſe qu'il éprouve en voyant les Sénateurs, dont il a été le plus zélé défenſeur, ſouſcrire à ſa condamnation. Il eſt cruellement peiné de penſer que ſon exil peut porter atteinte à ſa réputation; de voir que la perverſité triomphe, tandis que la vertu gémit dans l'oppreſſion. Dans l'excès de ſon chagrin, il s'adreſſe à Dieu, & le prie avec ardeur de jetter un regard de Providence ſur la terre, où les hommes ſemblent être entiérement abandonnés au caprice de la



fortune. La Philosophie convient de tout ce que son éléve dit pour sa justification ; mais condamnant sa douleur & ses plaintes, elle fait une courte exposition de tous le motifs de consolation qu'elle doit lui donner dans le reste de l'ouvrage : & pour qu'il puisse les goûter avec plus de fruit, elle l'exhorte à se défaire des préjugés & des passions qui dérobent aux yeux des hommes les vérités les plus lumineuses & les plus nécessaires.

La premiere de ces vérités, c'est que la perte de sa fortune ne mérite pas ses regrets autant qu'il le pense. Elle lui en dépeint l'inconstance & les caprices. La fortune elle-même vient se justifier. Elle apprend aux hommes qu'ils n'ont aucun droit aux biens qu'elle tient sous son empire ; qu'ils lui doivent des actions de grace quand elle les leur prête, & n'ont Liv. II.

point à se plaindre quand elle les en dépouille. Elle leur reproche de n'être jamais contents, parce qu'ils sont insatiables dans leurs desirs. La Philosophie ensuite rappelle à Boëce les glorieux événemens qui lui sont arrivés, & la félicité dont il a joui : félicité passagere, il est vrai, mais en cela semblable à toutes les choses d'ici-bas : félicité d'ailleurs dont il n'est pas entiéremenr privé, puisqu'il lui reste encore bien des avantages préférables à la vie même, & qui suffiroient au bonheur de beaucoup d'autres. Au reste, le vrai bonheur est en nous-mêmes, & non pas dans les choses du dehors, qui peuvent nous être ravies à chaque instant. La Philosophie établit ensuite cet étrange paradoxe, ou plutôt cette importante vérité, que la mauvaise fortune est souvent plus avantageuse à l'hom-

me, que la plus éclatante prospérité.

Ce n'est pas que la félicité ne soit la fin à laquelle tous les hommes tendent par un penchant invincible; mais ils la cherchent tous par des routes différentes, qui ne les y conduisent jamais. Les richesses ne rendent point l'homme heureux. Il n'en a pas besoin; un rien suffit à la nature, rien ne suffit à la cupidité, que la possession des richesses enflamme de plus en plus, & ne contente jamais. Les dignités ne sont pas le vrai bien, puisqu'elles ne rendent pas meilleurs ceux qui les possédent; & que loin de concilier aux méchans l'estime publique, elles ne font que mettre leurs vices dans un plus grand jour. Le pouvoir souverain, toujours borné, quelque grand qu'il soit, loin de faire le bonheur de l'homme, fait souvent son malheur. Le seul empire desira- LIV. III.

ble, eſt celui que l'homme exerce ſur ſes paſſions. La gloire & la nobleſſe ne font point notre félicité ; la premiere, outre qu'elle ſe trouve toujours étroitement concentrée dans un petit eſpace de tems & de lieu, eſt ſouvent plutôt l'effet de la fauſſe opinion des peuples, que du mérite de ceux ſur leſquels elle répand ſon luſtre ; & l'autre nous eſt en quelque ſorte tout-à-fait étrangere, puiſque nous la devons bien moins ſouvent à nos vertus, qu'à celles de nos ancêtres. Les voluptés ſont trop groſſieres, détrempées de trop d'amertume, & trop communes aux brutes mêmes, pour être le vrai bien. En quoi conſiſte-t-il donc, ce vrai bien ? quelle eſt ſa nature ? Pour en obtenir la connoiſſance, la Philoſophie s'adreſſe à l'Être ſuprême par une invocation ſublime, & elle fait voir en

ſuite

ſuite que la ſouveraine béatitude ne peut être qu'en Dieu, puiſque Dieu ſeul eſt le bien ſuprême, l'unité parfaite, premier principe & fin derniere de toutes choſes.

Mais ſi Dieu eſt le ſouverain bien, comment ſouffre-t-il le mal, & le laiſſe-t-il impuni ? comment ſouffre-t-il que les méchans proſpérent, tandis que les juſtes ſont dans l'adverſité ? Objection que fait Boëce dans l'excès de ſa douleur ; & à laquelle la Philoſophie répond que le vice ne reſte jamais ſans châtiment, ni la vertu ſans récompenſe ; que les gens de bien, au plus fort de leurs afflictions, ſont toujours heureux ; leur vertu eſt leur propre récompenſe ; elle les éléve juſqu'à Dieu ; elle en fait en quelque ſorte des Dieux : & que les méchans au contraire ſont toujours réellement mal- Liv. IV.

heureux, & d'autant plus malheureux, qu'ils commettent plus de crimes, & qu'ils restent plus long-tems impunis. Ils sont sans aucune véritable puissance, puisqu'ils n'en ont que pour le mal. Ils se dégradent eux-mêmes de la qualité d'hommes, & se rabaissent au-dessous des plus vils animaux. Mais à voir comment les choses vont en ce bas monde, ne semble-t-il pas que tout s'y fasse au hasard ? La Philosophie répond que l'ignorance seule peut avoir cette opinion ; mais que quiconque sçait ouvrir les yeux à la lumiere, & mûrement réfléchir, connoît aisément que tout est dirigé par la Providence de Dieu. Elle en justifie la conduite, en découvrant les vûes de sa sagesse, qui sçait tirer le bien du sein du mal même. D'après cette consolante vérité, la Philosophie conclut que chacun doit être

content de ſon ſort, quel qu'il ſoit, puiſque tout entre dans l'ordre des deſſeins de la divine Providence.

Mais ſi tout eſt ſoumis aux ordres de la Providence, juſqu'au deſtin même, & ce que le vulgaire appelle haſard, tout eſt donc prévu par Dieu, & prévu de toute éternité? Tout ce qui arrive, arrive donc néceſſairement; & dès lors l'homme n'étant plus libre, ne peut rien mériter? Ainſi il perd la plus douce & la plus puiſſante conſolation qu'il puiſſe recevoir dans ſes ſouffrances, puiſqu'il en reſſent toute l'amertume, ſans en pouvoir tirer aucun avantage? C'eſt ici où Boëce triomphe. Il tire de la métaphyſique la plus abſtraite, & en même tems la plus ſçavante & la plus lumineuſe, des raiſonnemens victorieux, par leſquels il démontre l'accord parfait de la preſcience de Dieu avec la LIV. V.

liberté de l'homme. Et après avoir menacé les méchans des châtimens terribles que la justice de Dieu leur prépare, & annoncé aux gens de bien la récompense qui les attend, il finit par exhorter tous les hommes à se porter au bien avec ardeur, puisque toutes leurs actions seront jugées par un Dieu souverainement juste, & qui voit tout (*a*).

(*a*) Je ne dois pas dissimuler que dans les preuves des grandes vérités qu'il établit, Boëce use en quelques endroits de répétitions & de quelques argumens, qui ne sont pas peut-être aussi solides qu'il seroit à desirer. Mais je n'ai pas cru devoir pour cela les supprimer. J'ai entrepris de montrer mon Auteur tel qu'il est, & non de le réformer. D'ailleurs ces endroits sont extrêmement rares; mais ils font voir que dès le cinquiéme siécle, on faisoit quelqu'usage de cette dialectique excessivement subtile, & quelquefois minutieuse, qui s'est depuis emparée des écoles, où elle a exercé trop long-tems un empire absolu.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, la nouvelle Traduction de *la Consolation de la Philosophie*, par Boëce; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, le 8 Août 1770.

Signé MARIE.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le sieur JEAN-BAPTISTE GOGUÉ, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage ayant pour titre: *De la Consolation de la Philosophie, par Boëce*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présen-

tes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans

celle de notre château du Louvre, & un dans celle dudit ſieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimé tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion; & nonobſtant clameur de haro, charte normande, & lettres à ce contraires; car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le cinquiéme jour du mois de Décembre l'an mil ſept cent ſoixante-dix, & de notre regne le cinquante-ſixiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé* LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 1250, *fol.* 286, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 11 *Décembre* 1770.

Signé A. M. LOTTIN l'aîné, Adjoint.

De l'Imprimerie de PH. D. PIERRES, 1772.

ERRATA.

Epître dédicatoire, *pag.* vij. *lig.* 7. qu'il vous y donne, *lisez* qu'il vous donne.

Pag. x. *ligne derniere de la note*, Torquatus, *lisez* Torquatum.

Pag. 7. *lig.* 8. ce souffle, *lisez* le.

Pag. 30. *lig.* 21. qui nous, *lisez* qui vous.

Pag. 33. *lig.* 14. étonné, *lisez* étonnée.

Pag. 48. *lig.* 13. qu'on vous voie, *lisez* qu'on vous croie.

Pag. 67. *lig.* 11. *supprimez* que votre erreur.

Pag. 70. *lig.* 6. cet or, *lisez* l'or.

Pag. 71. *not.* videre, *lisez* videres.

Pag. 72. *lig.* 25. l'ayant logé, *lis.* ayant logé.

Pag. 81. *lig.* 17. ne répetera pas, *lisez* ne respectera pas.

Pag. 83. *lig.* 8. en leur faisant, *lisez* en leur en faisant.

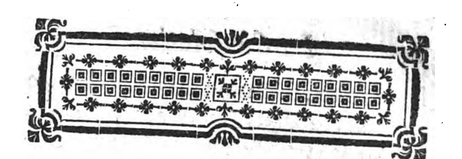
Pag. 121. *lig.* 4. qui s'en trouve, *lisez* qu'il en trouve.

Pag. 142. *lig.* 23. láil, *lisez* là il.

Pag. 182. *lig.* 21. au contraire qui, *supprimez* qui.

Pag. 206. *lig.* 11. ne s'y rafraîchir, *lisez* ne va s'y.

LA



LA CONSOLATION
DE
LA PHILOSOPHIE.

LIVRE PREMIER.

AUTREFOIS l'enjouement de ma muse répondoit aux agrémens de mon âge, & à la splendeur de ma fortune ; aujourd'hui les plus tristes accens conviennent seuls au déplorable état où je me trouve. Les Muses qui m'inspirent, sont couvertes de vêtemens lugubres, & les larmes sincéres qui coulent de leurs yeux, font bien voir que c'est avec raison qu'elles empruntent l'appareil & le langage de la douleur. Mais ni la douleur, ni

la crainte, n'ont pu les empêcher de me suivre dans mon adversité. La gloire & la prospérité de mes premiéres années, sont l'unique consolation des malheurs de ma vieillesse. Vieillesse prématurée, fruit funeste de mon infortune ! mes jours couloient tranquillement, la douleur en a précipité le cours. Mes cheveux ont blanchi avant l'âge, & dans le milieu de ma course, mon corps foible & tremblant succombe sous le poids de mes chagrins. Ah! la mort est, sans doute, le plus grand de tous les biens, lorsqu'après avoir respecté les jours d'une belle vie, elle se hâte d'exaucer un malheureux qui l'invoque; mais la cruelle est sourde aux vœux des misérables. Ils ont beau (*a*) la prier, elle refuse de fermer des yeux

(*a*) J'ai cru pouvoir conserver cette expression de Malherbe, dans son beau Quatrain.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareille,
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est, se bouche les oreilles;
Et nous laisse crier.

qui sont ouverts aux larmes. J'en fais la triste expérience. Jalouse autrefois des biens fragiles que la fortune inconstante me prodiguoit, prête de m'en dépouiller, elle ouvrit le tombeau sous mes pas; & aujourd'hui que je suis dans l'affliction, elle se plaît à me laisser vivre, & parce que mon sort est malheureux, elle semble vouloir qu'il soit éternel. O mes amis que vous vous êtes trompés, lorsque vous avez tant vanté mon bonheur! Une fortune aussi peu durable que la mienne, en méritoit-elle le nom?

Pendant que je m'occupois de ces tristes pensées, & que j'exhalois ainsi ma douleur, j'apperçus au-dessus de moi une femme dont l'aspect inspiroit la vénération la plus profonde. Ses yeux pleins de feu, étoient mille fois plus perçans que ceux des hommes; les couleurs les plus vives annonçoient sa force; sa vigueur ne paroissoit point altérée, quoiqu'à son air on s'apperçut bien que sa naissance avoit précédé celles des hommes les plus âgés de ce siécle. Il étoit dif-

ficile de connoître la hauteur de sa taille, car quelquefois elle ne paroissoit pas au-dessus du commun des hommes, & quelquefois elle sembloit toucher aux nues, les pénétrer même, & dérober sa tête aux regards curieux des mortels. Ses vêtemens étoient composés du tissu délié d'une matiére incorruptible, fait avec un art admirable, & de ses propres mains; comme elle me l'apprit elle-même dans la suite. Leur éclat sembloit un peu obscurci par un nuage leger, semblable à cette espéce de fumée, qui par succession de tems, s'attache aux vieux tableaux; au bas de sa robe on voyoit la lettre Π, & au haut la lettre Θ, brochées dans l'étoffe, & entre ces deux lettres on remarquoit différens degrés en forme d'échelle, par lesquels on montoit de la plus basse, à la plus élevée (*a*). On remar-

(*a*) La Philosophie portoit la lettre initiale de son nom au bas de sa robe, & la lettre initiale de la Théologie, au lieu le plus élevé, par respect pour cette science divine, & pour mar-

quoit aussi qu'en quelques endroits sa robe avoit été déchirée par des mains violentes, & que chacun en avoit arraché ce qu'il avoit pu. Dans sa main droite, cette femme majestueuse tenoit des livres, & dans la gauche, elle portoit un sceptre. Aussitôt qu'elle eût apperçu auprès de mon lit les Déesses de la Poësie occupées à dicter des vers à ma douleur, elle les regarda d'un air de dédain, & les yeux étincelans, qui est-ce dont, dit-elle, qui a osé introduire auprès de ce malade ces méprisables courtisanes (a)? Incapables d'apporter aucun reméde à sa douleur, elles l'entretiennent au contraire, par des poisons d'autant plus dangereux, qu'ils paroissent plus doux. Ce sont elles, qui par des sentimens frivoles, étouffent les fruits solides de la raison; elles accoutu-

quer que de la premiére, on s'éléve à l'autre, insensiblement, & par degrés.

(a) La Philosophie les appelle courtisannes, sans doute, parce qu'elles prostituent trop souvent leurs talens au mensonge, & au mal.

ment le cœur aux maux qui le dévorent, mais elles ne l'en délivrent pas. Séductrices ! si vos caresses ne nous enlevoient que quelque profane mondain, (car ce sont là vos conquêtes ordinaires,) je ne m'en chagrinerois pas, je n'y perdrois rien. Mais vous avez tenté de surprendre un de mes plus chers éléves. Eloignez-vous, perfides Sirênes, dont l'artificieuse douceur conduit les hommes à leur perte. Sortez; c'est aux chastes Muses que je protége, qu'il appartient de prendre soin de ce malade. A ces mots, cette troupe affligée, confuse, sortit au plutôt, pour aller cacher sa honte. Pour moi, dont les yeux noyés de larmes n'avoient pu encore reconnoître cette femme qui parloit avec tant d'empire, je fus saisi d'étonnement, & les yeux baissés, j'attendis en silence ce qu'elle feroit dans la suite. Alors elle s'approcha de moi, & s'asséyant sur mon lit, elle regarda en pitié l'abattement extrême où la douleur m'avoit jetté; & elle se plaignit en ces termes du trouble &

du découragement où elle me voyoit.

Hélas! dans quel gouffre profond l'esprit de l'homme s'abîme-t-il? Dans quelles ténébres, fermant les yeux à sa propre lumiére, va-t-il se plonger, lorsque son cœur est en proie aux soucis dévorans qu'augmente & qu'enflamme ce souffle de la cupidité des choses de la terre! Ce Philosophe accoutumé à jouir du spectacle de la nature entiére, lui qui s'élevant jusqu'aux cieux, mesuroit la course du soleil & de la lune, & suivoit les astres dans les différens cercles qu'ils décrivent. Lui qui s'appliquoit à connoître cet esprit tout puissant, ame & moteur de l'univers, qui sçavoit pourquoi les astres sortent des mers orientales, pour se coucher dans celles d'hespérie: lui qui s'occupoit à pénétrer l'origine de ces souffles impétueux qui agitent les flots de l'océan; qui recherchoit avec tant de soin ce qui, dans les beaux jours du printems, fait éclore les fleurs, & ce qui, dans la saison fertile de l'automne, fait mûrir les rai-

fins fur nos côteaux: lui qui avoit interrogé toute la nature, & s'étoit efforcé d'en pénétrer tous les fecrets: cet efprit fi éclairé, eft plongé dans les ténèbres: cet homme fi libre eft accablé du poids de fes chaînes: cette ame qui s'élevoit jufqu'aux cieux, eft contrainte de ramper honteufement fur la terre!

Mais il vaut bien mieux m'occuper à guérir ce malade, qu'à me plaindre de lui. Alors me regardant fixement, eft-ce donc toi, dit-elle, que j'ai nourri de mon lait, que j'ai élevé avec tant de foin? Eft-ce toi dont j'ai pris plaifir à fortifier l'efprit & le cœur? Comment t'es-tu laiffé vaincre? Je t'avois donné des armes qui devoient te rendre invincible; fans doute, tu n'en a fait aucun ufage. Me reconnois-tu? Tu gardes le filence; eft-ce par honte, ou par étonnement? Plût au ciel que ce fût par une honte falutaire! mais je le vois, c'eft un ftupide abattement qui t'ôte la parole. Comme elle s'apperçut que non-feulement je m'obftinois au fi-

lence, mais que j'étois sans mouvement, elle porta sa main sur mon cœur. Il n'y a point de danger, s'écria-t-elle; ce n'est qu'une léthargie, maladie ordinaire aux esprits séduits par l'illusion. Il s'est un peu oublié lui-même, il se reconnoîtra, sans doute, en me reconnoissant. Mais pourra-t-il me reconnoître tant que le nuage des choses terrestres offusquera sa vue? Aussitôt pour le dissiper, elle essuya avec sa robe, mes yeux presqu'éteints par l'abondance de mes larmes.

Alors l'épaisse nuit qui les couvroit se dissipa subitement; ils recouvrerent leur premiere force, & leur premier éclat: ainsi quand le vent orageux du midi rassemble les nuages, & que tout le ciel semble devoir se fondre en pluie; le soleil est caché, & les astres de la nuit ne paroissant point encore, la terre est couverte d'épaisses ténébres: mais si le froid Borée descend des montagnes de Thrace, il balaie l'asmosphére par son souffle impétueux; il force les barriéres qui retenoient le jour captif, & le soleil plus vif & plus

brillant, reparoit aux yeux des mortels surpris & charmés de la splendeur de ses rayons.

C'est ainsi que les nuages de ma sombre douleur s'étant dissipés, je commençai à jouir de la lumiére; & mon esprit éclairé en même-tems que mes yeux, fut en état de connoître la main charitable qui travailloit à ma guérison. Eh quoi! m'écriai-je, en voyant que c'étoit la Philosophie; ô vous! qui m'avez élevé dans votre sein, mere féconde de toutes les vertus; vous daignez descendre des cieux pour venir habiter avec moi le triste lieu de mon exil. Seriez-vous donc aussi impliquée dans les fausses accusations qu'on me suscite? Avez-vous pu penser, mon cher Eléve, me répondit-elle, que je vous abandonnerois dans vos malheurs, & que je refuserois de partager avec vous la persécution à laquelle vous n'êtes en but que pour l'amour de moi? Je croirois faire un crime si, dans de pareilles circonstances, je me séparois un instant d'un innocent faussement

accusé, & dont la cause est la mienne. Pensez-vous que de pareilles accusations soient capables de m'intimider? Rien de ce qui vous arrive ne peut m'inspirer ni surprise, ni frayeur; j'y suis accoutumée. Est-ce donc la premiére fois que les méchans ont fait courir à la sagesse les plus grands dangers? Dès les premiers tems avant la naissance de mon illustre éléve Platon, j'ai eu de grands combats à soutenir contre la folle audace des hommes. Du vivant de Platon, Socrate son maître, triompha par mon secours, des horreurs d'un supplice injuste. Après sa mort glorieuse, la secte d'Epicure, celle de Zénon, & beaucoup d'autres, prétendirent être les légitimes héritiers de ses sentimens. Chacun voulut par la violence, se mettre en possession de ce sçavant héritage; je m'opposai de toutes mes forces à leur usurpation, mais comme chacun d'eux s'efforçoit de m'attirer à lui, ils déchirérent cette robe que j'avois tissue moi-même, & ils se glorifiérent de ce qui leur en

resta dans les mains, comme si en se retirant ils m'avoient entraînée toute entiére chacun de leur côté. Il y eut même beaucoup de gens qui, ne réfléchissant point assez, les crurent du nombre des miens, parce qu'ils les virent parés de quelques lambeaux de mes livrées ; & ils se laisserent séduire imprudemment par les erreurs de cette multitude profane. Mes éléves ont été mille fois persécutés. Anaxagore fut exilé, Socrate fut empoisonné, Zénon souffrit la plus horrible torture ; si vous ignorez ces exemples de la cruauté des hommes, parce qu'ils sont étrangers à votre patrie, vous ne pouvez ignorer les malheurs d'un Cavius, d'un Sénéque, d'un Soranus, dont la mémoire est aussi récente, que célébre. Instruits de mes maximes, il les pratiquoient ; la pureté de leurs mœurs condamnoit la perversité des méchans, voilà la seule cause de la persécution dont ils furent les victimes. Faut-il donc s'étonner si notre vie est agitée pat tant de tempêtes, puisque nous nous faisons gloire

de déplaire aux méchans. Leur nombre est infini, sans doute, mais il n'en n'est pas moins méprisable. Sans loix & sans guide, ils ne suivent que les mouvemens déréglés d'une fureur aveugle. Si nous sommes quelquefois obligés de céder à leurs violences, notre chef nous retire dans un fort imprenable : delà nous les voyons s'occuper à piller les bagages que nous leur abandonnons. Nous nous moquons de leur folle avidité, qui s'attache à des choses si viles & si méprisables ; & nous bravons leur rage impuissante, du haut de nos remparts inaccessibles à leur audace.

Rien ne peut ébranler celui qui sçait régler sa conduite, mépriser les événemens, fouler aux pieds le destin impérieux, & regarder d'un œil égal la bonne & la mauvaise fortune. Ni la mer irritée lorsqu'elle appelle les tempêtes du fond de ses abîmes ; ni les volcans impétueux, lorsque du haut de leur cime entr'ouverte, ils roulent des torrens de soufre & de fumée ; ni la foudre des Dieux, lorsque gron-

dant dans les airs, elle s'annonce par des sillons de flammes, & menace les plus hautes tours de les réduire en cendres; rien n'est capable de l'ébranler. Eh! pourquoi les malheureux s'étonnent-ils des vaines menaces d'un tiran? qu'ils sçachent ne rien desirer, & ne rien craindre, & sa rage est vaincue. Mais s'ils livrent leurs cœurs aux impressions de la crainte, & aux desirs de l'espérance; incertains, troublés, hors d'eux-mêmes, ils rendront bientôt les armes, & courront en aveugles au-devant des fers d'un cruel esclavage.

Comprenez-vous cela, y seriez-vous insensible? Pourquoi fondez-vous en larmes? Parlez; quels sont vos sentimens? Si vous voulez que le Médecin vous guérisse, découvrez-lui vos maux. Alors ramassant toutes mes forces, qu'ai-je besoin de m'expliquer, lui dis-je, le seul aspect du lieu où je suis, n'est-il pas capable d'exciter votre pitié? Est-ce donc là cette riche bibliothéque où vous aviez pris plaisir à fixer votre séjour; & où vous m'instruisiez des choses divines

& humaines ? Etois-je, hélas ! dans le triſte état où je ſuis aujourd'hui, lorſque je ſondois avec vous les ſecrets de la nature, lorſque vous me traciez les routes différentes que parcourent les aſtres, & que vous m'appreniez à être réglé dans mes mœurs, & dans ma conduite, comme ils le ſont dans leurs cours ? J'écoutois vos leçons avec tant de docilité, en eſt-ce là la récompenſe ? Quels fonds doit-on donc faire ſur cette maxime que vous avez prononcée par la bouche de Platon : Heureux les Etats ſi des Philoſophes en devenoient Rois, ou ſi les Rois devenoient Philoſophes ! C'eſt encore par la bouche de Platon que vous avez dit, qu'il eſt néceſſaire que les Sages prennent les rênes du gouvernement, de peur qu'en les abandonnant les pervers ne s'en ſaiſiſſent, & n'en abuſent pour perdre les bons. Déterminé par ces maximes, je me ſuis fait un devoir de pratiquer publiquement ce que j'avois appris de vous dans le ſecret. Vous le ſçavez, vous & le Dieu qui vous fait régner ſur l'eſprit, &

ſur le cœur des Sages ; vous le ſçavez ; le deſir de contribuer au bonheur des gens de bien, eſt le ſeul motif qui a pu m'engager à prendre quelque part au gouvernement. Delà tous ces démêlés funeſtes que j'ai eus avec les méchans & le peu de cas que j'ai cru devoir faire du reſſentiment des grands, quand, ſans me l'attirer, je n'ai pu ſatisfaire à ce qu'exigoient de moi la voix de ma conſcience, & celle de l'équité. Combien de fois l'uſurpateur Conigaſtus, ſi avide des dépouilles des foibles, m'a-t-il trouvé dans ſon chemin ? Combien de fois ai-je empêché Triguilla, grand Maître de la Maiſon du Roi, de conſommer les injuſtices qu'il avoit commencées ? Combien de fois ai-je mis à couvert, par mon autorité, les malheureux, que l'inſatiable avarice de ces barbares calomniateurs perſécutoit avec tant de cruauté, & toujours impunément ? Nulle conſidération n'a jamais été capable de me faire abandonner le parti de la juſtice. Quand j'ai vu les Provinces dévaſtées par les rapines des particu-

liers, & accablées par les impôts publics, j'en ai été aussi vivement touché que ceux même qui souffroient ces horribles véxations. Dans le tems d'une disette extrême, on ordonna l'achat & le transport d'une si prodigieuse quantité de grains, que la Campanie étoit ruinée sans ressource, si cet achat avoit eu lieu; mais je m'y opposai avec vigueur, j'eus à cette occasion, en présence du Roi, un démêlé des plus vifs avec le Préfet du Prétoire, je l'emportai, & l'ordre fut enfin révoqué. Des Courtisans affamés des biens du Consulaire Paulin, les dévoroient déja par leurs desirs; je les arrachai à leur insatiable voracité. Albin, Consulaire comme lui, alloit être la victime de la fausse accusation qu'on lui avoit intentée, & des préjugés qu'elle avoit fait concevoir à son désavantage; je le sauvai de la persécution de Cyprien son délateur. N'ai-je pas réuni contre moi assez de haines? Mais si le zéle de la justice m'avoit attiré celle des gens en faveur, je devois du moins n'avoir rien à craindre des au-

tres : & cependant sur la délation de qui ai-je été disgracié ? Sur celle d'un Basile, qui, chassé du Ministére, & accablé de dettes, a cherché à se sauver en me perdant. Sur celles d'un Opilion, & d'un Gaudence, qui pour leurs injustices & leurs fraudes reconnues, avoient été condamnés à l'exil. Pour se soustraire à l'ordre du Souverain, ils osérent abuser du sacré privilége des Eglises en s'y réfugiant ; mais le Prince irrité, leur fit signifier que s'ils ne sortoient pas de Ravenne au jour prescrit, il les feroit arracher du saint asyle qu'ils profanoient, & leur feroit imprimer sur le front la marque honteuse de leurs crimes. Pouvoit-on donner la moindre confiance à des gens jugés dignes d'un pareil châtiment ? Et cependant le jour même, on ajoute foi à la déclaration qu'ils font contre moi. Par où ai-je donc pu mériter qu'on eût pour moi si peu d'égards ? Les condamnations subies par mes délateurs, justifient-elles leurs accusations ? Si l'injuste fortune n'a pas eu honte de voir l'inno-

cence accusée, elle auroit au moins dû rougir de la bassesse de ceux dont elle s'est servie pour la calomnier.

Voulez-vous sçavoir ce qui m'a rendu si coupable ? J'ai voulu sauver le Sénat : voilà mon crime. Qu'ai-je fait pour cela ? J'ai empêché un infâme délateur d'accuser le Sénat du crime de lèze-Majesté. Instruisez-moi, ô vous, qui enseignez la vérité aux hommes ! que dois-je faire ? Dois-je nier un pareil crime, de crainte qu'il ne vous déshonore ? Mais je l'ai fait avec la plus mûre délibération, & je le ferois encore avec ardeur. Dois-je l'avouer ? Mais je m'ôte par-là tout moyen de me défendre ; je fais triompher l'injustice. M'imputerai-je à crime d'avoir voulu sauver les Sénateurs ? Leur conduite à mon égard méritoit peut-être que je prisse moins à cœur leurs intérêts ; mais l'inconstante vicissitude des choses de ce monde, toujours sujettes à se démentir, a pu occasionner quelque changement dans leurs sentimens pour moi ; leur mérite au fond est tou-

jours le même. Quelque chose qui m'en arrive, rien au monde ne me portera jamais à déguiser la vérité, ni à autoriser le mensonge. Peut-on m'accuser de l'avoir fait ? C'est vous, c'est la sagesse que j'en fais juge. J'ai pris soin d'écrire tout ce qui regarde cette grande affaire, afin que la postérité en soit instruite. Je ne crois pas devoir prendre le même soin pour ce qui concerne les lettres supposées, par lesquelles on m'impute d'avoir espéré de rétablir la République & l'ancienne liberté. La fausseté de cette accusation eût paru avec la derniere évidence si, ce qui est décisif en de pareilles causes, on m'eût confronté avec mes accusateurs, & permis de me servir contr'eux de leurs propres dépositions. Et quelle liberté, hélas! pouvons-nous encore espérer? Plut au ciel que j'eusse pu sçavoir par quel moyen la recouvrer! J'aurois répondu ce que Canius répondit à Caligula, qui l'accusoit d'être complice d'une conjuration formée contre lui, si j'en avois été instruit, vous ne le seriez

pas. Au reste, quelque soit la douleur que me cause cette malheureuse affaire, je n'en suis point assez troublé pour me plaindre de ce que des impies ont entrepris d'opprimer la vertu; mais ce qui me jette dans la derniere surprise, c'est de voir qu'ils ont réussi dans leurs projets criminels. Car si l'homme se porte au mal, c'est peut-être la suite funeste de l'imperfection de sa nature; mais qu'un scélérat puisse exécuter contre l'innocence tout ce que sa scélératesse lui suggérera, & cela sous les yeux d'un Dieu juste, c'est pour moi un prodige inconcevable. Frappé de la même idée, un des vôtres, disoit avec raison, si c'est un Dieu qui gouverne le monde, d'où peut venir le mal qui y regne? S'il n'y a point de Dieu, d'où peut venir le bien qui s'y fait? Après tout, est-il étrange que des hommes pervers, altérés du sang des Sénateurs & de tous les gens de bien, aient conspiré ma perte, moi qui me suis toujours fait un devoir essentiel de combattre pour les gens de bien & pour

le Sénat ? Non, ſans doute ; mais devois-je attendre un pareil traitement des Sénateurs eux-mêmes ? Rappellez-vous, vous qui avez toujours été le mobile de toutes mes actions, rappellez-vous avec quelle force je pris à Vérone la défenſe du Sénat, au péril même de ma vie, lorſque le Roi, qui vouloit détruire cet ordre reſpectable, tâcha de faire tomber ſur tout le corps le crime particulier qu'on imputoit à Albin, l'un de ſes membres. Vous connoiſſez la vérité de tout ce que dis, & vous ſçavez que je ne cherche point en cela à me glorifier. La réputation qu'on acquiert en ſe vantant du bien qu'on fait, n'eſt qu'une récompenſe frivole qui diminue cette ſatisfaction intime, fruit précieux du témoignage conſolant qu'une bonne conſcience ſe rend à elle-même. J'ai fait le bien, & vous voyez quel avantage j'en retire. Quand je pouvois eſpérer la récompenſe d'une vertu réelle, on me punit d'un crime imaginaire, & comment m'en punit-on ? A-t-on jamais vu les Juges s'ac-

corder si unanimement contre le plus grand coupable ? Dans le nombre, il en est toujours quelques-uns qui, par erreur ou autrement, sont portés à douter des forfaits les plus avérés. Quand j'aurois été accusé d'avoir voulu brûler les Temples du Seigneur, & égorger ses Ministres au pied de ses Autels ; quand j'aurois été soupçonné d'avoir machiné la perte de tous les gens de bien, on m'auroit écouté du moins, & l'on ne m'auroit condamné qu'après que j'aurois confessé mon crime, ou que j'en aurois été juridiquement convaincu. Mais on ne peut m'accuser que d'avoir voulu sauver le Sénat, & cependant on me transporte loin de Rome ; & sans vouloir m'entendre, on me proscrit, on me condamne à mort. O qu'il m'est avantageux que personne encore n'ait été convaincu d'un pareil crime (*a*) ! crime si glorieux au juge-

(*a*) Boëce tire toute sa gloire ici de la droiture de sa conduite dans l'administration qui lui avoit été confiée. C'étoit un crime aux

ment de mes délateurs mêmes, que pour en ternir l'éclat, ils ont été forcés de dire, contre toute vérité, que j'ai tout sacrifié aux intérêts d'une ambition sacrilége. Mais vous qui habitiez dans mon cœur, vous en aviez banni tout intérêt humain; & je n'aurois osé, sous vos yeux, commettre un pareil crime. Car vous me répétiez souvent cette belle exhortation de Pithagore : *Suivez les inspirations de votre Dieu*, & il ne m'étoit pas possible de penser d'une maniere si basse & si honteuse à moi, que vous travailliez avec tant de soin à perfectionner de plus en plus, & à qui vous proposiez Dieu même pour modèle. D'ailleurs ma maison, dont l'innocence est connue, mes amis, dont la probité est si recommandable, mon beau-pere Simmaque, ce respectable, ce saint vieillard, tout me

yeux de ses ennemis; puisqu'elle sçut réprimer leur cupidité déréglée : & il n'en parle dans cette occasion que par ironie. Lisez la vie de ce grand Homme.

me met à couvert d'un tel reproche. Mais c'est à vous qu'on impute toute la faute : quelle injustice ! quelle horreur ! On ne m'a cru coupable de ce crime que parce qu'instruit à votre école, je pratique vos leçons, & y conforme mes mœurs. Ainsi, non-seulement le respect qui vous est dû ne m'a pas garanti des attaques de mes ennemis ; mais en m'insultant, ils ont poussé l'audace jusqu'à vous insulter vous-même. Ce qui met le comble à mon malheur, c'est que la plupart des hommes ne décident des choses que par l'événement, & jugent indigne de leur approbation tout ce que la fortune n'a pas jugé digne de ses faveurs. De-là vient que la premiere perte que font les malheureux, est celle de l'estime publique. Non, je n'ose penser quels sont à présent les bruits qui se répandent à l'occasion de ma disgrace ; quels sont les jugemens divers qu'on en porte. Tout ce que je puis dire, c'est que ce qui accable le plus un malheureux, est de penser qu'aussi-tôt qu'on l'accuse,

la plupart des gens sont persuadés qu'il ne lui arrive rien qu'il n'ait bien mérité; & cependant si je suis dépouillé de mes biens, dégradé de mes dignités, déshonoré dans l'esprit de bien des hommes, c'est une peine cruelle que je ne me suis attirée qu'en faisant le bien. Il me semble voir les auteurs de mon désastre faire éclater leur joie impie dans les lieux où ils forgent les traits de leur calomnie. Il me semble les voir à l'envi en préparer de nouveaux, tandis que les gens de bien sont dans la derniere consternation à la vue des dangers où je suis exposé. Les scélérats, sûrs de l'impunité, oseront concevoir les projets les plus odieux; ils oseront même les exécuter, animés par les récompenses qu'on leur propose; & les innocens, privés de tout appui, ne pourront se soustraire à la persécution de leurs ennemis, ni parer leurs coups. Je puis donc m'écrier avec justice:

Créateur de l'univers, qui immuable sur votre Trône éternel, donnez

aux cieux leurs mouvemens rapides, & réglez le cours des astres: vous qui avez assujetti la lune à ces variations constantes, qui tantôt la font briller des feux de son frere d'une maniere si éclatante qu'elle semble alors, pendant la nuit, regner seule au firmament, & qui tantôt lui font perdre peu à peu sa lumiere, & la font disparoître enfin quand elle est plus près du soleil: vous qui avez commandé à un des astres les plus brillans, d'annoncer toujours par son lever, les approches de la nuit, & par son coucher, la naissance du jour: vous qui abrégez dans la saison des frimats la durée des jours rigoureux; & qui dans la saison contraire, précipitez les ombres de la nuit, afin qu'elles fassent place à des jours plus longs: vous qui dirigez par votre toute-puissance, le souffle impétueux des aquilons qui dépouillent les arbres de leurs feuilles, & les douces haleines des zéphirs qui les font renaître; toujours vous faites mûrir par les ardeurs de la canicule les moissons abondan-

tes produites par le peu de grains confiés à la terre, sous la foible constellation du Bouvier. Tout suit ainsi vos loix; rien ne s'écarte de l'ordre immuable que vous avez prescrit; tout est enchaîné par les décrets de votre volonté suprême. L'homme est le seul dont il semble que vous abandonniez la destinée. La fortune inconstante fait tout sur la terre au gré de son caprice. L'innocence y souffre la peine qui n'est dûe qu'au crime, & le crime placé sur le Trône, foule aux pieds la vertu, qui tremblante, se cache dans les ténébres, désolée de voir le juste puni pour le coupable. Les scélérats font ainsi impunément tout ce qui leur plaît; leurs mensonges, leurs parjures, rien ne leur nuit; & quand ils veulent user de toutes leurs forces, ils attentent jusques sur l'autorité même des Rois. Arbitre souverain de toutes choses, jettez enfin un regard de providence sur la terre. Les hommes, la portion la plus digne des êtres qui l'habitent, les hommes y sont sans cesse le jouet de

la fortune; ils y sont agités, tourmentés, comme un vaisseau l'est sur les flots par la tempête. Calmez, Seigneur, cette mer orageuse, & faites régner à jamais ici-bas ce bel ordre qu'on voit régner invariablement dans les cieux.

Pendant que la douleur me faisoit ainsi parler, la Philosophie me regardoit d'un œil tranquille, & aussi-tôt que j'eus finis. Dès que j'ai vu couler vos larmes, me dit-elle, j'ai bien compris que vous vous croyiez exilé & malheureux. Mais êtes-vous donc véritablement exilé? ne vous trompez-vous point? êtes-vous chassé de votre patrie? ne vous en êtes-vous point écarté par hazard? C'est vous sans doute qui vous en êtes exilé vous-même, & à qui pouvoit-il être permis de vous en chasser? Rappellez-vous que votre patrie n'est point, comme Athènes, gouvernée par la multitude; elle l'est par un Souverain qui prend plaisir à la peupler, & non à la priver de ses citoyens. Obéir à ce Monarque, c'est être parfaitement libre.

Ignorez-vous que quiconque y a fixé son domicile, n'en peut être arraché? Oui celui qui est à couvert de ses remparts, est à l'abri de toute violence, & ne peut craindre l'exil; mais quiconque en méprise le séjour, mérite d'en être banni pour toujours. Si je suis donc touchée, c'est de la douleur où je vous vois plongé, & non pas du lieu où je vous trouve. C'est bien moins dans votre riche bibliothéque que j'aime à fixer mon séjour, que dans votre ame. J'ai pris plaisir à en faire une bibliothéque vivante, dans laquelle j'ai placé, non les livres eux-mêmes, mais les maximes qu'ils contiennent. Vous ne vous êtes écarté en rien dans tout ce que vous avez dit de votre zéle pour le bien public; vous pouviez encore en dire davantage. Tout le monde sçait que des choses qui nous sont imputées; les unes sont fausses, & les autres sont des actions plus dignes d'éloges que de blâme. Ce que vous n'avez dit qu'en passant des insignes fourberies, & des crimes de vos délateurs, sera

répété mille fois par le public, qui connoît parfaitement toute la vérité. Vous vous êtes récrié contre l'injustice du Sénat à votre égard; vous vous êtes plaint amérement de ce qu'on me déshonore en m'accusant; vous paroissez outré de ce qu'on récompense si mal vos mérites; enfin votre muse en courroux a fini par faire des vœux pour attirer ici la paix éternelle qui regne dans les cieux. Tous ces sentimens, tous ces mouvemens divers sont l'effet de votre affliction, & je crois que dans l'état de foiblesse où vous êtes, vous ne supporteriez pas des remédes violens: je vas donc, par de plus doux, vous préparer à en recevoir de plus efficaces, qui puissent vous guérir radicalement.

Chaque chose a son tems. Le laboureur insensé, qui confieroit ses grains à la terre, lorsqu'au solstice d'été, elle est desséchée par les ardeurs du soleil, privé pour sa nourriture des dons de Cérès, seroit obligé d'aller chercher sur les chênes le gland dont se nourrissoient nos aïeux. N'al-

lez point dans les bois chercher la tendre violette, quand les froids aquilons y exercent leurs fureurs : vous ne trouveriez au printems, sur la vigne, que des pampres naissans : si vous voulez gouter les dons de Bacchus, attendez l'automne, c'est la saison destinée pour cueillir les raisins. Le Tout-puissant a donné à chaque saison sa propriété particuliere ; chaque chose viendra dans son tems, & on ne peut attendre aucun succès de ses entreprises lorsqu'on sort de l'ordre, & qu'on franchit par impatience les bornes que la sagesse nous prescrit.

Je crois donc, pour pouvoir vous guérir plus sûrement, devoir commencer par vous faire quelques questions qui me découvrent l'état de votre ame. Ecoutez & répondez-moi en toute liberté, ce que le cœur vous dictera. Pensez-vous qu'un destin aveugle préside aux choses de ce monde, & que tout y soit l'effet du pur hazard ? Non, lui répondis-je aussi-tôt; je n'ai jamais cru que l'ordre constant qui regne en ce monde puisse avoir

un principe dénué d'intelligence. J'ai toujours penſé au contraire que l'Intelligence ſuprême qui a tout créé par ſa puiſſance, conduit tout par ſa ſageſſe; & jamais je ne penſerai autrement. Je le ſçais, me dit-elle, vous venez de vous exprimer ſur cela très-énergiquement; vous avez, il eſt vrai, déploré le malheur des hommes, comme ſi la Providence n'en prenoit aucun ſoin; mais vous avez hautement avoué que tout le reſte de l'univers eſt gouverné par la ſuprême Intelligence; & je ſuis étonné au-delà de toute expreſſion, de ce qu'ayant un ſentiment ſi raiſonnable & ſi ſalutaire, votre eſprit ne ſoit pas entiérement guéri. Mais allons plus avant: je ſoupçonne qu'il manque encore quelque choſe à vos connoiſſances. Vous ne doutez point que Dieu ne connoiſſe tout en ce monde; mais ſçavez-vous par quel reſſort la Providence le conduit? J'ai de la peine, je l'avoue; j'ai de la peine à comprendre le ſens de la queſtion que vous me faites, ainſi ne ſoyez point

étonnée si je n'y peux répondre. Je ne me suis pas trompée, ajouta-t-elle, quand j'ai pensé qu'il y a quelque vuide dans votre ame, par où le trouble a pénétré comme l'ennemi pénétre dans une place, par la moindre bréche : mais, répondez-moi, vous rappellez-vous quelle est la fin de toutes choses, quels sont les desseins de la sage nature? Vous me l'avez appris ; mais la douleur qui a troublé mes sens, me l'a fait oublier. Vous sçavez du moins, me dit-elle, quel est le principe de toutes choses? Oui, je le sçais ; c'est Dieu qui est le principe tout-puissant & universel. Eh ! puisque vous connoissez le premier principe de toutes choses, comment n'en connoissez-vous pas la derniere fin? Mais tel est l'effet du trouble de l'esprit ; il offusque la raison, mais il ne l'éteint pas ; il ébranle l'ame, mais il ne la dégrade pas entiérement. Répondez-moi encore, vous souvenez-vous que vous êtes homme ? Eh ! pourquoi, lui dis-je, ne m'en souviendrois-je pas ? Eh bien !

dites-moi ce que c'est que l'homme? C'est un animal raisonnable & mortel : je le sçais : voilà ce qu'est l'homme : voilà ce que je suis. N'êtes-vous rien de plus, me dit-elle ? Non, lui dis-je. Ah ! je sçais maintenant la principale cause de votre maladie. Vous avez cessé de vous connoître vous-même : je connois le remède qui peut seul vous guérir. Votre mal est extrême, & pourroit devenir mortel, puisque vous vous oubliez vous-même ; que vous gémissez de vous voir exilé & dépouillé de vos biens ; que vous ignorez la fin de toutes choses ; que vous pensez en conséquence que les scélérats qui font tout à leur gré, sont véritablement puissans & heureux ; & qu'enfin ne connoissant point les ressorts secrets que la Providence fait agir, vous pensez que tous ces événemens sont l'effet du hazard. En faut-il davantage non-seulement pour causer la plus grande maladie, mais la mort même de la raison. Mais graces en soient rendues au Tout-puissant, auteur de la vie !

cette raison naturelle ne vous a pas entiérement abandonné. Si vous ne sçavez pas comment Dieu gouverne le monde, vous sçavez du moins qu'il le gouverne. Ce premier principe vous conduira à d'autres vérités : cette étincelle de vie produira en vous une santé parfaite. Mais comme il n'est pas encore tems d'user des remédes les plus forts, & que telle est la nature de l'ame, que lorsque quelque vérité en sort, l'erreur en vient toujours prendre la place ; je tâcherai de dissiper peu à peu les ténébres épaisses que l'erreur y répand, afin que la vérité victorieuse puisse y rentrer dans ses droits, & y briller d'une lumiere plus pure.

Les astres les plus brillans perdent leur éclat, lorsqu'ils sont voilés par de sombres nuages ; si le vent du midi agite les flots de la mer, son onde qui le disputoit à l'azur des cieux, se trouble & cesse d'être transparente ; le fleuve impétueux qui couloit avec vitesse du haut des montagnes, arrêté quelquefois par les ob-

ſtacles qui ſe trouvent ſur ſa route, eſt obligé de ſe replier ſur lui-même: voulez-vous marcher ici bas ſans obſtacles, & voir la vérité ſans nuages, ne vous laiſſez ni ébranler par la crainte, ni ſéduire par la joie, ni entraîner par l'eſpérance; car l'ame qui eſt en proie à ces paſſions, perd tout à la fois ſa lumiere & ſa liberté.

Fin du premier Livre.





LIVRE SECOND.

LA Philosophie après m'avoir ainsi parlé, s'arrêta quelque tems, & quand elle vit que son silence n'avoit fait que réveiller mon attention, elle recommença en ces termes.

Si je pénétre bien la cause & la nature de votre maladie, elle a pour principe le regret qu'excite en vous la perte de votre fortune. Vous vous exagérez à vous-même le changement de votre état; voilà la cause du changement étonnant qui s'est fait dans votre ame. Je conçois par quels artifices la fortune a opéré cette espéce de prodige. Elle séduit par ses caresses les plus familieres, ceux qu'elle a dessein de tromper, & au moment qu'ils pensent jouir de ses faveurs, l'infidéle les abandonne, & les laisse dans une douleur d'autant plus grande, qu'ils avoient moins lieu de s'attendre à son infidélité. Mais si vous approfondissez ce qu'elle est, & ce qu'elle vaut

en elle-même, vous verrez qu'elle n'avoit rien de si grand & de si beau; & qu'en la perdant, vous n'avez pas autant perdu que vous l'imaginez. Je crois que je n'ai pas beaucoup de peine à vous en convaincre, car dans le tems même qu'elle vous prodiguoit ses caresses, vous la traitiez avec un mépris généreux, & rempli de mes maximes, vous insultiez quelquefois à la vanité de ses faveurs. Je ne suis point surprise néanmoins de vous voir un peu sorti de votre ancienne tranquillité. Vous avez éprouvé les plus grands revers, & il n'en est point qui, de quelque façon que ce soit, ne trouble l'ame, surtout quand il est subit & inopiné.

Mais il est tems de vous disposer, par quelque chose d'agréable & de doux, à des remédes plus forts & plus efficaces. Que la Rhétorique qui ne va jamais plus droit à l'esprit & au cœur, que quand elle est dirigée par mes préceptes, paroisse donc accompagnée de l'éloquence & de la persuasion; & que la musique dont je me

sers quelquefois, joigne à leurs charmes les sons, tantôt légers, tantôt sublimes de son harmonie enchanteresse. O homme ! qui peut ainsi vous plonger dans une si accablante tristesse ? Pensez-vous éprouver quelque chose de bien nouveau & de bien surprenant ? En vous traitant comme elle fait, la fortune n'a point démenti sa conduite ordinaire ; telle est sa nature, tels sont ses mœurs. Uniquement constante dans l'inconstance qui lui est propre, en changeant à votre égard, elle a soutenu son caractére. Elle étoit inconstante dans le tems même qu'elle vous accabloit de caresses, & qu'elle vous trompoit par les charmes d'un bonheur apparent. Vous avez dû appercevoir sur le front de l'aveugle Déesse, les traits de sa duplicité. Elle peut encore se dérober aux yeux des autres, mais elle s'est entiérement dévoilée aux vôtres. Profitez donc de l'avantage que vous avez de la connoître, & ne vous amusez pas à de vaines plaintes. Si vous détestez sa perfidie, méprisez la perfide,

& renoncez à ses pernicieuses faveurs. Ce qui fait votre peine aujourd'hui, auroit dû assurer votre tranquillité. La fortune vous abandonne, & qui jamais a pu la fixer? Pouvez-vous donc tant estimer une félicité passagére? Vous chérissez cette fortune sur laquelle vous ne devez pas compter au moment même que vous la possédez, & qui vous accablera de douleur en vous quittant? Si personne donc n'est maître de la fixer, & si son changement rend les hommes malheureux, la présence de cette inconstante est le présage assuré d'un malheur prochain. Car il ne suffit pas de considérer ce qu'on a sous les yeux, la prudence porte plus loin ses regards, elle prévoit les événemens; & comme elle sçait que la fortune est toujours prête à changer, elle sçait aussi qu'on ne doit ni redouter ses menaces, ni desirer ses caresses. Dès qu'une fois on se soumet à son joug, il faut supporter avec tranquillité tout ce qui peut arriver sous son empire. Vouloir prescrire des loix à cette Déesse capricieuse, qu'on a

choisi pour sa souveraine, c'est l'insulter; impuissante pour guérir nos maux, l'impatience ne fait que les aigrir, & les rendre plus insupportables. Quand une fois on a livré sa barque aux vents & aux flots, c'est leur impétuosité qui l'a conduit, & non pas notre volonté. Quand on a confié ses grains à la terre, il faut s'attendre aux années stériles, aussi bien qu'à celles qui sont plus fécondes. Vous vous êtes soumis à l'empire de la fortune, il faut obéir à ses caprices; vous voudriez fixer sa roue? Et ne voyez-vous pas insensé, que son essence consiste dans son instabilité?

Cette souveraine maîtresse des événemens, les conduit toujours à son gré. Plus inconstante & plus agitée que l'Euripe, de la même main dont elle renverse le Roi le plus redoutable, & le mieux affermi sur son trône, elle reléve l'espérance & la gloire d'un Roi vaincu & détrôné. C'est peu pour elle d'être insensible aux larmes & aux sanglots des malheureux, la cruelle s'en fait un jeu & un amuse-

ment. Rendre en moins d'une heure, le même homme misérable & heureux ; c'est un prodige qu'elle se glorifie d'opérer, c'est un spectacle qu'elle se plaît à donner à ceux qui sont attachés à son char.

Mais je veux la mettre elle-même aux mains avec vous, voyez si elle a tort ; elle va parler.

Pourquoi, ô hommes ! vous répandez-vous sans cesse en plaintes contre moi, de quoi vous plaignez-vous ? Quel tort vous ai-je fait ? De quels biens vous ai-je dépouillé ? Je m'en rapporte à qui vous voudrez sur ce qui regarde la possession des biens & des honneurs de ce monde ; & si vous prouvez qu'il est quelqu'un ici-bas, qui ait sur eux un droit de propriété, j'avouerai que vous êtes en droit de les redemander comme vous ayant légitimement appartenu. Mais quand vous êtes venu en ce monde, vous étiez nud, & dépouillé de tout. Je vous ai pris alors entre mes mains, je vous ai prêté mes richesses, je vous ai prévenu de mes plus abondantes

faveurs, j'ai prodigué pour vous tout ce que j'ai de plus précieux & de plus brillant. Il me plaît de retirer aujourd'hui mes dons, ne vous plaignez pas que je vous dépouille de rien qui vous appartienne, rendez-moi plutôt les actions de graces qui me sont dues pour vous avoir accordé la jouissance des biens qui n'étoient point à vous. Eh ! quelle peut être la source de vos plaintes ? Quelle violence vous ai-je faite? Les biens, les honneurs & toutes les choses de ce genre sont en mon pouvoir, j'en dispose à mon gré, ce sont des esclaves qui me reconnoissent pour leur souveraine; ils viennent avec moi, & s'en vont de même: s'ils vous eussent appartenu, rien n'auroit pu vous les ravir. Quoi donc! serai-je la seule qui ne pourrai librement disposer de mes droits? Le ciel à son gré fait briller le soleil de l'éclat le plus vif, ou le couvre de nuages épais; l'année qui couvre la terre de fleurs & de fruits, la couvre aussi de brouillards & de frimats: la mer peut à sa volonté séduire nos yeux par un cal-

me flatteur, ou nous effrayer par d'horribles tempêtes; & moi dont l'inconſtance fait le caractére & la nature, le caprice des mortels prétend me rendre ſtable, & invariable, & me dépouiller ainſi de mon eſſence! Ma roue tourne ſans ceſſe avec une rapidité ſans égale: tel qui étoit au haut, le moment d'après rampe dans la boue; & celui qui étoit dans la pouſſiére, ſe voit en un inſtant élevé au plus haut degré. C'eſt ainſi que j'exerce ma puiſſance, voilà mes jeux & mon amuſement. Montes ſi tu le veux au plus haut de cette roue, mais à condition que quand il me plaira tu en deſcendras ſans te plaindre. Ignorois-tu ma nature & mes mœurs? Ne ſçais-tu pas que par des revers inouis Créſus, Roi de Lidie, qui d'abord fit trembler Cirus, peu après vaincu & captif, fut jetté dans un bucher embraſé, & qu'il y auroit fini ſa vie, ſi je n'en euſſe éteint les flammes par une pluie ſoudaine & abondante? As-tu oublié qu'un puiſſant Roi de Perſe, vaincu & pris par Paullus, fut réduit

à un état si misérable, qu'il excita la compassion de son vainqueur. Des royaumes florissans détruits subitement par mes coups, sont les événemens que la tragédie représente le plus souvent sur ses théâtres. L'ingénieuse fable ne t'as-t-elle pas appris que dans le vestibule du Palais de Jupiter, deux tonneaux sont placés, dont l'un contient les biens, & l'autre, les maux de ce monde. Qui sçait si tu n'as pas plus puisé dans le premier que dans l'autre? Sçais-tu toi-même si je t'ai entiérement abandonné? Ma propre inconstance est peut-être pour toi un juste motif d'espérer un changement avantageux. En attendant ne te laisse point accabler par la douleur, & sans vouloir toi-même régler ton sort, subis patiemment la loi commune à tous les hommes.

Hommes injustes! ils se plaindroient toujours quand l'abondance répandroit sans cesse sur eux autant de biens que la mer contient de grains de sable dans son sein, autant que le ciel fait briller d'étoiles dans une belle

nuit. En vain un Dieu propice leur prodigueroit les richesses & les dignités, ce qu'ils ont; ils le comptent pour rien. Leur avidité dévore ce qu'elle a, & engloutit encore par ses desirs ce qu'elle ne peut se procurer. Quel frein pourra donc contenir dans de justes bornes, cette voracité insatiable, puisque l'ardente soif des biens de ce monde s'accroît en elle par leur possession, & qu'elle s'estime toujours moins riche de ce qu'elle a, que pauvre de ce qu'elle n'a pas?

Si la fortune vous parloit ainsi en sa faveur, je ne vois pas ce que vous auriez à lui répondre; cependant si vous croyez avoir de quoi justifier vos plaintes, parlez; je vous écoute.

Alors je lui dis, toutes ces déclamations de la fortune sont belles, sans doute; elles sont assaisonnées de toutes les douceurs de l'éloquence, de tous les agrémens de l'harmonie. Elles enchantent les oreilles, mais elles ne pénétrent point jusqu'au cœur des malheureux, où est le siége de leur douleur. Elles peuvent tout au

plus en suspendre le sentiment pendant qu'on les prononce ; mais cesse-t-on de les entendre, la douleur se fait encore sentir plus vivement. Vous avez raison me dit-elle, aussi ne sont-ce pas là les vrais remédes dont je veux me servir pour vous guérir. Je ne m'en sert que pour adoucir un peu votre douleur, le tems viendra où je ferai usage de remédes plus forts & plus pénétrans.

Cependant ne vous imaginez pas qu'on vous voye malheureux. Avez-vous oublié l'étendue & la mesure de votre ancienne félicité ? Je passe sous silence la faveur que vous ont faite ces grands Hommes qui ont bien voulu prendre soin de vous, & vous tenir lieu du pere que vous aviez perdu. Les premiers de Rome ont ambitionné de vous avoir dans leur famille, & ce qui forme la plus précieuse des alliances, vous leur avez été uni par les liens de la tendresse, avant de leur appartenir par ceux du sang. Qui ne vous a pas cru le plus heureux des mortels ? Vous avez pour

pour beaux peres des hommes très-illustres ; pour épouse, une femme d'une vertu distinguée ; deux fils sont l'heureux fruit de votre premier mariage, & le soutien de votre maison. Je ne parle point de ces hautes dignités qu'on a refusées à des vieillards pour en honorer votre jeunesse. Je passe sous silence ce qui peut vous être commun avec d'autres, & je me hâte de parler de ce qui vous concerne en particulier, de cet événement unique, qui a mis le comble à votre gloire. Si les avantages temporels peuvent en quelque chose contribuer au bonheur des hommes, il n'y a aucun événement, quelque triste qu'il soit, qui puisse vous faire oublier ce jour heureux, ce grand jour où vos deux fils élus Consuls en même-tems, furent conduits chez vous environnés de Sénateurs, au milieu de mille cris d'alégresse, ce jour où assis dans les premieres places du Sénat, ils vous entendirent prononcer le panégyrique du Roi avec une éloquence qui vous attira

les applaudissemens les plus flatteurs & les mieux mérités ; ce jour où marchant entre ces deux jeunes Consuls, vous fites dans le cirque des largesses au peuple d'une maniére si satisfaisante pour lui, & si glorieuse pour vous. Vous eûtes lieu alors de vous louer de la fortune, puisqu'elle vous témoigna la prédilection la plus marquée, en vous faisant une faveur qu'elle n'a jamais fait à aucun particulier. Voulez-vous donc compter à la rigueur avec elle ? Voilà la premiere fois qu'elle a souffert que l'envie eût quelque prise sur vous. Considérez la nature & le nombre des événemens agréables ou facheux qui vous sont arrivés, vous serez forcé d'avouer que vous êtes encore heureux. Que si vous croyez avoir cessé de l'être parce que les apparences de votre prospérité ont disparu, ne vous estimez pourtant pas encore vraiment malheureux ; car ce que vous paroissez maintenant éprouver de fâcheux & de triste, n'aura qu'un tems. Est-ce donc d'aujour-

d'hui que vous paroiſſez ſur le théâtre de ce monde ? Y êtes-vous ſi étranger ? Penſez-vous que les choſes humaines doivent être marquées au coin de la conſtance, puiſque la vie même des hommes eſt ſi peu aſſurée, & peut s'évanouir ſi promptement? Quand, par une eſpéce de prodige, la fortune ſembleroit fixer ſes faveurs, la mort n'en interromperoit-elle pas le cours du même coup dont elle trancheroit le fil de vos jours ? Que vous importe donc qu'elle ſe ſépare de vous par la fuite, ou que vous vous en ſépariez par la mort ?

Après toutes les viciſſitudes qui changent continuellement la face de l'univers, peut-on compter ſur des biens périſſables, ſur une félicité d'un moment ? Tout change ici bas. Les plus brillantes étoiles diſparoiſſent le matin, quand le ſoleil monté ſur ſon char étincelant, commence à répandre ſes rayons victorieux. Les roſes que le zéphir fait éclore par ſon ſouffle fécond, brûlées par les ardeurs du vent du midi, ſe deſſéchent

& tombent, & la tige qui les portoit n'est plus qu'un vil arbuste hérissé d'épines: l'onde tranquille de l'océan se change dans un instant, en une écume épaisse, lorsqu'elle est agitée par la tempête: tout change de même en ce bas monde: rien de créé ne peut être durable: telle est l'éternelle & immuable loi du Créateur.

Rien n'est plus vrai, m'écriai-je, ô mere féconde des vertus! je ne peux nier que ma prospérité n'ait eu le cours le plus rapide; mais c'est précisément ce qui redouble ma douleur; car parmi toutes les espéces d'adversités, la plus insupportable est celle qui vient à la suite d'une grande fortune. Pure idée, me répondit-elle; ce prétendu malheur n'existe que dans votre opinion, & ne vient point du fond des choses mêmes. En effet, si vous estimez tant le bonheur dont vous avez joui, comptez avec moi de combien d'avantages vous jouissez encore. Car si la Providence vous a conservé ce qu'il y a de plus précieux parmi tout ce qui est du

ressort de la fortune, possédant encore ce qu'il y a de plus cher & de plus estimable dans le monde, pouvez-vous vous estimer malheureux? Or il vit encore cet illustre Simmaque, votre-beau pere, qui, par ses vertus, fait tant d'honneur à l'humanité, & ce que vous payeriez volontiers de tout votre sang, ce grand homme, ce sage accompli, oubliant ses propres intérêts, est uniquement touché des vôtres. Elle vit cette épouse incomparable, qui, joint à un esprit élevé, la plus rare modestie, la vertu la plus épurée; & pour achever son éloge en deux mots, elle vit cette digne fille de Simmaque si parfaitement semblable à son pere; elle vit, & entiérement détachée de la vie, elle ne respire plus que pour vous. Ah! si quelque chose peut altérer le bonheur que vous avez de posséder une femme si respectable, c'est de voir que l'amour qu'elle a pour vous la fait languir de douleur. Que dirai-je de vos fils qui ont déja été Consuls, & qui, dès leur plus tendre jeunesse,

ont montré par tant d'endroits qu'ils ont l'efprit de leur pere & de leur aïeul? Ah! fi tous les mortels font tant d'état de la vie, ne devez-vous pas vous eftimer heureux, fi vous confidérez qu'il vous refte encore ce que tout le monde eftime plus que la vie? Effuyez donc vos larmes, la fortune ne vous a pas encore dépouillé de tout; vous ne devez pas vous regarder comme accablé par cette tempête. Tel qu'un vaiffeau qui n'a pas encore perdu fes ancres, il vous refte des reffources qui peuvent, en vous donnant beaucoup de confolation dans votre état préfent, vous donner de juftes efpérances d'un meilleur avenir. Ah! que ces reffources me reftent, m'écriai-je; tant que je n'en ferai pas privé, de quelque façon que les chofes tournent, j'efpére de me fauver de ce naufrage. Vous voyez cependant combien j'ai perdu de mes dignités & de l'éclat dont je brillois. J'ai déja, me répondit-elle, j'ai déja gagné quelque chofe, puifque vous n'êtes pas

entiérement mécontent de votre ſort. Mais je ne puis vous pardonner votre excèſſive délicateſſe. Quoi ! vous vous croyez malheureux, parce qu'il manque quelque choſe à votre félicité ? Eh ! quel eſt donc l'homme dont le bonheur ſoit aſſez parfait pour qu'il n'y ait rien dans ſon état dont il puiſſe ſe plaindre ? C'eſt en effet une choſe bien bizarre & bien inquiétante que la nature des biens de ce monde ; car on ne les poſſéde jamais tous enſemble ; ou ſi on les poſſéde, ce n'eſt jamais pour long-tems. Celui-ci régorge de richeſſes, mais ſa naiſſance le fait rougir. Celui-là eſt d'un ſang illuſtre, d'une maiſon connue ; mais la médiocrité de ſa fortune lui fait deſirer de reſter inconnu au monde entier. Celui-ci eſt tout à la fois noble & riche ; mais il paſſe ſes jours dans un célibat affligeant. Cet autre a fait une alliance heureuſe ; mais privé des enfans qui en étoient le fruit, il voit avec regret que ſes biens vont paſſer en des mains étrangeres. Un autre enfin voit ſous

ses yeux une nombreuse famille ; mais la mauvaise conduite de son fils ou de sa fille est pour lui une source intarissable de chagrins & de larmes. Ainsi nul n'est content de son état ; car il n'en est aucun, ou qui ne soupire après ce qu'il ne connoît pas, ou qui n'ait lieu de regretter de l'avoir connu & éprouvé. Ajoutez à cela l'extrême sensibilité des gens heureux. Si tout ne leur vient pas à souhait, la moindre chose révolte leur délicatesse, qui n'est point accoutumée à se voir contrarier ; un rien empoisonne leur félicité : vous êtes de ce nombre. En effet, combien se croiroient au plus haut degré du bonheur, s'ils avoient la moindre portion des débris de votre fortune. Ce lieu qui est un exil pour vous, est une patrie bien chere à ceux qui en sont nés citoyens. Nul n'est malheureux que celui qui croit l'être ; & celui-là au contraire est toujours heureux, qui sçait supporter avec une parfaite égalité d'ame tous les événemens de cette vie. Mais quelqu'heu-

reux que l'on ſoit, ſi l'on ſe laiſſe aller inconſidérément aux mouvemens de l'impatience, on deſirera ſans ceſſe de changer de ſituation & d'état. Que les douceurs de cette vie ſont mêlées de cuiſantes amertumes! Félicité peu durable, ſi ta poſſeſſion a quelques agrémens, qu'il eſt cruel pour l'homme de ne pouvoir te fixer, & d'être expoſé tous les jours à devenir la victime de ton inſtabilité! Non, la prétendue félicité des hommes n'eſt qu'une véritable miſere, puiſqu'elle n'a ni aſſez d'étendue pour remplir les deſirs ſans ceſſe renaiſſans des uns, ni aſſez de durée pour ſatisfaire la conſtance des autres. Pourquoi donc, ô mortels! cherchez-vous au dehors une félicité que vous ne trouverez qu'au dedans de vous-mêmes? Vous êtes dans une dangereuſe erreur, dans une ignorance bien pernicieuſe! Ecoutez-moi, je vas en deux mots vous apprendre en quoi conſiſte le ſouverain bonheur. Avez-vous rien de plus cher que vous-même? Non, me di-

rez-vous. Eh bien ! si vous êtes vraiment raisonnable, vraiment maître de vous-même, vous possédez ce que vous ne voudrez, ni ne pourrez jamais perdre. Pour vous faire donc connoître que la vraie félicité ne consiste point dans tout ce qui dépend du hasard, raisonnez ainsi avec moi. Si la félicité est le souverain bien d'un être raisonnable, & qu'on ne puisse appeller souverain bien celui qui peut nous être ravi, puisque ce qui n'est point sujet à la vicissitude lui est certainement préférable, concluons que la fortune, puisqu'elle est inconstante, ne peut jamais nous procurer le vrai bonheur ; car celui qui croit que la fortune le peut conduire à la félicité, sçait qu'elle est sujette au changement, ou il ne le sçait pas : s'il l'ignore, peut-il se croire heureux vivant, comme il fait, dans une aveugle ignorance ; & s'il le sçait, ne doit-il pas sans cesse craindre de perdre ce qu'il sçait qu'il peut perdre à tout moment. Or peut-il être heureux dans les transes d'une

crainte continuelle ? Que s'il fait assez peu de cas de ces biens pour n'en pas regretter la perte, c'est la preuve la plus formelle de leur frivolité. Mais vous qui, persuadé par tant de raisons démonstratives, croyez que l'ame est immortelle, & qui voyez que le bonheur de ce monde finit avec la vie, vous ne pouvez douter que si le bonheur de l'homme consiste dans ces biens passagers, la mort ne soit pour lui le comble du malheur. Mais si au contraire il est des ames généreuses qui, pour arriver au bonheur, non-seulement ont sacrifié leur vie, mais ont bravé même les supplices les plus cruels, comment peut-on penser que cette vie peut faire des heureux, puisque sa perte n'est point un véritable malheur?

Quiconque veut se procurer une demeure assurée & durable, qui soit à l'épreuve des efforts des vents, & de la violence des flots, qu'il n'en pose les fondemens ni sur une montagne élevée, ni dans des sables

arides. Les vents soufflent avec plus d'impétuosité sur le sommet des montagnes ; c'est-là qu'ils exercent toute leur fureur ; votre édifice y seroit exposé à une ruine prochaine : il ne seroit pas plus assuré sur un sable mouvant, incapable d'en supporter le poids. Préférez donc à une situation plus agréable, un lieu plus bas & plus solide : là vous habiterez tranquillement. Que le vent gronde, que la mer mugisse, que le ciel tonne, rien ne pourra troubler la paix profonde dont vous y jouirez.

Mais je m'apperçois que mes raisons commencent à faire quelqu'impression sur votre esprit & sur votre cœur ; je vas donc aller plus avant, & vous proposer des motifs de consolation plus puissans encore. Je veux, pour un moment, que les biens de la fortune soient plus durables & moins caduques qu'ils ne le sont en effet, y a-t-il pour cela quelque chose en eux qui puisse vous devenir propre & vous appartenir véritablement, ou qui, bien considéré, ne doive vous

aroître vil & méprisable? Les biens de ce monde sont-ils précieux par leur nature, ou par l'opinion que nous en avons? Lequel de tous ces biens est le plus précieux? Est-ce une masse d'or, un amas immense d'argent? Mais l'or & l'argent n'ont de mérite qu'autant qu'on s'en sert; l'avarice qui les amasse est un vice odieux; la libéralité qui les répand, est une source de gloire. Mais en faisant usage de cet or & de cet argent, vous cessez de le posséder; il n'a donc aucun prix tant qu'il est à vous, puisqu'il n'en a que quand vous le distribuez aux autres. Qu'un seul homme rassemble tout ce qu'il y a d'or & d'argent sur la terre, son abondance appauvrira le reste des mortels. Qu'est-ce donc qu'un pareil bien? La voix d'un seul homme se fait entendre toute entiere à une multitude, chacun de ceux qui la composent, l'entend également; au contraire, l'argent ne peut qu'en se partageant être possédé par plusieurs; or en le partageant, celui qui le

possédoit s'en dépouille lui-même. Que les richesses les plus abondantes sont donc peu de chose, puisque plusieurs ne peuvent ensemble les posséder toutes entieres, & qu'un seul ne les peut posséder sans réduire tous les autres à la misere ! Seroit-ce l'éclat des pierres précieuses qui attireroit vos regards ? Mais tout leur éclat n'en peut communiquer à ceux qui les possédent. Est-il possible que les hommes puissent admirer de pareilles choses ! Une créature vivante & raisonnable peut-elle donc être si touchée de la beauté d'un être matériel & inanimé ? Je sçais que ces brillantes productions de la nature, sont l'ouvrage de Dieu, & qu'elles ont en effet quelques traits de beauté ; mais elles sont d'un ordre si inférieur aux créatures raisonnables, que je ne conçois pas comment des hommes peuvent, à leur vue, être frappés d'admiration. Les beautés de nos campagnes feroient-elles vos délices ? Et pourquoi non ? Elles sont une des plus belles parties des ouvrages du

Créateur. Nous admirons auſſi le grand ſpectacle qu'offrent à nos yeux l'immenſe plaine de l'Océan, lorſque ſon onde n'eſt point agitée, cette voute azurée qui embraſſe le monde, les aſtres qui y ſont attachés, le ſoleil, la lune, &c; mais toutes ces choſes ne vous ſont-elles pas entiérement étrangeres ? De toute leur ſplendeur, en rejaillit-il ſur vous le moindre rayon ? Brillez-vous de l'éclat des fleurs que le printems fait éclore ? Contribuez-vous en quelque choſe à la maturité des fruits que l'été nous prodigue ? Pourquoi vous laiſſez-vous ſéduire par des plaiſirs frivoles ? Pourquoi regardez-vous comme à vous appartenans des biens qui ſont tout-à-fait hors de vous ? Jamais la fortune ne pourra vous approprier ce qui, par ſa nature, vous eſt abſolument étranger. Les fruits de la terre, je le ſçais, ſont deſtinés à être les alimens des créatures vivantes; mais vous n'en devez deſirer que ce que le beſoin exige : leur ſuperfluité n'eſt point une

fortune pour vous. La nature se contente de peu ; si vous la surchargez par des excès, vous éprouverez une satiété toujours désagréable, souvent pernicieuse. Vous penserez peut-être qu'il est glorieux de briller par la variété & la magnificence des habillemens ; mais que vous en revient-il ? S'ils flattent ma vue, je me contenterai d'en admirer la matiere, ou de louer l'art de l'ouvrier. Seroit-il plus glorieux de se voir suivi d'une foule nombreuse de valets ? Mais s'ils sont pour la plupart des gens vicieux, votre maison sera un composé odieux à tout le monde, & dangereux pour vous-même : s'ils sont gens de bien, leur probité n'est point la vôtre. D'où je conclus que toutes ces choses que vous comptez au nombre de vos biens, ne vous appartiennent point véritablement, & ne sont point votre bonheur ; & si elles n'ont rien qui mérite votre estime & vos desirs, pourquoi avez-vous tant de joie quand vous les possédez, & tant de douleur quand vous les perdez ? Si

elles ne tiennent leur beauté que de la nature, elles plairoient quand elles ne seroient pas au nombre de vos possessions; car ce n'est pas parce que vous les possédez qu'elles sont précieuses : mais c'est parce qu'elles vous ont paru précieuses, que vous avez jugé à propos de les compter parmi vos richesses. Pourquoi donc desirez-vous avec tant d'empressement les biens de la fortune? Peut-être cherchez-vous, par l'abondance, à éviter la pauvreté. Vous vous trompez, il faut en effet tant de choses pour soutenir une grande maison, que dans la vérité, il manque toujours beaucoup à celui qui la tient; & qu'au contraire, il ne manque presque jamais rien à celui qui mesure son aisance sur ce qui suffit à ses besoins, & non sur ce qu'il faudroit pour rassasier les desirs déréglés d'une ambition qui le porte à mille superfluités. Quoi donc! est-ce parce que vous n'avez en vous-même aucun bien qui vous soit propre, que vous cherchez votre bonheur dans ce qui

eft hors de vous, & totalement étranger ? Quel renverfement ! L'homme, cet être en qui brille une émanation de la raifon divine, s'imaginera ne pouvoir briller que par la poffeffion de mille bagatelles dépourvues de vie & de fentiment ! Chaque être fe contente de ce qui eft en lui ; l'homme feul, dont l'ame eft l'image de Dieu, peu content de l'excellence de fon être, cherche à l'embellir par les productions de la nature, & il ne voit pas, l'aveugle qu'il eft, l'outrage qu'il fait à la bonté & à la fageffe de fon Créateur. Le maître fouverain de l'univers a voulu que l'homme fut élevé au-deffus de tout ce qui eft fur la terre, & l'homme infenfé fe dégrade & s'abaiffe au-deffous des plus viles créatures. Car fi tout ce qui fait le vrai bonheur d'un être, eft plus eftimable que cet être lui-même, dès que vous mettez, ô mortels ! votre félicité dans les biens de ce monde, vous les mettez au-deffus de vous, & vous avez en quelque forte raifon : car telle eft

votre condition, que lorsque vous connoissez votre excellence, vous êtes en effet au-dessus de tous les autres êtres que renferme ce bas monde: mais si vous êtes assez aveugles pour ne vous pas connoître vous-mêmes, vous êtes au-dessous des plus viles animaux. Ne se pas connoître, est une suite nécessaire de leur nature; mais ce seroit dans l'homme un défaut inexcusable que votre erreur. Que votre erreur, encore une fois, est étrange, ô homme! de penser que les choses qui sont hors de vous peuvent vous donner quelque mérite & quelqu'éclat. Non, cela est impossible. Un ornement extérieur a beau briller, il ne communique à ce qu'il couvre aucun lustre véritable, & ne peut donner aucun mérite à celui qui n'en a point. D'ailleurs, je soutiens que c'est prostituer le nom de *bien* que de le donner aux choses qui peuvent nous nuire. Vous conviendrez de ce principe sans doute. Or il est certain que les richesses ont causé les plus grands préjudices à ceux qui les possédoient,

puisqu'elles ont toujours été l'objet de la cupidité dês hommes les plus méchans, qui cherchent à s'approprier, par toutes sortes voies, le bien d'autrui, parce qu'ils s'estiment seuls dignes de posséder tout ce qu'il y a de trésors sur la terre. Jugez-en par vous-même, vous qui craignez à tout instant que, pour vous ravir vos richesses, on ne cherche mille moyens de vous faire périr. Vous chanteriez tranquillement, en la présence même de voleurs, si vous étiez né sans bien & sans fortune (a). O le triste avantage que celui d'être riche, puisqu'on n'en peut jouir qu'aux dépens de son repos & de sa tranquillité!

Heureux & mille fois heureux ce

(a) Boëce fait allusion à ce vers de Juvenal.

Cantabit vacuus, coram latrone, viator.

dont voici une traduction ancienne, qui a du moins le mérite de la naïveté.

Le voyageur qui n'a rien dans sa bourse,
Va son chemin sans aucunes frayeurs;
Et gai tout le long de sa course,
Chante à la barbe des voleurs.

premier âge du monde, où l'homme se contentoit des productions de la nature! le luxe & la sensualité n'avoient point encore corrompu ses mœurs. Il ne connoissoit ni l'art de teindre en pourpre la brillante dépouille du ver à soie, ni celui d'apprêter les mêts, & de travailler les vins. Après une longue diéte, un peu de glands suffisoit à sa faim. Un gazon frais lui procuroit un sommeil tranquille. Il se désaltéroit au courant d'un ruisseau; & pour se raffraîchir, il n'avoit besoin que de l'ombre d'un épais feuillage. Il ne s'exposoit point sur les flots de l'élément perfide, pour aller ramasser dans des climats éloignés les marchandises inconnues à sa patrie. Le bruit des trompettes n'effrayoit point alors l'univers; la haine & la cruauté ne trempoient point leurs mains dans le sang des mortels. Car qui eût été assez insensé pour commencer le premier une guerre où il auroit eu tout à craindre, & rien à gagner? Plût au ciel que les mœurs de cet âge heureux

régnassent dans le nôtre ! Mais la cupidité est aujourd'hui plus ardente que les fournaises du mont Etna. Ah! quel est le malheureux mortel qui le premier arracha des entrailles de la terre cet or & les diamans, trésors funestes que la nature y avoit si profondément & si sagement cachés !

Que dirai-je des dignités & du pouvoir souverain ? Vous regardez comme des dieux ceux qui les possédent ; parce que vous ignorez ce que c'est que la vraie grandeur & la vraie puissance. Si les méchans deviennent dépositaires de l'autorité souveraine, les fleuves de feu qui sortent des volcans, les torrens impétueux du plus affreux déluge, n'ont rien de comparable aux ravages qu'ils feront sur la terre. Le Gouvernement Consulaire, vous le sçavez, ce principe heureux de la liberté, ne dégénéra-t-il pas autrefois dans un si grand excès d'orgueil & d'insolence, que vos ancêtres furent prêts de l'abolir, comme ils avoient

autrefois aboli, par la même raison, le pouvoir tyrannique des Rois. Que si les dignités (ce qui est très-rare) tombent entre les mains des gens de bien, qu'aime-t-on en eux? Ce n'est pas leurs dignités, mais le bon usage qu'ils en font, & ce sont moins les grandeurs qui honorent la vertu, que la vertu qui honore les grandeurs. Eh! qu'est-ce après tout que cette puissance & cette grandeur si vantée & si desirée? Considérez quels sont ceux sur qui vous ambitionnez de dominer; car pourriez-vous, sans éclater de rire, voir un insecte (*a*) vain & superbe, trancher du monarque, & s'arroger l'empire sur ceux de son espéce? Et qu'y a-t-il au vrai de plus foible que l'homme, si vous ne considérez que son corps? Le moindre des insectes peut déranger les ressorts de cette fragile machine, & la détruire même entiérement. Or le plus grand des Monarques ne

(*a*) Le texte porte: *Nam si inter mures, videre, unum, &c.*

peut étendre plus loin son pouvoir ; il ne peut l'exercer que sur les corps qui sont si peu de chose, ou sur la fortune, qui est quelque chose de moindre encore. Pour l'ame, elle est libre & souveraine d'elle-même : en vain tenteroit-on de l'assujettir. Lorsque, par ses réflexions, elle s'est procuré la paix intérieure, qui pourroit la lui ravir ? Rappellez-vous ce tyran qui pensoit qu'à force de supplices, il arracheroit de la bouche d'un citoyen le secret d'une conspiration formée contre lui. Que son attente fut honteusement trompée ! Cet homme courageux trancha sa langue avec ses dents ; & la crachant au visage du tyran, il fit triompher son courage par les tourmens mêmes par lesquels ce monstre croyoit faire triompher son inhumanité. Et quel mal peut-on faire, qu'on ne doive craindre d'éprouver à son tour ? Buziris égorgeoit ses hôtes ; Hercule l'ayant logé chez lui, vengea leur mort en l'égorgeant lui-même. Régulus vainqueur avoit donné des fers

fers aux Carthaginois ; vaincu à son tour, il tomba dans leurs fers. Quel cas peut-on donc faire de la puissance d'un homme qui ne peut empêcher que ce qu'il a fait aux autres, ne lui soit fait à lui-même ?

D'ailleurs, si la puissance & les grandeurs étoient, par leur nature, des biens réels & véritables, jamais les méchans ne les posséderoient. Les contraires ne s'allient point ensemble : c'est la loi de la nature. Puisque donc les méchans, & les plus méchans mêmes, possédent très-souvent les plus grandes dignités, il faut nécessairement en conclure que ces prétendus avantages ne sont pas de vrais biens.

Pour en juger encore mieux, examinons-en les effets. On reconnoît la force & la souplesse des organes à la force & à la légéreté des mouvemens du corps ; on reconnoît le Musicien à son chant ou à sa composition, le Médecin au succès de sa pratique, l'Orateur à l'éloquence de de ses discours ; car chaque chose

produit ce qui est conforme à sa nature, & est incompatible avec ce qui est d'une nature contraire : or ni les richesses ne peuvent satisfaire les desirs de la cupidité, ni la puissance la plus absolue ne peut rendre maître de soi-même un cœur esclave de ses passions, ni les dignités les plus respectables ne peuvent rendre respectables les méchans qui les possédent ; au contraire, loin de leur donner aucun degré de mérite, elles ne servent qu'à mettre leur indignité dans un plus grand jour.

D'où vient ce contraste ? C'est que nous donnons à ces choses des noms qui ne leur conviennent point, comme il est aisé d'en juger par leurs effets. Oui, c'est sans raison que vous leur prodiguez les noms de richesses, de puissance & de dignités : & pour tout dire, en un mot, rien de ce qui est sous l'empire de la fortune n'est ni véritablement desirable ni bon en lui-même ; puisque le plus souvent ce qui dépend d'elle n'est point le partage des gens de bien, & ne rend

pas gens de bien les méchans qu'elle en favorise.

Quels meurtres, quels ravages n'a point fait Néron, ce monstre détestable qui brûla la capitale du monde, en égorgea les Sénateurs, empoisonna son frere, trempa ses mains parricides dans le sang de sa mere; & par une abominable curiosité, osa promener sur ses charmes éteints par la mort, des yeux que les remords auroient dû remplir de larmes. Ce tyran, dont la mémoire sera à jamais en horreur, étoit pourtant le plus puissant des hommes. Son Empire embrassoit tout ce qui est compris entre les climats glacés du Nord, & le plaines brûlantes du Midi. Maître de l'univers, il ne put l'être de sa fureur; & pour la signaler davantage, il se servit également du fer & du poison.

Mais je n'ai jamais, lui dis-je alors, été dominé par l'ambition. J'ai desiré seulement le pouvoir de faire le bien, & les occasions d'exercer ma vertu, que l'oisiveté pouvoit

énerver. C'est-là, me répondit-elle, la passion des grandes ames, mais qui pourtant ne sont point encore arrivées à la perfection. Elles se laissent enflammer par le desir d'acquérir de la gloire, en servant utilement leur patrie. Cette passion est belle sans doute; mais au fond, qu'elle est frivole! Considérez en effet ce que c'est que la terre. Il est démontré que comparée à la vaste étendue des cieux, elle n'est qu'un point, un rien dans l'univers. Or de cette terre, qui est si peu de chose, à peine, comme le dit Ptolémée, la quatriéme partie en est-elle habitée? Si de cette partie, nous retranchons encore ce que les lacs & les mers en couvrent de leurs eaux, & ce que les déserts en occupent, à quoi se réduira ce que les hommes en habitent? Cependant renfermé dans un point de cette petite partie de l'univers, vous songez à la remplir du bruit de votre renommée, & à y rendre votre nom célébre. La belle gloire en effet que celle qui est concentrée dans des bornes aussi

étroites ! & encore cet espace si borné est-il partagé entre des nations dont les langues, les mœurs & la maniere de vivre sont si différentes ! La difficulté des chemins, la diversité du langage, le peu d'habitude & de relation qu'elles ont entr'elles, sont autant d'obstacles qui empêcheront votre réputation de s'y répandre. Eh ! comment un particulier y seroit-il connu ? la plupart des villes ne le sont pas. Ciceron nous apprend que de son tems l'Empire Romain, qui pour lors étoit au plus haut point de sa gloire, & si formidable aux Parthes, n'étoit pas connu au-delà du mont Caucasse. Voyez donc dans quelles bornes étroites sera concentrée cette gloire que vous pensez étendre autant que l'univers ! Le nom d'un citoyen Romain se fera-t-il connoître où l'Empire Romain n'est pas connu lui-même ? Ajoutez à cela que les préjugés des nations sont si opposés les uns aux autres, que ce qui mérite une couronne chez les unes, est puni de mort chez les autres.

Ainsi donc quelqu'affamé de gloire que vous soyez, vous ne parviendrez jamais à étendre la vôtre parmi les peuples divers qui vous environnent. Contentez-vous donc de voir votre renommée renfermée dans votre patrie, & cette gloire immortelle qui fait l'objet de vos desirs les plus ardens, concentrée au milieu de vos concitoyens. Êtes-vous sûr même qu'elle passera à la postérité? Combien de noms illustres, faute d'Historiens qui les aient célébrés, sont dans un oubli éternel! les histoires elles-mêmes, ainsi que leurs Auteurs, ne vont-elles pas se perdre dans l'ombre de l'avenir? Vous vous flattez pourtant d'une glorieuse immortalité, & vous prenez pour une réalité l'idée chimérique que vous vous en formez. Mais quelque puisse être la durée de votre gloire, qu'est-elle comparée avec l'éternité? Le moindre moment a quelque proportion avec dix mille années, parce ces deux espaces sont finis & limités; mais multipliés tant qu'il vous plaira ces

dix mille années, la somme qui en résultera ne pourra jamais entrer en comparaison avec la durée infinie de l'éternité. Car si une chose finie & limitée a toujours quelque proportion avec une autre qui l'est aussi, elle ne peut jamais en avoir aucune avec l'infini. Ainsi quelqu'étendue, quelque durée que puisse avoir votre gloire, elle doit être regardée par rapport à l'inépuisable durée de l'éternité, non-seulement comme peu de chose, mais comme un vrai néant. Cependant, insensés! vous ne faites le bien que pour acquérir cette vaine fumée de gloire, cette ombre de réputation. La récompense de vos actions que vous ne devriez attendre que du témoignage satisfaisant de votre conscience, & du plaisir de pratiquer la vertu pour la vertu même, vous la cherchez dans l'opinion & dans les vains discours des hommes. Foiblesse ridicule, dont un certain railleur se moqua bien plaisamment un jour. Un de ces Philosophes, qui ne le sont que de nom,

ayant été insulté par quelqu'un. Voici le moment, lui dit notre railleur, de connoître si tu es véritablement Philosophe; ta patience en décidera. Alors le prétendu sage rassemble toutes les forces de son ame, se contient de son mieux; & fier de sa victoire, ai-je sçu souffrir? suis-je Philosophe? s'écria-t-il insolemment. Je croirois que tu l'es, dit le railleur, si tu avois sçu te taire. Qu'il me soit permis de le dire, ces hommes distingués qui ne pensent qu'à la gloire; car c'est d'eux qu'il s'agit ici, que leur reviendra-t-il après leur mort de toute la renommée qu'ils se seront faite ici-bas? Car si, ce que je me crois bien fondé à nier, l'homme meurt tout entier, & que tout finisse avec lui, sa gloire ne sera plus rien quand il ne sera plus. Si au contraire l'ame qui n'a rien à se reprocher, dès qu'elle est délivrée de la prison de son corps, va faire son séjour dans les cieux; rassasiée d'une gloire plus pure, elle méprise toute la gloire de ce bas monde. Pense-t-on aux vani-

tés de la terre ; quand on jouit des biens solides qui nous sont réservés dans le ciel ?

Que celui qui met le souverain bien dans la gloire, & qui n'a de passion que pour elle ; mesure l'immense étendue des cieux & les bornes étroites de la terre. Il aura honte de chercher un nom qui, quelque célebre qu'il soit, ne remplira jamais ce petit amas de boue. Hommes orgueilleux! vous cherchez en vain à vous élever au-dessus de votre condition mortelle. Quand votre renommée seroit partout répandue ; quand toutes les langues publieroient vos louanges, la mort ne répétera ni les titres de votre maison, ni ceux de votre gloire. Elle frappe également les grands & les petits : sa faulx rend tout égal ; & où sont maintenant ce Fabricius, si fidéle à sa patrie ; ce Brutus, si généreux défenseur de la liberté ; ce Caton, censeur si sévére des mœurs ? Le peu de lettres qui forment leur nom, est tout ce qui nous reste d'eux. Ces noms subsistent encore avec hon-

neur ; mais que sont devenus ceux qu'ils désignent ? Quelque soit votre renommée, vous n'en seréz pas moins cendre & poussiere dans le tombeau ; & si vous croyez qu'elle vous donnera une seconde vie, songez que quand elle viendra à s'anéantir, elle vous fera aussi éprouver une seconde mort.

Mais afin que vous ne pensiez pas que j'aie contre la fortune une haine implacable & assez déraisonnable pour ne lui pas rendre justice, j'avoue qu'elle rend quelquefois un grand service aux hommes, & c'est lorsqu'elle se montre à eux à découvert, & qu'elle leur fait connoître à fond son caractere & sa conduite. Vous ne comprenez peut-être pas encore ce que je veux dire ; c'est en effet quelque chose de si singulier, que j'ai de la peine à l'exprimer comme je le desire. Je pense que la mauvaise fortune est plus avantageuse aux hommes que la prospérité. En effet, celle-ci les abuse continuellement sous l'apparence séductrice d'une fausse féli-

cité : celle-là leur découvre la vérité, lorsque, par ses changemens continuels, elle leur montre son inconstance naturelle : celle-ci les abuse ; celle-là les détrompe : celle-ci captive leurs cœurs par les charmes des faux biens de ce monde ; celle-là leur rend la liberté, en leur faisant connoître la fragilité & le néant. Aussi l'une est toujours enflée d'orgueil, dissipatrice, insensée ; elle ne se connoît pas elle-même : l'autre au contraire, est toujours sobre, retenue, & l'adversité qu'elle éprouve la rend plus éclairée & plus prudente ; enfin la prospérité corrompt les gens de bien même, & les entraîne au mal ; la mauvaise fortune au contraire les arrache à la corruption, & les force de se tourner du côté du vrai bien. Et ne regardez-vous pas comme quelque chose de bien précieux l'avantage que vous a procuré cette fortune lamentable que vous éprouvez, en vous faisant connoître à fond le cœur de vos amis : vous avez, par son moyen, reconnu ceux qui méri-

tent ce nom d'avec ceux qui n'avoient que le masque de l'amitié. Les amis de la fortune vous ont abandonné, les vôtres vous sont restés fidéles. A quel prix n'auriez-vous pas acheté cette connoissance dans le tems de votre prétendue félicité? Ne vous plaignez donc plus d'avoir perdu de vaines richesses; vous avez trouvé le plus grand des trésors, de vrais amis.

Amitié! amour! principes de toute union, c'est vous qui faites la stabilité de l'univers. Si chaque jour le soleil sur son char nous ramene la lumiere, s'il prête à la lune sa splendeur pendant la nuit, si les flots impétueux de la mer trouvent des bornes que leur fureur est forcée de respecter, c'est l'amour tout-puissant qui a établi ce bel ordre. Il regne sur la terre, dans la mer & dans les cieux. S'il en abandonnoit un seul moment la conduite, cette harmonie ravissante se changeroit en une guerre universelle: ce monde, dont tous les mouvemens sont si sagement & si in-

variablement réglés, trouveroit sa destruction dans les élémens mêmes qui le composent. C'est lui qui unit les peuples entr'eux par les liens sacrés de la société; il unit les cœurs des époux par des liens plus tendres encore, ceux d'un chaste mariage. O que les hommes seroient heureux si cet amour regnoit toujours dans les ames, comme il regne dans les cieux!

Fin du Livre second.





LIVRE TROISIÉME.

Enchanté de ce que la Philosophie venoit de me dire, je restai long-tems dans une espéce de ravissement; je n'en sortis que pour m'écrier: ô puissante consolatrice des cœurs affligés! la douceur de vos accens & l'excellence de vos maximes ont fait tant d'impression sur mon ame, que je me crois maintenant à l'épreuve de tous les coups de la fortune. Non-seulement je ne crains plus ces remédes violens dont vous m'avez parlé, mais je vous prie avec instance de me les administrer sans délai. J'ai bien senti, me répondit-elle, que mes discours ont pénétré dans ton cœur. J'ai attendu patiemment ces bonnes dispositions, ou plutôt je les ai produites en toi. Ce qui me reste à dire, semblable à certains remédes, a quelqu'amertume d'abord; mais rien n'est plus agréable ensuite. Tu me parois extrêmement avide, mais ton ardeur seroit

encore mille fois plus violente si tu sçavois où je veux te conduire. C'est à la félicité: félicité dont tu as bien quelque légére idée; mais trop occupé de ce qui n'en est que l'apparence, tu ne peux encore la contempler en elle-même. Hâtez-vous donc, lui dis-je, de me la faire connoître telle qu'elle est. Je l'entreprends volontiers, ajouta-t-elle; mais je veux auparavant essayer de dépeindre l'espéce de béatitude qui t'est connue, afin qu'envisageant ensuite son contraire, tu reconnoisse enfin la vraie félicité.

Quiconque veut semer pour recueillir, commence à défricher son champ & à en arracher les épines & les mauvaises herbes, afin que la terre débarrassée de ces productions inutiles, puisse fournir plus d'alimens aux précieux dons de Cérès. Si notre palais est affecté par quelque chose d'un goût désagréable, le miel que nous mangeons ensuite nous paroîtra infiniment plus doux & plus délicieux. La sérénité

des cieux a des charmes plus puissans après un violent orage. La clarté du jour n'est jamais plus agréable qu'au moment où l'aurore dissipe les épaisses ténébres d'une sombre nuit. Ainsi commence par t'arracher aux illusions des biens faux & trompeurs, & le vrai bonheur pénétrera plus facilement dans ton ame.

Alors les yeux fixés, recueillie en elle-même, & comme retirée dans le sanctuaire le plus intime de son ame, elle commença ainsi son discours.

Tous les hommes que tant de soins agitent, que tant de passions tourmentent, tendent par mille chemins différens au même but, au bonheur. Or le vrai bonheur est celui qui satisfait si pleinement le cœur qui le posséde, qu'il ne lui reste plus rien à desirer. Ce souverain bien doit donc renfermer en soi tous les autres biens; car il ne seroit pas le bien suprême s'il laissoit desirer quelque chose hors de lui. La béatitude est donc un état parfait, par la réu-

nion de tous les biens. C'eſt à cet état heureux que tous les hommes tendent par des routes différentes ; car tout homme a un deſir inné du vrai bien ; mais par une erreur funeſte, la plupart ſe laiſſe ſéduire par des biens faux & trompeurs. Les uns croyant que le bien ſuprême conſiſte à ne manquer de rien, travaillent nuit & jour à accumuler des richeſſes : les autres penſant qu'il conſiſte dans les honneurs, ne s'occupent que du ſoin d'y parvenir, afin de s'attirer les hommages de leurs concitoyens. Ceux-ci le mettent dans la ſouveraine puiſſance, & veulent en conſéquence ou regner ſur les hommes, ou partager le pouvoir de ceux qui portent la couronne : ceux-là s'imaginent que la gloire eſt le plus grand de tous les biens, & toute leur ambition eſt de ſe rendre illuſtres par les armes, ou par les ſciences. Il en eſt d'autres qui font conſiſter la félicité dans la joie, & qui ne croient d'heureux que ceux qui nagent dans les plaiſirs. Il en eſt même qui ne

recherchent quelques-uns de ces moyens que pour ſe procurer les autres. Tels ſont ceux qui ne deſirent les richeſſes, que pour en acheter la puiſſance & les plaiſirs; & ceux qui n'ambitionnent le pouvoir ſouverain, que pour être en état d'amaſſer des richeſſes & de ſe faire un grand nom. Voilà donc ce qui partage toutes les affections des hommes; l'illuſtration, l'autorité & l'eſtime publique, qui ſemblent être des ſources infaillibles de gloire, une famille & des enfans qui ſemblent être une ſource aſſurée de joie & de bonheur. Je ne parle point de l'amitié; elle n'eſt point du reſſort de la fortune; elle ne reconnoît que l'empire de la vertu. Pour tout le reſte, on ne le recherche que pour s'aſſurer une puiſſance plus abſolue, ou des plaiſirs plus abondans. Les avantages du corps ſe rapportent viſiblement aux biens dont je viens de parler; car une conſtitution forte, une taille avantageuſe, donnent une eſpéce de ſupériorité; la beauté donne

de la réputation, & la santé est la source des plaisirs. On ne recherche en tout cela que la béatitude; car il est certain que ce que chacun desire avec le plus d'ardeur, c'est ce qui lui paroît être le souverain bien. Or, nous l'avons dit, le souverain bien & la vraie félicité sont une même chose: chacun regarde donc l'objet de ses desirs comme le vrai bonheur. Ainsi pour faire le tableau de la félicité de ce monde, il ne faut que réunir les richesses, les dignités, la puissance, la gloire & les plaisirs. Epicure, qui ne considéroit que ces objets, faisoit en conséquence consister le vrai bien dans la seule volupté qu'ils produisent tous plus ou moins; parce que chacun d'eux affecte plus ou moins l'ame, mais toujours agréablement. Revenons aux différens penchans des hommes: tous cherchent le souverain bien; mais leurs yeux étant obscurcis par les affections humaines, ils s'égarent souvent dans la route qui y conduit. Tel dans le fort de son ivresse, un homme accablé par le

vin s'égare à la porte de sa maison. Quoi donc! a-t-on tort de faire tout ce qu'on peut pour ne manquer de rien? Non, sans doute; puisque rien ne contribue plus au bonheur que cette aisance desirable par laquelle l'homme se suffit à lui-même, & n'a pas besoin d'autrui. A-t-on tort aussi de penser que le bien suprême est souverainement digne de nos hommages? Encore moins; car ce qui fait l'objet des desirs de tous les hommes, ne peut être que quelque chose de fort respectable. La puissance ne doit-elle pas aussi être mise au rang des vrais biens? peut-il y avoir rien de parfait sans elle? la gloire n'a-t-elle pas aussi son prix? ce qui est souverainement excellent peut-il ne pas être infiniment glorieux? Je ne parle point des plaisirs, mais la béatitude ne peut certainement être accompagnée de tristesse. La béatitude est l'objet de tous les desirs, & l'on ne desire jamais que ce qui fait plaisir. Les hommes ne recherchent donc les dignités, la puissance, la gloire, la

volupté, que parce qu'ils pensent par ces choses, se procurer l'aisance de la vie, des hommages flatteurs, une réputation éclatante & une satisfaction parfaite. C'est donc au vrai bien que les hommes tendent par tant de routes différentes, & telle est la force invincible de leur nature, que quoiqu'ils soient si peu d'accord sur les moyens, ils ne se proposent pourtant tous qu'une seule & même fin.

Je veux chanter la puissance de la nature: elle gouverne le monde en souveraine; elle le conserve par les sages loix qu'elle y a établies; elle unit par des liens indissolubles tous les êtres qui le composent. Malgré tous les changemens qu'ils éprouvent, son instinct est toujours le même en eux. Tirez un lion des deserts de l'Afrique, & apprivoisez-le; qu'enchaîné il vous suive, il vous craigne, & reçoive familierement de vous sa nourriture ordinaire, si le hazard lui fait goûter une fois le sang, sa premiere férocité reprenant

le dessus, il sera tout trembler par ses rugissemens, il brisera sa chaîne, & son propre maître sera peut-être la premiere victime de sa fureur. Mettez en cage un oiseau accoutumé à voltiger en chantant d'arbre en arbre; faites votre plaisir de lui fournir abondamment la nourriture la plus agréable, si en sautant dans sa prison il apperçoit de loin l'ombre des forêts, il méprisera la nourriture que vous lui présenterez, il la foulera dédaigneusement aux pieds, il tombera dans une mélancolie profonde: dans son ramage plaintif, il ne chantera que les forêts; il soupirera sans cesse, & ne soupirera que pour elles. Pliez un arbrisseau, sa cime obéissante s'incline au gré de votre main; cessez de le retenir, il reprend son premier état, & se redresse avec effort. Le soleil chaque soir tombe dans les mers d'Hespérie; mais par une route secrette, le lendemain il se retrouve sur son char, aux portes de l'Orient. Ainsi tout en ce monde revient à son premier état. L'ordre

constant de l'univers, est que chaque chose se renouvelle au moment qu'elle semble finir, & tout y roule ainsi dans un cercle éternel.

Les animaux eux-mêmes ont aussi quelqu'idée, quoique très-imparfaite, de leur premier principe, & de la béatitude qui est leur fin. Leur instinct les fait tendre au vrai bien, & mille erreurs les en éloignent, comme elles en éloignent les hommes. Les hommes en effet parviennent-ils jamais à la béatitude par les moyens qu'ils croient propres à les y conduire ? Si les richesses, les honneurs & les autres choses de ce genre peuvent procurer à un homme tout ce qu'il peut desirer, j'avouerai que leur possession peut faire des heureux. Mais si elles ne peuvent tenir ce qu'elles promettent; si en les possédant on manque encore de bien des choses, il faut convenir qu'elles ne sont qu'une ombre trompeuse de la félicité. Or c'est toi-même que j'interroge, toi qui regorgeois de richesses il y a peu de tems. Dans ta plus

grande abondance, n'as-tu jamais reffenti de trouble en ton ame? étois-tu à l'épreuve de ces émotions que caufe une injure reçue ? Non, je l'avoue ; je n'ai jamais eu l'efprit affez tranquille pour être libre de toute inquiétude. Cela venoit fans doute de ce qu'il te manquoit des chofes que tu fouhaitois, ou que tu en éprouvois d'autres dont tu aurois fouhaité d'être délivré. Cela eft vrai, j'en conviens. Puifque tu fouhaitois, il te manquoit donc quelque chofe ? J'en conviens encore. Conviens auffi que celui qui manque de ce qu'il defire, ne peut nullement fe fuffire à foi-même ? Il faut bien que j'en convienne. Et cette infuffifance, tu l'éprouvois au milieu de la plus grande abondance ? Cela eft vrai, je ne peux le défavouer. Tu dois donc en conclure que les richeffes ne fuffifent point à l'homme, puifqu'elles ne peuvent fatisfaire ni fes defirs, ni même fes befoins ; & c'eft pourtant ce qu'elles fembloient lui promettre. Il faut encore foigneufement confidérer que les

les richesses n'ont rien par elles-mêmes qui puisse les garantir de la main des voleurs ; tu n'en peux pas disconvenir, puisque tous les jours le plus fort en dépouille le plus foible. Le Barreau en effet ne retentit que des clameurs de ceux qui se plaignent qu'on les a dépouillés de leurs biens, ou par fraude, ou par violence. Chacun a donc besoin d'un secours étranger pour défendre ses richesses contre les attaques de ceux qui les convoitent. Voilà donc un effet bien contraire à l'idée qu'on se forme des richesses. On s'imagine qu'elles rendent l'homme indépendant, & se suffisant à lui-même ; & au contraire, elles le mettent dans la nécessité d'implorer le secours d'autrui. Richesses impuissantes peuvent-elles empêcher que l'homme ne soit tourmenté par la faim & par la soif ? Les glaces de l'hiver respectent-elles l'opulence ? Non, me diras-tu ; mais l'homme opulent trouve dans ses richesses de quoi fournir abondamment à tous ses besoins. Dis plutôt

qu'il y trouve de quoi les soulager; mais l'en délivrent-elles absolument? D'ailleurs l'opulence, quelle qu'elle soit, desire toujours avec avidité. Il lui manque donc toujours quelque chose. Un rien suffit à la nature: Rien ne suffit à la cupidité. Si donc les richesses, loin de délivrer l'homme de l'indigence, ne font qu'enflammer ses desirs, sans satisfaire ses besoins, pouvons-nous penser qu'elles suffisent à son bonheur?

Qu'il en accumule à son gré; que telles qu'un torrent, elles coulent sans cesse dans ses trésors; qu'il y réunisse toutes les pierres précieuses que renferment les riches bords de la mer rouge; que les plus vastes campagnes soient couvertes de ses nombreux troupeaux, & ne soient cultivées que pour lui, tant qu'il vivra il n'en sera pas moins en proie aux soucis dévorans; & quand il mourra, ces richesses infidéles l'abandonneront pour toujours; elles ne le suivront point au tombeau.

Mais les dignités, me dira-t-on,

ont quelque chose de plus grand ; elles attirent à ceux qui en sont revêtus, la vénération & les hommages des peuples. Foibles moyens encore pour rendre l'homme heureux! Changent-elles son cœur, ces dignités si vantées ? le purgent-elles des vices qu'il a ? y introduisent-elles les vertus qu'il n'a pas ? Loin de rendre meilleurs ceux qui les possédent, elles ne font que mettre leurs mauvaises qualités dans un plus grand jour. Aussi sommes-nous pénétrés de la plus grande indignation de voir qu'elles sont presque toujours le partage des hommes les plus méchans. C'est ce qui porta Catulle à faire de Nonius, tout Sénateur qu'il étoit, la raillerie la plus piquante. Les dignités sont, dans le vrai, l'opprobre des méchans. S'ils restoient cachés dans la foule des particuliers, leur indignité seroit moins connue. Toi même, quelque péril qui te menaçât, tu n'as pu te résoudre à avoir Décoratus pour collégue dans la Magistrature, parce que tu le regardois comme un bouffon plein de

scélératesse, & comme un infâme délateur. Qui peut en effet se figurer que les honneurs puissent rendre dignes de nos hommages ceux que nous regardons comme indignes des honneurs? Au contraire, si nous voyons un sage, nous ne pouvons nous empêcher de le regarder comme digne de notre respect, & de la faveur que lui fait la sagesse en venant habiter en lui. Car la vertu porte toujours avec elle un caractere de grandeur & de dignité, qu'elle communique d'abord à ceux qui la possédent. Puisque donc les dignités ne peuvent opérer le même effet, il est évident qu'elles n'ont point, comme la vertu, ce caractere intrinséque de noblesse & de grandeur. Au contraire, & c'est ce qu'il faut attentivement considérer, ces dignités du siécle rendent les méchans plus méprisables encore; puisque, loin de leur attirer le respect des peuples, elles semblent ne les élever si haut que pour leur attirer plus de témoins de leur honte & de leur indignité.

Mais si les honneurs leur font cette espéce d'outrage, il le lui rendent amplement, en les souillant de leurs vices, & en les rendant méprisables comme eux. Pour mieux connoître encore que ces phantômes de grandeur ne peuvent procurer à ceux qui les possédent une vraie vénération; placez au milieu des nations barbares un homme qui ait été plusieurs fois décoré du Consulat, ces nations en concevront-elles pour lui plus de respect? Cependant si l'effet naturel des dignités étoit d'attiter la vénération, cet effet seroit uniforme par tout, comme l'est celui du feu, qui fait sentir sa chaleur en quelqu'endroit qu'il soit. Mais comme cette idée de grandeur ne consiste que dans la fausse opinion de certains peuples, elle s'évanouit & disparoît chez d'autres. Mais n'en cherchons point d'exemples hors de ton propre pays; les dignités qui y ont pris naissance y sont-elles éternelles? Qu'est-ce aujourd'hui que la Préfecture du Prétoire? Autrefois c'étoit une dignité distinguée;

c'est maintenant une charge odieuse, que chacun fuit. Celui qui exerçoit autrefois la police sur les vivres étoit extrêmement considéré, aujourd'hui cette charge n'est rien. D'où viennent ces changemens ? De l'opinion. Elle donne & ôte à son gré l'éclat & la considération à ces Magistratures, qui n'ayant par elles-mêmes aucune grandeur réelle, ne sont que ce qu'il lui plaît. Si donc les dignités ne peuvent rendre respectables ceux qui les possédent; si elles s'avilissent entre les mains des pervers; si le tems flétrit leur éclat; enfin si l'opinion peut les dépouiller en un instant de toute leur gloire, quelle gloire peuvent-elles communiquer, puisqu'elles n'en ont aucune qui leur soit propre?

La pourpre & le luxe du cruel Néron ne le garantirent pas de la haine de l'univers, cet insensé qui déshonora le Sénat par les méprisables Magistrats que sa méchanceté y introduisit. Et qui pourra penser que de telles dignités puissent rendre heureux, puisque le plus malheureux &

le plus infâme des hommes en étois l'arbitre & le dispensateur?

Le trône & la faveur de ceux qui y sont assis, sont du moins des sources assurées de puissance & de bonheur? J'en conviendrois peut-être si leur félicité étoit constante. Mais combien les annales du monde nous font-elles voir des Monarques tombés du faîte des grandeurs, dans un abîme de miséres? O la belle puissance que celle qui ne peut pas se conserver elle-même! Si la souveraineté étoit la source du bonheur, moins elle auroit d'étendue, moins elle rendroit l'homme heureux. Or quelque vaste que soit un empire, ses sujets ne sont encore qu'une bien petite partie de l'univers. Si donc le bonheur d'un Monarque a les mêmes bornes que sa puissance, il faut que le malheur commence pour lui où finit son pouvoir, & conséquemment son malheur a bien plus d'étendue que sa prétendue félicité. Cette vérité étoit bien connue de ce tyran fameux qui, pour faire comprendre les dangers

auxquels il étoit exposé, les représentoit sous l'emblême d'un glaive suspendu par un fil au-dessus de sa tête. O la foible puissance que celle qui ne peut se garantir des agitations de l'inquiétude & de la crainte ! Ces hommes puissans cherchent la tranquillité, & ils ne peuvent se la procurer. Qu'ils nous vantent après cela leur prétendu pouvoir. Peut-on donner le titre de puissant à celui qui ne peut pas faire ce qu'il veut, à celui qui est contraint de se faire environner d'une garde nombreuse, qui craint plus ses sujets qu'il ne s'en fait craindre, & dont la puissance dépend entiérement de ceux qui le servent. Que dirai-je après cela des favoris des Rois ? Toujours compagnons de l'infortune de leurs maîtres, ils sont souvent les victimes de leurs caprices. Néron ne laissa à Sénéque, son précepteur & son favori, que le triste choix du genre de sa mort. Antonin fit périr par le glaive de ses soldats, Papinien, qui avoit eu long-tems le premier rang dans sa Cour. Ils péri-

rent l'un & l'autre au moment où ils renonçoient à toute leur puissance ; Sénéque même, pour prix des immenses richesses qu'il s'offroit d'abandonner à Néron, ne demandoit que la liberté de s'ensevelir dans une profonde solitude ; mais tout leur fut inutile, & ils furent tous les deux entraînés par le poids de leur malheureuse destinée. Et qu'est-ce donc que cette puissance qui est si dangereuse pour celui qui la posséde, & si fatale à ceux même qui cherchent à s'en débarrasser ? Il n'y a de vrais amis que ceux que la vertu nous attache : ne comptons donc point sur ceux que la fortune nous fait. Infideles comme elle, non-seulement ils nous abandonnent dans l'adversité, mais ils deviennent même nos ennemis ; ennemis d'autant plus à craindre, qu'ils auront vécu avec nous dans une plus grande intimité.

Que celui qui veut être véritablement puissant, commence par regner sur lui-même ; qu'il dompte sa colére, & ne soit point le vil esclave

de ses passions. En effet, quand il étendroit son Empire d'une extrémité de la terre à l'autre, pourroit-il se vanter d'être véritablement puissant, tant qu'il ne pourra pas chasser de son cœur les soucis dévorans?

Parlons maintenant de la gloire. Oh! que souvent elle est trompeuse & honteuse même! & qu'un Poëte tragique a eu bien raison de s'écrier: O gloire! par ton pouvoir magique, tu fais honorer des hommes bien méprisables par eux-mêmes! Combien en effet ne sont illustres que dans la fausse opinion, & par les injustes éloges du vulgaire? Eloges honteux! La raison les désavoue, & force ceux qui en sont l'indigne objet à rougir de leur propre gloire.

Mais je veux que cette gloire soit fondée sur quelques mérites, qu'ajoute-t-elle au bonheur du sage qui ne le mesure pas sur la vaine opinion du vulgaire, mais sur le témoignage irréprochable de sa conscience? D'ailleurs, s'il est beau d'étendre au loin sa réputation, il est donc honteux de

n'y avoir pas réussi: or, je l'ai déja dit, il n'est pas possible que le nom d'un même homme soit en vénération à tous les peuples. Si c'est donc une gloire pour lui d'être connu en quelques climats, c'est aussi pour lui une espéce de honte d'être inconnu dans tous les autres. Quel cas enfin doit-on faire de l'estime du vulgaire? Elle n'est jamais l'effet d'un jugement réfléchi, & elle ne peut conséquemment être d'aucune durée. Que dirai-je de la noblesse? Ce n'est qu'une brillante chimére, dont l'éclat nous est absolument étranger, puisque nous ne le devons pas à notre propre mérite, mais à celui de nos ancêtres. Leur renommée n'est que pour eux; la véritable illustration ne vient point ainsi du dehors. Je vois pourtant un avantage dans la noblesse héréditaire, c'est d'imposer à ceux qui s'en glorifient l'indispensable nécessité de ne point dégénérer de la vertu de leurs aïeux.

Au reste, tous les hommes naissent également nobles, puisqu'ils ont tous le même pere, premier principe

de toutes choses. C'est lui qui a donné au soleil & à la lune la lumiére différente dont ils brillent ; il a placé les hommes sur la terre, & les astres dans le ciel. Il a renfermé dans des corps mortels des ames émanées du céleste séjour. Ainsi tous les hommes ont une origine illustre. Ne vantez plus votre naissance & vos aïeux ; remontez à votre premier principe, vous connoîtrez l'excellence de votre être, & vous verrez que le vice seul peut dégrader l'homme de la noblesse de son premier état.

Que dirai-je maintenant des voluptés corporelles ? On ne les desire jamais sans inquiétude ; on ne s'y livre jamais sans repentir. Les maladies & les douleurs les plus cruelles en sont toujours le fruit funeste : & quiconque voudra réfléchir, conviendra qu'elles ont toujours la fin la plus triste. Si ces voluptés grossieres faisoient la félicité de l'homme, elles feroient également celle des brutes, dont l'instinct tend tout entier au contentement de leurs appétits sensuels.

Il ſemble pourtant que les agrémens & la fécondité d'une épouſe procurent à l'homme une ſatisfaction honnête & raiſonnable ; cependant quelqu'un a dit avec vérité, que la nature en donnant des enfans aux peres, leur prépare ſouvent des bourreaux. Tu ſçais mieux que perſonne ce qu'il en faut penſer. L'expérience & ton(*a*) état préſent t'en ont aſſez inſtruit. Pour moi, je ne peux qu'applaudir à cette penſée d'Euripide : N'AVOIR POINT D'ENFANS, EST UN MALHEUR HEUREUX.

La volupté, comme l'abeille, porte avec elle ſon aiguillon. A peine a-t-elle donné quelques gouttes de miel, la perfide s'envole, & laiſſe un trait dont la bleſſure ſe fait ſentir long-tems.

Il eſt certain que toutes ces choſes dont je viens de parler, ne ſont que des routes égarées, qui ne conduiſent jamais à la félicité qu'elles promettent. D'ailleurs, quelles peines, quels em-

---

(*a*) Etat d'inquiétude & de crainte ſur le ort de ſes enfans, qui pouvoient être enveoppés dans ſa diſgrace.

barras ne traînent-elles pas toujours avec elles? Car enfin, mortels aveugles, que desirez-vous ? Les richesses ? Mais vous ne les pouvez posséder qu'en en dépouillant ceux qui les possédent maintenant. Les dignités ? Mais vous serez obligés de faire le personnage de suppliant auprès de ceux qui les dispensent. Vous qui ne cherchez qu'à vous élever au-dessus des autres, vous serez contraint de vous abaisser honteusement devant eux. Voulez-vous acquérir une grande puissance ? Vous serez sans cesse exposé à mille embuches, à mille dangers. Recherchez-vous la gloire ? En courant après elle, vous perdrez votre repos & votre liberté. Une vie voluptueuse seroit-elle l'objet de vos desirs ? Eh! qui peut être assez insensé pour devenir volontairement le vil esclave de son corps. Que ceux qui s'enorgueillissent des qualités de ce corps méprisable, se fondent sur bien peu de chose ! L'homme le plus accompli ne le céde-t-il pas aux éléphans en grandeur, aux taureaux en

force, aux tigres en vîtesse? Contemplez la vaste étendue, la solidité & les rapides mouvemens des cieux, & vous mépriserez tous ces vils objets, indignes de votre admiration: & qu'est-ce après tout que la beauté du corps? Moins brillante que celle des fleurs, elle se flétrit plus vîte qu'elles. Ah! si les hommes, s'écrioit Aristote, avoient les yeux assez perçans pour pénétrer le fond des choses, que cet Alcibiade, qui leur paroît si beau au dehors, leur paroîtroit intérieurement hideux! Si donc on fait quelque cas de votre beauté, ce n'est pas à l'excellence de votre nature que vous en êtes redevable, mais à la foiblesse des yeux qui vous regardent. Et pour comprendre enfin, combien on a tort de tant estimer les qualités du corps, il suffit de considérer que pour détruire cette prétendue merveille, il ne faut qu'une fiévre de trois jours. Concluons de tout cela que toutes ces choses qui ne peuvent nous procurer ni tous les biens qu'elles nous promettent,

ni tous ceux que nous pouvons desirer, ne sont point les routes sûres par lesquelles les hommes peuvent parvenir à la félicité.

Mortels infortunés ! dans quels égaremens tombe votre ignorance ! Vous en sçavez assez, je l'avoue, pour ne point aller chercher l'or sur les arbres de vos forêts, ni les perles sur les pampres de vos vignes : vous n'êtes point assez stupides pour tendre sur les montagnes l'hameçon perfide que vous préparez aux poissons : ce n'est point sur les bancs de sable de la mer d'Etrurie que vous chassez les chevreuils timides : vous sçavez dans quels antres profonds la mer recéle les perles éclatantes & la pourpre vermeille : vous sçavez sur quelles côtes se pêche chaque espéce de poisson : vous sçavez tant de choses, & le ciel a permis que vous ignoriez où réside le vrai bien ! Aveugles que vous êtes, vous cherchez sur la terre ce qui est au-dessus des cieux ! Ames grossieres ! puissiez-vous courir en forcenés après les honneurs & les ri-

chesses, les acquérir, ces faux biens; avec des peines incroyables; & détrompés enfin, venir rendre hommage au bien suprême! C'est tout le mal que je vous souhaite.

Je crois t'avoir suffisamment montré ce que c'est que le faux bonheur. Si tu t'en crois assez instruit, il ne me reste plus qu'à te faire connoître le véritable. Je vois clairement, lui répondis-je, que ni les richesses ne peuvent faire que l'homme se suffise à lui-même, ni les couronnes le rendre véritablement puissant, ni les dignités véritablement respectable, ni la gloire véritablement illustre, ni les voluptés lui procurer une satisfaction parfaite. Rien n'est plus vrai, mon cher éléve; mais en sçais-tu la raison? Je l'entrevois, lui dis-je; mais je vous supplie de m'en instruire pleinement. Cela vient, me dit-elle, de ce que l'homme divise ce qui est indivisible, & substitue le faux à la place du vrai; & ce qui n'est qu'imperfection, à ce qui est souverainement parfait. Tu ne peux disconve-

nir que quiconque n'a besoin de rien ne soit assez puissant; non, sans doute. Eh bien! se suffire à soi-même, & être véritablement puissant, est donc une seule & même chose. Avançons; ce qui a ces deux qualités réunies, te paroît-il méprisable? n'est-il pas digne au contraire de la vénération de tout le monde? Ajoutons donc cette qualité aux deux autres, & des trois ne faisons qu'un seul & même tout. Te paroîtra-il suffisamment illustre? ne conviendras-tu pas que ce qui se suffit à soi-même, ce qui est souverainement puissant & digne d'un souverain respect, n'a pas besoin d'emprunter une splendeur étrangere? J'en conviens, sans doute. Ces quatre qualités réunies ne sont-elles pas la source d'une joie parfaite? J'en conviens encore; car je ne vois pas que celui qui jouiroit de tous ces avantages pût jamais avoir aucun sujet de tristesse. Ces cinq choses donc, n'avoir besoin de rien, être véritablement puissant, respectable, illustre & heureux, ne different que

dans les expressions ; car, dans le fonds, ce n'est qu'une seule & même chose. Le malheur des hommes vient donc de ce qu'ils divisent ce qui est essentiellement indivisible ; ils courent seulement après une portion de cette unité qui n'a point de parties ; & ainsi ils ne parviennent ni à se procurer le tout, puisqu'ils ne le recherchent pas ; ni la portion qu'ils convoitent, puisqu'elle n'existe point séparément du tout. Développons cette pensée. Celui qui ne court qu'après les richesses, qui n'aspire qu'à se délivrer de l'indigence, ne s'embarrasse point d'être puissant & de dominer ; il lui importe peu d'être dans un état vil & obscur ; il renonce même aux plus innocens plaisirs, pour ne veiller qu'à la conservation de son argent. Il n'est donc pas suffisamment heureux, puisqu'il est sans pouvoir, sans joie & sans gloire. Celui au contraire qui ne cherche qu'à dominer, prodigue ses richesses, & méprise les plaisirs. L'honneur & la

gloire destituées du pouvoir suprême, n'ont pour lui aucuns appas, & dès lors, de combien de choses est-il dépourvu? Il manque quelquefois des plus nécessaires, souvent il est en proie à mille inquiétudes, dont il ne peut se garantir. Il n'est donc point véritablement puissant, comme il cherchoit à l'être. On doit raisonner de même des dignités, de la gloire & des voluptés; car comme elles sont indivisibles, on ne peut les posséder l'une sans l'autre dans un degré parfait. Quiconque les recherche séparément ne peut s'en procurer aucune, comme il le desireroit. Que s'il les recherche toutes, il tend sans doute à la béatitude; mais la trouvera-t-il dans toutes ces choses, qui, comme nous l'avons démontré, sont incapables de donner ce qu'elles promettent? Ce n'est donc pas par ces moyens insuffisans & trompeurs qu'il faut chercher la vraie félicité. Il faut en convenir, lui dis-je; c'est une vérité incontestable.

Te voilà donc instruit, mon cher éléve ; tu connois maintenant le faux bonheur, & ce qui y conduit. Tourne à présent tes yeux du côté opposé, tu y trouveras ce bonheur véritable que je t'ai promis. Il faudroit être aveugle pour le méconnoître. Vous me l'avez montré en me faisant le portrait de son contraire. Car, si je ne me trompe, celui qui est parvenu à la vraie félicité, se suffit à soi-même, & est tout à la fois souverainement puissant & respectable ; & jouissant de la plus grande gloire, & de la satisfaction la plus parfaite. Puisque donc toutes ces choses sont inséparables, ce qui peut nous procurer la jouissance parfaite d'une d'entr'elles, nous procure infailliblement le bonheur véritable. O mon cher éléve ! te voilà parfaitement heureux, si, à ces vérités, tu ajoute encore ... Eh ! quoi ? lui dis-je. Attends un moment, & réponds-moi. Penses-tu qu'aucune des choses périssables que renferme ce bas monde,

puisse nous procurer cette vraie félicité ? Non, certainement : vous m'en avez pleinement convaincu. Ces apparences du vrai bien ne donnent donc à l'homme qu'une ombre de bonheur, & ne peuvent lui procurer cette béatitude parfaite que nous cherchons ? Non, sans doute. Puisque tu sçais distinguer la vraie béatitude d'avec son phantôme, il ne te reste plus qu'à sçavoir où réside cette félicité suprême. Et c'est, m'écriai-je, ce que je desire avec la plus grande ardeur ; ce que j'attends avec la plus vive impatience. Me voilà disposée à te satisfaire ; mais si, comme le dit Platon, dans son *Timée*, on doit, dans les moindres choses, implorer le secours divin, que penses-tu que nous devions faire pour obtenir la grace de trouver, dans sa source, le bien suprême ? Nous devons, lui dis-je, invoquer le Tout-puissant, auteur de toutes choses ; c'est un devoir indispensable : qui ne s'en acquitte pas, ne peut rien entreprendre avec suc-

cès. Tu as raiſon, me répondit-elle; & élevant ſa voix, elle commença cette invocation.

Être infini, créateur du ciel & de la terre, dont la ſageſſe éternelle gouverne l'univers depuis le commencement des ſiécles! vous qui dans un repos immuable, donnez le mouvement à toute la nature, rien ne vous a porté à créer ce grand ouvrage que votre bonté ſeule. Pour le former, vous n'avez eu d'autre modèle, que vos idées adorables. Source de toute beauté! les beautés de ce monde ne ſont qu'une foible image des vôtres; quoique parfait dans ſon tout, pour que cet ouvrage immenſe fut auſſi parfait dans chacune de ſes parties, votre ſageſſe toute-puiſſante a ſçu concilier, dans les élémens, les qualités les plus oppoſées entr'elles. C'eſt par ſes loix, que le froid s'accorde avec le feu, & l'humide avec ſon contraire; c'eſt par ſes loix que, malgré ſa légéreté, ce feu ſubtil & rapide ne s'évapore point dans les airs; & que malgré ſon poids,

la terre n'est point submergée par ce fluide profond qui l'environne (a) : c'est vous qui avez répandu dans l'univers cet esprit puissant qui l'anime,

(a) Je n'ai point rendu, & jusqu'à présent on n'a pû rendre le vrai sens de ces cinq vers.

Tu triplicis mediam naturæ cuncta moventem
Connectens animam, per consona membra resolvis,
Quæ cum secta duos motum glomeravit in orbeis,
In semet reditura meat, mentemque profundam
Circuit, & simili convertit imagine cœlum.

On le chercheroit en vain dans Malassis, qui les exprime ainsi :

Et l'ame qui dessous toi
Donne à ce monde la loi,
Tu as dedans le ciel close
Dont la course elle dispose,
Et s'épand en faits divers
Aux membres de l'univers,
Qui par des cercles se tourne,
Puis en soi-même retourne,
Et de l'intellect divin
Va cotoyant le chemin;
Qui, sans du sentier se tordre,
Les cieux il mene en leur ordre.

me, & qui, sans sorir de lui-même, va distribuer le mouvement dans toute la nature, & régler les révolutions des cieux sur le modèle qui s'en trouve dans les idées de l'Intelligence infinie. Vous avez également créé les ames & les autres substances spirituelles d'un ordre inférieur. Vous les répandez sur la terre & dans les cieux, & elles y restent attachées au char que vous leur avez destiné, jusqu'à ce que, par une loi pleine de

---

On n'est pas plus satisfait quand on lit dans de Cérizier :

C'est ta puissante main qui *contraint* & resserre
Cet immortel esprit qui dans tout l'univers,
Anime également tant de membres *divers* (a).
Esprit qui partagé dans deux *globes sphériques* (b),
De qui le mouvement fait ses retours obliques,
Joignant le même endroit d'où *son point* est parti, &c.

Voilà ce qu'on peut appeller à bon droit un galimatias vraiment énigmatique.

(a) *Divers.* C'est le contre-sens du texte, qui porte : *Consona membra.*

(b) Deux *globes sphériques.* Pléonasme ridicule. J'aimerois autant deux *cercles ronds*, &c.

F

bonté, une flamme divine les ramene à vous, qui êtes leur premier principe. O mon Dieu! ô mon Pere! élevez nos ames jusqu'au séjour auguste que vous habitez. Conduisez-nous à

Le P. Regnier est plus élégant; mais a-t-il mieux rencontré?

Tu places au milieu de ce grand univers,
Un esprit composé de *trois êtres divers* (a),
Et cet esprit fécond répand par tout le monde,
Les trois divers effets de sa vertu féconde.
Il partage ses soins aux deux pôles des cieux,
Dont ton bras a fixé les solides essieux....
Et toujours agité par sa vitesse extrême,
Comme un globe de flamme, il entre dans lui-même;
Et sans cesse occupé, pendant ce mouvement,
Des objets figurés par son entendement,
Il fait mouvoir des cieux la machine éternelle,
Comme il la voit mouvoir en ce premier modèle,
Qu'il ne peut regarder sans en faire un portrait,
Où tout est exprimé jusques au moindre trait.

Voilà quatorze vers qui en expliquent cinq, sans les rendre intelligibles.

(a) On n'entend point ce que c'est qu'un esprit composé de *trois êtres divers*. La simplicité est de l'essence des substances spirituelles. On ne peut admettre en elles aucune composition; & moins encore une composition *d'êtres divers & hétérogènes*,

la source du bien. Favorisez-nous de cette lumiére céleste, qui seule peut vous découvrir à nos yeux, & les rendre capables de vous contempler.

Ces mots *triplicis naturæ*, ne signifient aucunement que cette ame soit composée de *trois êtres divers*. Elles paroissent signifier qu'elle meut tout ce qui compose l'univers; c'est-à-dire dans les idées de l'ancienne Philosophie, le firmament, le ciel planétaire & les corps sublunaires; ou dans celles de la Mithologie, le ciel, la terre & les enfers. *Moventem cuncta triplicis naturæ*, comme s'il disoit, *cuncta quæ sunt in triplici naturâ*, &c.

Mais je pense plus volontiers que ces paroles, *mediam triplicis naturæ*, signifient que cette ame seconde & mitoyenne tient le milieu dans les trois espéces de substances spirituelles, *l'intelligence infinie, les esprits célestes & les ames.*

Au reste, Boëce, dans cette piéce de poësie, adopte évidemment les sublimes, mais inintelligibles idées de la Philosophie Platonicienne. Platon & ses disciples pensoient, comme nous l'apprend S. Thomas 1ᵈ 1ᵉ, *quæst.* 70, *art.* 3, que les cieux étoient animés & conduits par une intelligence. *Platonici credebant cœlum esse animatum . . . cœli moventur ab intelligentiâ.* S. Augustin, selon le même Docteur Angélique, *ibidem*, n'assure pas que les cieux soient animés; mais il assûre

Dissipez l'obscurité qui vous environne. Brillez de toute votre gloire, Nous ne pouvons trouver qu'en vous la paix & le bonheur que nous cher-

---

que, s'ils le sont, l'esprit qui les anime est du même genre que les Anges. *Augustinus dubitat, sed si sunt animati cœli eorum animæ sunt de genere Angelorum.* Le même S. Thomas, *in opusculo super Boëtium de Trinitate*, dit que les Platoniciens admettoient *l'ame du monde*, & la plaçoient entre l'Intelligence suprême, & les ames destinées à animer les corps des hommes, &c. *Mediam triplicis naturæ.* Cette idée est celle de Pithagore, qui distinguoit trois sortes de substances, Dieu, les globes célestes & les corps sublunaires, *Traité de l'Opinion, tom. 2, liv. 3, chap. 4.* Cette ame du monde le conduit, selon Platon & Macrobe, harmoniquement par l'arrangement & la vertu des nombres. *Ibidem.* Toujours en elle-même, elle semble en sortir pour distribuer le mouvement dans toute la nature. *In semet reditura meat.* Cette idée semble être puisée dans ces paroles de l'Ecclésiaste : *Lustrans universa in circuitu pergit spiritus, & in circulos suos revertitur* Eccl. cap. 1. v. 6.

Ce que Boëce dit des ames, *levibus sublimeis curribus optans*, est évidemment la doctrine de Platon. Il plaçoit l'ame sur un char, il lui donnoit deux aîles, deux chevaux & un

chons; car vous êtes notre premier principe, notre derniere fin, notre guide, notre soutien. Vous êtes tout à la fois & le terme heureux auquel nous aspirons, & la voie qui y conduit.

---

conducteur. Les aîles sont les inclinations, les facultés sont les chevaux, & la raison est le cocher. *Traité de l'Opinion, tom. 2. liv. 3. chap. 4. n. 10.*

Boëce enfin ajoute que les ames retournent à leur premier principe.

Quas lege benignâ,
Ad te conversas, reduci facis igne reverti.

Tous les Philosophes qui ont soutenu que l'ame étoit une substance, soutenoient en même-tems qu'elle n'est qu'une partie séparée du tout; que Dieu étoit ce tout; & que l'ame devoit enfin s'y réunir par une voie de refusion. *Dictionnaire Encyclopédique*, *au mot* AME. Ciceron le pensoit de même. *Humanus autem animus deceptus est mente divinâ, cum alio nullo, nisi cum Deo comparari potest.* Tuscul. quæst. lib. 5. c. 13.

Ces remarques peuvent aider à deviner l'énigme que renferme cette belle invocation de Boëce; mais elles ne l'expliquent pas, je le sçais, ni assez clairement, ni dans tout son entier; & je doute fort qu'on le fasse jamais, à moins qu'on ne pense qu'elle a été devinée

Puisque je t'ai appris à distinguer le bien parfait d'avec celui qui ne l'est pas, il faut maintenant te montrer en quoi réside ce bien suprême, cette souveraine félicité; & pour y

---

par M. l'Abbé le Batteux, dans son septiéme Mémoire sur le principe actif de l'univers, inséré dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, tom. 32; ou comme Renatus Vallinus l'avoit fait précédemment dans son Commentaire sur la Consolation de la Philosophie, imprimé à Leyde en 1656; il développe, ainsi qu'il suit, le systême de Platon, évidemment adopté par Boëce, comme nous venons de le dire.

Il n'y a que deux espéces d'être: L'ÊTRE TOUJOURS LE MÊME, qui n'éprouve & ne peut jamais éprouver aucun changement; & L'ÊTRE TOUJOURS AUTRE, qui est, par sa nature, assujetti à des variations continuelles.

Ce premier être, qui est *Dieu*, a toujours été & sera toujours le même. Le second n'étoit d'abord qu'un cahos. Tout y étoit sans forme, sans consistance & sans ordre. C'étoit, comme l'a dit Ovide:

Rudis indigestaque moles,
Quem græci discere cahos.

Quand le moment de produire le monde fut arrivé, l'opération de Dieu commença par la formation de l'ame du monde, laquelle

parvenir, examinons d'abord si ce bien, tel que tu l'as défini il y a un moment, existe véritablement dans la nature; sans cela nous courons après un vain phantôme, en croyant

---

devoit elle-même régir, contenir & même former les parties du monde.

Cette ame est une troisiéme substance intermédiaire, mi-partie de la substance *toujours la même*, & de la substance *toujours autre*. Le mêlange de ces deux substances, dont a été formée la troisiéme, s'est fait selon les proportions harmoniques des nombres.

Timée, dans Platon, conçoit que cette ame fut disposée comme une sphére, dont le centre fut attaché au centre même du monde, ou plutôt de l'espace; & son activité devint d'autant plus grande, qu'elle approchoit plus de Dieu; & d'autant moindre, qu'elles se plongeoit plus avant dans la matiére.

Cet être intermédiaire est le principe distributeur *dividens*, qui donne à chaque espéce ce qui lui convient. Plutarque l'appelle puissance, & Platon, principe de production, *genesis;* & c'est dans son systême le mobile intelligent de la masse universelle, la reine, L'AME du monde, qui, composée des deux activités de l'intelligence & de la matiére, produit toutes les natures individuelles, selon leur espéce, les fait croître, les perfectionne

chercher la vérité. Mais je crois qu'on ne peut nier qu'un tel bien existe, & qu'il est la source de tous les biens; car nous n'appellons une chose imparfaite que parce qu'il lui

---

& les ramene au terme d'où elles sont parties. D'après cette esquisse du systême de *Platon*, on pourra peut-être expliquer l'invocation de Boëce, & c'est tout ce qu'on doit chercher; car, encore une fois, vainement chercheroit-on à la comprendre. Nous ne connoissons pas notre ame, comment pourrions-nous parvenir à connoître celle que Platon donnoit au monde?

Je ne dois pas oublier, en finissant cette note, de rapporter les deux endroits où Virgile parle de cette ame du monde dans le même sens que Platon.

Esse apibus partem divinæ mentis, & haustus
Ætherios dixere, Deum namque ire per omnes
Terrasque tractusque maris, cœlumque profundum.
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.

Georg. lib. 4.

Et dans l'Enéïde, liv. 6.

Principio cœlum & terram, camposque liquentes.
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.
Indè hominum pecudumque genus, &c.

manque quelque chose de ce que contient ce qui est plus parfait. Si donc, dans quelque genre que ce soit, on reconnoît quelqu'imperfection, on doit conclure que, dans ce même genre, il y a quelque chose de parfait. Si l'on suppose en effet qu'il n'y a rien de parfait dans la nature, on ne pourra jamais comprendre comment ce qui est imparfait peut exister. Car la nature n'a point commencé ses ouvrages par des choses imparfaites. D'abord elle a produit ce qui est parfait & accompli, & ensuite, comme lasse & épuisée par ses premieres productions, elle a fait paroître quelque chose de moins parfait. Si donc on trouve dans les choses périssables de ce monde quelqu'ombre de félicité, on ne peut douter qu'il n'y ait un bien plus réel, capable de nous procurer une félicité plus solide & plus parfaite. Tu en conviens, apprend maintenant où elle réside.

Il ne faut qu'une étincelle de raison pour comprendre que Dieu,

principe de toutes choses, est souverainement bon; & que puisqu'il est le meilleur de tous les êtres, le bien parfait ne réside & ne peut résider qu'en lui seul. Sans cela, il ne seroit pas au-dessus de tous les autres êtres, puisqu'il y en auroit quelqu'autre de plus excellent, dans lequel résideroit le bien parfait, & dont par conséquent l'existence précéderoit la sienne; car il est évident que les êtres les plus parfaits ont précédé les autres. Ainsi, pour ne pas faire une progression qui aille à l'infini, il faut convenir, que le Dieu suprême est la plénitude de tous biens & de toutes perfections; & conséquemment qu'en lui réside la vraie béatitude. O la grande! ô l'aimable vérité! m'écriai-je. Mais, ajouta-t-elle, afin que tes sentimens soient aussi purs qu'invariables, comprends bien en quel sens j'ai dit que le souverain bien est en Dieu. Ne vas pas te persuader que ce Principe tout-puissant de toutes choses, ait reçu d'un autre principe ce bien parfait qui est en lui;

ni que ce Dieu en qui réside la vraie béatitude, & cette souveraine béatitude soient d'une nature différente. Car si Dieu avoit reçu ses perfections d'un autre principe, celui-ci seroit sans doute plus excellent que Dieu même; car celui qui donne est préférable à celui qui reçoit. Or nous faisons, avec raison, profession de croire que Dieu est le plus excellent de tous les êtres; il ne peut donc tenir ce qui est en lui que de sa propre nature; que s'il tient de sa propre nature ce bien parfait dans lequel consiste la félicité, mais que ce bien soit distingué de la nature divine, qui comprendra jamais d'où peut venir leur union? Et ce qui acheve de prouver que le bien parfait & Dieu ne sont point deux choses différentes, c'est qu'il est certain que ce qui est différent d'une autre chose, ne peut être cette chose même; ainsi ce qui est différent du souverain bien, ne peut être le souverain bien lui-même; ce qu'il seroit impie de dire ou de penser de Dieu, puisque, ainsi

que je viens de le dire, il est, par sa nature, le plus excellent de tous les êtres. Car c'est une vérité constante, que rien ne peut être meilleur que son principe; d'où je conclus que ce qui est le premier principe de toutes choses, est en même-tems, par sa propre nature, le plus parfait de tous les biens, le bien suprême. Or le bien suprême & la vraie félicité ne sont qu'une seule & même chose; tu en conviens. Dieu est donc notre vraie, notre souveraine félicité. Je ne peux, lui dis-je, contester ni la vérité de vos principes, ni les justes conséquences que vous en tirez.

Voici encore, ajouta-t-elle, un argument qui les confirme. Il ne peut y avoir deux souverains biens différens l'un de l'autre; car s'ils sont différens, il est évident que l'un n'a pas ce qu'a l'autre. Aucun des deux ne sera donc parfait, puisqu'il manquera à chacun ce qui est propre à l'autre. Or ce qui n'est pas parfait, ne peut être souverainement bon; il ne peut donc y avoir deux biens su-

prêmes différens l'un de l'autre. Ainsi puisque, comme nous l'avons montré, Dieu est le souverain bien, & que la vraie félicité est aussi le souverain bien, il s'ensuit que la félicité suprême & la Divinité sont une seule & même chose. On ne peut certainement, m'écriai-je, rien dire de plus vrai, de plus juste, ni de plus digne de Dieu. Je ne m'arrête pas là, me dit-elle; je veux, suivant la méthode des Géométres, tirer des propositions que j'ai prouvées, cet excellent corollaire. Si les hommes ne sont heureux qu'en parvenant à la béatitude, & que la béatitude soit la Divinité même, ils ne sont donc heureux qu'en parvenant à la Divinité. Or comme la justice fait les justes, & la sagesse les sages, la Divinité fait les Dieux. Tous les hommes donc qui sont parfaitement heureux, sont autant de dieux; dieux, dis-je, par participation; car il n'y a qu'un seul Dieu par essence. Mais quelque beau que ce corollaire te paroisse, je vas y ajouter quelque chose

de plus beau & de plus excellent encore. Ecoute : la béatitude paroissant renfermer tant de choses, sont-elles, si j'ose m'exprimer ainsi, comme autant de membres nécessaires pour former le corps entier de la béatitude, ou en est-il une qui soit comme l'essence constitutive de la béatitude, & à laquelle les autres se rapportent, comme autant de propriétés? Faites-moi comprendre cela, je vous prie. La béatitude, ajouta-t-elle, n'est-elle pas un bien? Oui, sans doute, & même elle est le souverain bien. Mais, ajouta-t-elle, être parfaitement suffisant à soi-même, souverainement puissant, & jouir de la gloire la plus éclatante & de la satisfaction la plus entiére, n'est-ce pas la vraie béatitude? Oui, sans doute; & qu'en concluez-vous? Toutes ces espéces de bien sont-elles donc autant de parties de la béatitude, ou se rapportent-elles au souverain bien, comme à leur principe? Je crois entendre votre question; mais je desire ardemment que vous y répondiez vous-

même. Je vas te satisfaire ; & t'apprendre ce que tu dois en penser. Si toutes ces choses étoient des parties de la béatitude, elles seroient différentes les unes des autres ; car telle est la nature des parties, que différentes entr'elles, elles constituent cependant un seul & même tout. Mais je t'ai déja démontré que toutes ces choses ne différent en rien, ne les regardons donc pas comme les parties constituantes de la béatitude (*a*). D'ailleurs, il est certain que toutes se rapportent au bien en général ; car on ne les recherche que parce qu'elles ont l'apparence du bien. Le bien est en effet l'unique objet de nos desirs ; & jamais nous ne nous porterons à rechercher avec ardeur ce qui n'est pas, ou du moins ce qui ne nous paroît pas être un bien ; & au contraire, nous sommes naturellement portés à ce qui se

(*a*) Il en donne cette raison : *Alioquin ex uno membro beatitudo videbitur esse conjuncta, quod fieri nequit.* Autrement un membre seul feroit tout le corps de la béatitude.

présente à nous sous l'apparence du bien, quand même il n'en seroit pas véritablement un. Le bien, encore une fois, est donc l'unique objet des desirs de notre ame; car ce qui nous porte à desirer une chose, est plus réellement l'objet de nos desirs que la chose elle-même. Si quelqu'un, par exemple, veut aller à cheval pour sa santé, il desire certainement plus sa santé que le plaisir de monter à cheval. Puisque donc nous ne desirons aucunes choses qu'à cause du bien que nous croyons trouver en elles, c'est moins vers ces choses que vers le bien lui-même que tendent nos desirs. Or nous avons établi pour principe, que ce centre où tous nos desirs aboutissent, est la béatitude; la béatitude & le vrai bien sont donc essentiellement une seule & même chose: tu ne peux pas en disconvenir. Or je t'ai fais voir que Dieu & la béatitude sont aussi une même chose; Dieu est donc par essence le le véritable, le souverain bien.

Approchez, venez ici, misérables

esclaves de la cupidité des choses de ce monde! vous y trouverez un repos durable, un port assuré, un asyle inviolable ouvert à tous les malheureux. Tous les trésors que roulent avec eux le Tage (*a*) & l'Hermus (*b*), tous ceux que l'Inde (*c*) renferme en son sein, dans le climat brûlant où il coule sur un sable parsemé d'émeraudes & de diamans (*d*). Tous ces objets funestes de votre convoitise,

---

(*a*) Le Tage, fleuve d'Espagne, qui traverse la nouvelle Castille, & une partie du Portugal.

(*b*) Hermus, ou Sarabat, riviere de Natolie, dans la province de Carasia, qui tombe dans l'Archipel.

(*c*) Inde, ou *Sinde*, grand fleuve qui donne son nom aux Indes Orientales. Ces trois fleuves, dit-on, roulent sur un sable mêlé de paillettes d'or.

Quodque suo Tagus amne vehit, fluit ignibus aurum. Ovid.

Atque auro turbidus Hermus. Virg.

Indus littoribus rubrâ scrutatur in algâ. Claud.

(*d*) *Candidis, miscens viride lapillos.*

mortels insensés! toutes ces brillantes productions que la sage nature a enfoui dans de profondes cavernes, ne servent qu'à vous aveugler de plus en plus. La lumiere des cieux, cette lumiere qui en fait l'ornement, qui les anime & les conduit; cette lumiere divine peut seule dissiper les ténébres de votre ame. Sans son secours, vous courez infailliblement à votre perte : lumiere aussi salutaire que brillante: quiconque en est éclairé, n'est plus frappé de l'éclat du jour : toute la splendeur du soleil s'éclipse & s'évanouit devant elle.

Cette lumiere, lui dis-je, vous l'avez fait briller à mes yeux. Je conviens de tout ce que vous venez de dire. Vous l'avez appuyé par les raisons les plus solides & les plus persuasives. Mais n'estimerois-tu pas encore plus, reprit-elle, l'avantage de connoître la nature du vrai bien? Je l'estimerois infiniment, puisque je parviendrois en même-tems à connoître Dieu, qui est le souverain bien. Je vas te satisfaire,

ajouta-t-elle, en partant de ce que je viens dire, comme d'autant de principes incontestables. Je t'ai fais voir que ce que l'on ne peut trouver qu'en plusieurs choses, ne peut être le vrai bien, le bien parfait; puisque ces choses étant différentes entr'elles, ce qui seroit dans l'une, manqueroit nécessairement à l'autre; & qu'ainsi aucune ne pourroit procurer le vrai bien, qui, comme je te l'ai montré ensuite, ne peut se rencontrer que dans le seul être où se trouve réunies l'indépendance absolue, la puissance suprême, la véritable gloire & la souveraine volupté, qui, séparées les unes des autres, ne seroient pas dignes de nos desirs, & qui ne sont le véritable bien que par leur réunion. Le bien suprême ne se trouve donc que dans la parfaite unité: ils ne font l'un & l'autre qu'une même substance, puisqu'ils ont les mêmes effets.

Considérons maintenant que les choses ne subsistent que par l'union, & que la désunion les fait périr. Dans les animaux, par exemple, tant que

le principe qui les anime est uni au corps, l'animal existe ; il vit : mais que cette union cesse, que ce principe de vie se sépare du corps, l'animal périt ; il n'est plus. Le corps de l'homme subsiste tant que les membres qui le composent sont réunis ; mais si on les sépare, si on les désunit, s'ils cessent de former un seul & même tout, ce n'est plus qu'une masse informe. Si je parcours ainsi tous les êtres, je te ferai voir que l'union les fait subsister, & que la désunion les détruit. Or il n'est point d'être qui, tant qu'il suivra l'instinct de sa nature, abandonne le soin de sa conservation, & cherche sa destruction & sa fin. Sans doute les animaux qui jouissent de la faculté de vouloir & de ne pas vouloir, ne renonceront point d'eux-mêmes à la vie ; chacun d'eux travaille à sa conservation, & fuit la mort avec horreur ; mais dois-je penser de même des arbres & des plantes ? dois-je le penser de choses inanimées ? Sans doute, tu le dois. Car pour parler d'abord des espéces

végétatives, ne les vois-tu pas naître chacunes dans les terreins qui leurs sont les plus convenables & les plus propres à leur procurer la durée dont elles doivent jouir, selon leur nature. Les unes couvrent nos champs, les autres croissent sur les montagnes; celles-là prennent naissance dans le sol fangeux d'un marais, celles-ci s'attachent aux rochers; il en est même que produit abondamment un sable aride, & stérile pour tout le reste. Changez-les de terrein, elles périront incontinent. La nature leur a assigné, s'il est permis de parler ainsi, à chacune leur pays natal; tant qu'elles y restent, cette sage mere en prend soin, & les y conserve tout le tems que, selon les loix générales, elles doivent y demeurer. Pour leur fournir la subsistance, de profondes racines vont puiser dans les entrailles de la terre les sucs qui forment & nourrissent la moëlle, le bois & l'écorce dont elles sont composées. Quelle attention de la nature! ce qu'elles ont de plus dé-

licat, la moëlle, par exemple, est toujours au centre, enveloppée de plusieurs couches d'un bois dur, qui lui-même est revêtu d'une écorce épaisse, espéce de cuirasse destinée à défendre le corps de la plante des injures de l'air, & des saisons. Peut-on voir sans admiration le soin que cette mere féconde a pris pour multiplier & conserver les espéces par des graines & des semences qui se développent par succession, les reproduisent sans cesse, & semblent leur assurer une espéce d'immortalité.

Les choses mêmes qui nous paroissent inanimées, n'ont-elles pas aussi une espéce d'instinct pour ce qui leur est propre ? Le feu, par sa légéreté, s'éléve vers le ciel; la terre, par son poids, retombe toujours sur elle-même. Ainsi chaque élément a le mouvement & la région qui lui est propre : l'ail trouve le principe de sa subsistance; ailleurs il trouveroit celui de sa destruction. Les corps durs, les pierres, par exemple, ont leurs parties fortement attachées les unes

aux autres, comme pour résister à leur destruction. Les fluides au contraire, comme l'air & l'eau, cédent facilement & se divisent au moindre effort; mais aussi-tôt leurs parties se réunissent sans laisser la moindre trace de leur division. Pour le feu, il n'en souffre aucune.

En parlant du penchant qui nous porte à tout faire pour notre conservation, je n'entends point parler des mouvemens libres & volontaires de l'ame, mais des simples mouvemens naturels, tels que sont ceux qui nous font faire la digestion sans que nous nous en appercevions, ou qui entretiennent en nous la respiration pendant que nous dormons profondément. Ainsi les animaux ne desirent pas leur conservation par un desir libre & refléchi, mais par le simple instinct de leur nature. De-là vient que souvent, tandis que la nature en est saisie d'horreur, la volonté de l'homme reçoit la mort avec tranquillité, avec joie même; & souveraine maîtresse d'elle-même, elle re-

nonce quelquefois au penchant invincible qui le porte à multiplier & à éternifer fon efpéce.

Ainfi par un inftinct général, tout cherche à conferver fon exiftence; & dans les idées de la Providence, cet inftinct eft le principe le plus efficace de la fubfiftance de tous les êtres créés. Je vois à préfent de la maniere la plus claire, ce qui tantôt me paroiffoit très-incertain. Tout cherche donc fa confervation, reprit-elle. Or tout ce qui cherche fa confervation, craint fur toutes chofes la divifion de fes parties. En effet, fi on détruit fon unité, on détruit fon être. Ainfi tout tend à l'unité. Or je t'ai montré que la parfaite unité & le vrai bien font une même chofe: tout tend donc au bien, & on peut le définir parfaitement, en difant: *le bien eft ce que tout defire*. Rien n'eft plus vrai que ce que vous venez de dire; car ou les chofes n'ont aucune fin à laquelle elles tendent, & alors tout ira au hazard; ou il y a une fin derniere, à laquelle tout fe rapporte,

& cette fin derniere ne peut être que le souverain bien. Quelle joie pour moi, s'écria-t-elle ! tu commence, mon cher éléve, à comprendre la vérité, & ce qui t'y a conduit, c'est la connoissance de la fin de toutes choses. Or comme c'est à cette fin que tout tend, & que le bien est aussi le but où tendent tous nos desirs ; nous avons raison d'en conclure que le souverain bien est la fin de toutes choses.

Si nous desirons sincérement connoître la vérité, & que nous ne cherchions pas à nous faire illusion, rentrons en nous-mêmes, portons le flambeau jusqu'au fond de notre cœur, nous y trouverons le trésor que nous cherchons vainement au dehors de nous-mêmes. La vérité que de sombres nuages cachoient à nos yeux, nous paroîtra alors plus brillante que le soleil : car cette masse terrestre qui enveloppe notre ame, n'en peut éteindre entiérement la lumiére. Nous portons au dedans de nous-mêmes le germe de toutes les

vérités; l'étude & les instructions ne servent qu'à l'y faire éclore. Sans cela, comment pourrions-nous répondre si promptement & si bien aux interrogations que l'on nous fait. La lumiére étoit en nous; & pour la ranimer, il ne falloit qu'une étincelle d'un feu étranger : & si cela est ainsi, Platon a bien raison de dire, que ce que nous croyons apprendre, nous le sçavions déja, & que toute la science consiste à se ressouvenir de ce qu'on a oublié sans s'en appercevoir.

Platon a raison sans doute; car c'est déja pour la seconde fois que vous me rappellez toutes ces choses. J'en ai deux fois perdu la mémoire. La premiére, quand mon ame a participé à la contagion de la masse terrestre qui lui sert de prison; & la seconde, lorsque l'excès de ma douleur en a comme étouffé toutes les facultés. Eh bien! reprit-elle, si tu réfléchis mûrement sur tous les principes dont tu viens de convenir, tu te rappelleras bientôt par quels ressorts la Providence divine régit l'univers, ce que

tu croyois n'avoir jamais sçu. Il est vrai que quoique je vous aie avoué que j'étois sur cet article dans la plus profonde ignorance, j'entrevois en ce moment ce que vous voulez m'en dire; je vous supplie néanmoins de vouloir bien m'en instruire à fond. Ne m'as-tu pas avoué, il y a un moment, que la Sagesse divine gouverne le monde? Je l'ai avoué, sans doute, & je le confesse encore: c'est une vérité dont je ne me départirai jamais, & voici les raisons qui me portent à la croire. Ce monde est composé de parties si différentes & si contraires, qu'elles n'auroient jamais pu former un tout si régulier, si un être souverainement puissant ne les avoit réunies ensemble, & cette union n'auroit pas subsisté long-tems entre des choses qui tendent mutuellement à s'entre-détruire, si cet Etre suprême n'avoit pas conservé, par sa sagesse, ce qu'il a formé par sa puissance. L'ordre invariable qui regne dans toute la nature, ces mouvemens si réglés, qui se font toujours dans les

mêmes espaces de tems & de lieu, avec les mêmes influences & avec les mêmes effets, ne peuvent être que l'ouvrage d'un Être infini, qui, immuable, fait tout mouvoir; & ce principe créateur & modérateur de toutes choses, quel qu'il soit, je le reconnois pour mon Dieu.

Tu penses si bien, me dit-elle, que je ne te crois pas fort éloigné de parvenir à la béatitude, & de revoir ta vraie patrie. Mais revenons au sujet de notre entretien. Nous avons dit que Dieu est la souveraine béatitude, & qu'une des principales propriétés de la béatitude, est de se suffire à soi-memê. Par conséquent Dieu n'a besoin d'aucun secours étranger pour gouverner l'univers : car s'il en avoit le moindre besoin, on ne pourroit pas dire qu'il se suffit à lui-même. C'est donc par lui-même qu'il régit tout : or il est le vrai bien par essence; c'est donc par le souverain bien que tout est conduit; il est le mobile & comme le gouvernail de tout l'univers; c'est par lui qu'il

existe, & il ne subsiste que par lui. J'en conviens de tout mon cœur, m'écriai-je, & j'avois quelqu'idée que vous vouliez en venir là. Tu commence donc à connoître la vérité : écoute, ce qui me reste à te dire te la fera comprendre de plus en plus. Dieu se servant du bien comme d'un gouvernail pour tout conduire en ce monde ; & tout, comme je te l'ai montré, tendant naturellement au bien, peut-on douter que tout n'obéisse volontairement aux loix de cet Être suprême ; autrement son gouvernement, loin de faire le bonheur des êtres qu'il gouverne, seroit une espéce de servitude & de tyrannie. Ainsi tant qu'on se conduira par le véritable instinct de la nature, on ne s'opposera point aux volontés du Créateur. Eh ! qui pourroit s'y opposer, puisqu'étant la souveraine béatitude, il est souverainement puissant ? Rien donc ne veut ni ne peut résister au souverain bien. C'est donc ce bien suprême qui conduit tout avec force, & régle tout avec dou-

ceur. (*a*). Ce que vous me dites, & la maniére dont vous le dites, me plaisent également, & les hommes insensés devroient bien rougir des vaines objections qu'ils font avec tant d'ostentation contre ces vérités. La fable, reprit-elle, en te racontant les attentats des géans, & leur révolte contre le ciel, n'a pu te dissimuler qu'ils ont été terrassés & punis comme ils le méritoient, par la force & par la douceur tout ensemble. Téméraires comme eux, ces insensés dont tu parles, auront le même sort. Mais opposons leurs raisons aux miennes, peut-être, du choc de ces raisons contraires, sortira-t-il quelqu'étincelle de vérité (*b*).

Dieu est tout-puissant, tu le sçais, & personne n'en doute. S'il est tout-puissant, il n'y a rien qu'il ne puisse

(a) *Attingit à fine usque ad finem fortiter & disponit omnia suaviter.* Sap. 8. 1.

(b) Ces objections sont proposées & résolues dans les Livres suivans.

faire; cependant tu conviendras qu'il ne peut faire le mal: le mal n'est donc rien, puisque celui qui peut tout, ne le peut faire. Prenez-vous donc plaisir, repliquai-je, à m'embarrasser dans un labyrinthe de raisonnemens dont il paroît impossible de se tirer? Cette multiplicité de principes n'est-elle point contraire à l'infinie simplicité de l'essence divine? Tantôt vous commenciez par la béatitude: vous disiez qu'elle est le souverain bien, & vous ajoutiez que le souverain bien est Dieu; que Dieu conséquemment est la vraie béatitude, & que quiconque jouit de cette béatitude, est Dieu. Vous avez ajouté que l'essence du vrai bien est en même-tems l'essence de Dieu & celle de la béatitude, & que le vrai bien est celui que tout desire. Vous avez dit ensuite que la bonté de Dieu est le sceptre dont il gouverne le monde; que tout en suit volontairement les loix, & vous avez fini par dire que le mal n'est point un être réel. Vous avez tiré toutes ces propositions les

unes des autres, & vous ne les avez appuyées que sur des raisons tirées d'elles-mêmes, sans en chercher au dehors. Non, mon cher éléve, non, reprit-elle, je n'ai point voulu t'embarrasser, mais t'instruire: & par la grace du Dieu, que nous avons invoqué, nous voilà parvenus à expliquer ce qu'il y a de plus difficile & de plus important. Telle est en effet la nature de l'essence divine, qu'elle ne se communique à aucun être, & n'admet rien d'étranger en elle, mais, comme le dit *Parménides*, c'est un cercle infini de perfections, qui se renferment toutes les unes & les autres. J'ai donc dû ne point chercher au dehors les raisons des grandes vérités que je viens d'établir, mais les tirer du fond même de ces vérités; car, comme le pense excellemment *Platon*, les raisons doivent toujours être analogues au sujet que l'on traite.

Heureux qui, brisant les tristes liens qui nous attachent à la terre, peut s'élever vers le bien suprême &

le contempler dans sa source. Le fameux chantre de la Thrace déplorant la perte de sa chere Euridice, tira de sa lire des sons si touchans, qu'il rendit tous les êtres sensibles à son malheur. Les forêts couroient après lui; les fleuves suspendoient leurs cours impétueux; les animaux les plus farouches oubliant leur férocité, laissoient ceux dont ils ont accoutumé de faire leur proie, écouter en paix le chantre divin. Les lions cruels, la biche timide, le chien affamé & le liévre craintif, n'étoient plus sensibles qu'à la douceur de ses accords. Mais voyant que ses sons capables de tout charmer, ne pouvoient charmer sa douleur: impitoyables Dieux du ciel! s'écria-t-il, puisque vous êtes insensibles à ma voix, je cours implorer le Dieu des enfers. Arrivé sur les sombres bords, il met en usage toute la science de sa mere (*a*): sa voix d'accord avec sa lire,

---

(*a*) La Fable lui donne Apollon pour pere; & Calliope pour mere.

exprime de la maniére la plus touchante toute la force de sa douleur, & toute l'ardeur de son amour. Il adresse à Pluton les vœux les plus ardens & les plus tendres. A ses accens enchanteurs, Cerbére étonné reste sans voix; les Furies vengeresses devenues sensibles, pleurent pour la premiere fois; la roue, instrument éternel du supplice d'Ixion, s'arrête subitement; Tantale oublie la soif qui le dévore, & ne cherche plus à l'éteindre. Le cruel vautour qui déchire sans cesse les entrailles sans cesse renaissantes de l'infortuné Titie, rassasié des sons enchanteurs, oublie sa voracité; Pluton lui-même, l'inflexible Pluton, sent la compassion naître au fond de son ame. Je suis vaincu, dit-il; Orphée tu triomphe! la vie & la liberté d'Euridice seront la récompense de l'harmonie victorieuse de tes chants. Je te la rends; mais voici la loi que je t'impose. Tant que tu seras dans les enfers, garde toi de jetter les yeux sur elle: si tu la regarde, tu la perds. Mais qui peut donner des loix

à l'amour ? L'impérieux amour n'en reçoit que de lui-même. Prêt de franchir la barriere qui sépare les enfers du séjour des vivans, Orphée ne pût résister à l'impatience de son amour. Il regarda Euridice, & il la perdit pour toujours.

Cette fable est une instruction pour quiconque aspire au ciel. Si, vaincu par ses passions, il jette un regard de complaisance sur les faux biens de ce bas monde, il perd au même instant tous les droits qu'il avoit à l'héritage céleste.

Fin du troisiéme Livre.





LIVRE QUATRIÉME.

LA Philosophie me disoit toutes ces choses avec autant de majesté que de douceur; & elle alloit reprendre la parole, lorsque pressé par le chagrin que j'avois encore au fond de mon cœur, je l'arrêtai, en lui disant: toutes les vérités dont vous m'avez entretenu jusqu'à ce moment, me paroissent invinciblement établies, & par la solidité de vos raisons, & par l'évidence dont elles portent le divin caractere en elles-mêmes. Mais vous ne m'avez rien appris d'absolument nouveau. Vous n'avez fait que me rappeller ce que la force de la douleur m'avoit fait oublier. Mais pour guérir entiérement cette douleur qui m'accable, il faudroit en détruire la cause, & la voilà. Je suis inconsolable de voir qu'un Dieu souverainement bon, souffre que le mal se fasse, & le laisse

impuni. Vous conviendrez que cette ſeule idée ſuffit pour jetter l'ame dans la plus grande conſternation : mais voici ce qui m'allarme encore davantage. Tandis que la méchanceté proſpére & regne ici-bas, la. vertu non-ſeulement eſt privée des juſtes récompenſes qu'elle mérite, mais abbatue, mépriſée ; les méchans la foulent aux pieds, & lui font ſouffrir les peines qui ne ſont dûes qu'aux crimes ; & cela ſe paſſe ſous l'empire d'un Dieu qui ſçait tout, qui peut tout, & qui ne veut que le bien ! Voilà ce dont on ne peut ni aſſez s'étonner, ni trop ſe plaindre.

Ce ſeroit ſans doute, me répondit-elle, le renverſement le plus déplorable & le plus monſtrueux, ſi, comme tu te l'imagine, dans une maiſon auſſi bien réglée que celle du ſouverain Pere de famille, ce qu'il y a de plus vil étoit en honneur, tandis que ce qu'il y a de plus précieux, ſeroit dans l'humiliation & dans le mépris. Mais il n'en eſt pas ainſi ; car en poſant pour principes

les vérités que nous venons d'établir, tu comprendras, avec l'aide de celui dont le gouvernement est le sujet de notre entretien, que la vraie puissance est le partage des bons, & que les méchans sont toujours foibles & méprisables ; que le vice n'est jamais sans châtiment, ni la vertu sans récompense; que les gens de bien sont toujours véritablement heureux, & les méchans toujours réellement malheureux, & plusieurs autres vérités semblables, qui feront cesser tes plaintes, & te rempliront d'un courage à toute épreuve. Et puisque je t'ai fait connoître la nature & le séjour de la béatitude, je crois que, sans m'arrêter à bien des choses qui ne sont pas absolument nécessaires, je dois te montrer tout de suite le chemin qui doit te conduire à ta véritable patrie. Je donnerai des aîles à ton ame, afin que sortant de l'abattement où elle est plongée, elle puisse s'élever à cette patrie desirable. Je lui en montrerai le chemin : je lui servirai de guide, & je lui fournirai

tous les moyens nécessaires pour y parvenir en sûreté. Car j'ai des aîles capables de me porter au-dessus des nues: par leur secours, l'ame méprisant ces bas lieux, s'éléve dans les airs, laisse derriere elle les nuages & les tempêtes, vole au-dessus de la sphére du feu, pénétre jusqu'à ces maisons brûlantes que le soleil habite successivement (*a*); elle suit ce bel astre dans toute sa course; elle s'éléve au-dessus de la plus haute des planettes (*b*), s'élance impétueusement d'un pôle à l'autre, parvient jusqu'au plus haut de l'empirée, & vole ensuite au séjour de la lumiére éternelle. C'est là que le Roi des Rois a établi son trône sur des fondemens inébranlables. C'est de là qu'il gouverne le monde, & que quoiqu'immuable, il se porte par-tout

(*a*) Les douze signes du Zodiaque.

(*b*) Le texte porte: *Aut comitetur iter gelidi senis,*

Miles corusci sideris.

Le *gelidus senex*, est évidemment Saturne, & ce *miles* désigne ses satellites.

sur son char rapide. Si tu as le bonheur de revenir un jour dans cette demeure auguste que tu cherches, sans te ressouvenir que tu l'as connue, tu t'écrieras : ah! voilà ma patrie, je m'en souviens: c'est de là que je suis sorti: c'est là que je veux demeurer éternellement. Alors, si du haut de ce séjour de lumiéres, tu daigne abaisser tes yeux sur ces ténébres épaisses qui couvrent la face de la terre, tu verras que ces fiers tyrans qui font trembler des peuples, ne sont, malgré toute leur grandeur, que de vils esclaves, que de malheureux exilés.

Vous me faites là de bien magnifiques promesses : hâtez-vous de les remplir ; car je ne doute point que vous ne soyez en état de le faire : hâtez-vous de satisfaire les desirs que, par ces promesses, vous avez fait naître dans mon cœur. Je le veux bien, me répondit-elle, & je commence par te faire voir que les gens de bien sont toujours véritablement puissans, & que les méchans sont la foiblesse même. Ces deux propositions se dé-

montrent l'une par l'autre ; car le bien & le mal étant deux contraires, dont les qualités s'excluent mutuellement ; si les gens de bien sont puissans, il s'ensuit que les méchans ne le sont pas ; & si je montre au contraire que les méchans sont sans puissance, il est évident qu'elle est le partage des gens de bien. Mais pour rendre ma démonstration plus complette, je ne m'en tiendrai pas à l'une de ces deux propositions ; je les démontrerai alternativement l'une & l'autre.

Il y a deux principes qui concourent nécessairement aux actions des hommes ; la volonté & le pouvoir. Le défaut de l'une ou de l'autre, est un obstacle insurmontable à tous les actes humains. Car si le vouloir manque, l'homme n'essaie seulement pas d'agir ; & s'il manque de pouvoir, en vain s'efforceroit-il de le faire. Ainsi quand tu vois quelqu'un ne point parvenir à ce qu'il desire avec ardeur, tu conclus d'abord qu'il n'en a pas le pouvoir ; & par une conséquence contraire, s'il y parvient, tu

ne doute point qu'il n'ait été puissant à cet égard. Or tu ne doutes pas non plus que la force consiste à pouvoir agir, & la foiblesse à ne le pouvoir pas. Rien n'est plus clair que ce raisonnement. Eh bien! continua-t-elle, te ressouviens-tu que je t'ai montré que tous les hommes, par un penchant naturel, tendent à la béatitude, quoiqu'ils prennent différentes routes pour y parvenir! Te rappelles-tu aussi que la béatitude & le bien sont une même chose, & qu'ainsi on ne peut aspirer à celle-là, sans aspirer à l'autre? Par conséquent tous les hommes, les méchans comme les bons, tendent naturellement au bien. Or il est certain que les bons ne sont tels que parce qu'ils parviennent au bien: ils parviennent donc au but de leurs desirs; & les méchans au contraire cesseroient de l'être, s'ils parvenoient à ce but desirable.

Reprenons ce raisonnement en peu de mots. Les bons & les méchans tendent naturellement au bien; les premiers y parviennent, les autres

n'y parviennent pas : les premiers ont donc en partage le vrai pouvoir, dont il faut nécessairement que les autres manquent, puisqu'ils n'y parviennent pas. Cela, lui dis-je, me paroît indubitable, & fondé sur la nature des choses, & sur les conséquences les plus justes. Supposons, reprit-elle, que de deux hommes qui ont tous les deux le même projet, l'un l'accomplisse naturellement, & que l'autre prenant toute une autre route que celle que la raison lui dicte, ne parvînt point à l'accomplir, & ne fît que l'imiter, lequel des deux croirois-tu le plus puissant ? Et pour te faire mieux comprendre mon idée, marcher, n'est-il pas vrai, est un mouvement naturel à l'homme ? Ses pieds sont naturellement destinés à cet office. Si donc, pour marcher, l'un ne se sert que de ses pieds, & que l'autre ait besoin, pour le faire, de se servir encore de ses mains, lequel des deux penses-tu être le plus fort ? Certainement c'est celui qui tout naturellement &

sans effort, fait ce que l'autre ne peut faire. Mais tu me demanderas peut-être à quoi nous mene ce raisonnement ? Le voici.

Le souverain bien est l'objet desirable dont l'acquisition est proposée aux méchans, comme aux bons : ceux-ci y parviennent naturellement par le véritable chemin, qui est celui de la vertu ; les méchans au contraire s'efforcent inutilement d'y parvenir, parce qu'ils suivent les routes égarées que leurs passions leur font prendre. J'entends cela, & j'en conclus avec vous, ainsi que des principes dont j'étois convenu, que la vraie puissance est le partage des bons ; & la foiblesse, celui des méchans. Tu vas droit à la vérité, & c'est une marque assurée des progrès de ta convalescence. Mais pour mettre à profit les heureuses dispositions où je te vois, je veux entrer dans un plus grand détail, & te donner de nouvelles preuves. Tu vois déja qu'elle est la foiblesse des méchans qui ne peuvent parvenir à ce but commun, où les porte si forte-

ment le penchant de la nature ; penchant impérieux & preſqu'invincible, & qui pourtant eſt en eux ſans effet. Que leur impuiſſance eſt donc grande, & qu'elle eſt funeſte ! Car ce n'eſt pas ſeulement de quelques avantages frivoles qu'ils ſe voient privés, mais de la ſeule choſe eſſentielle ; ils la cherchent ſans ceſſe ; ils courent après elle jour & nuit, & les miſérables qu'ils ſont, ne peuvent jamais l'atteindre ; leurs vains efforts ne font que manifeſter leur foibleſſe, tandis que les gens de bien font à cet égard le plus heureux uſage de la ſupériorité de leurs forces. Tu regarderois en effet comme ſupérieur en force & en vigueur, celui qui de ſon pied parviendroit au bout de l'univers ; tu dois donc regarder comme un prodige de force, celui qui eſt parvenu au but ſuprême, à ce but où ſe termine & ſes deſirs & nos idées. Par la raiſon contraire tout ſcélérat eſt rempli de foibleſſe. Car pourquoi les méchans ſe livrent-ils au vice ? Eſt-ce parce qu'ils ignorent le vrai bien ?

Une semblable ignorance est la preuve certaine de la petitesse de leur génie. Connoissent-ils leurs devoirs, & ne s'en écartent-ils que parce que la convoitise & les passions les en éloignent & les précipitent dans l'abîme du vice? Nouvelle preuve de leur foiblesse, puisqu'ils ne peuvent résister à ces ennemies de leur bonheur. Est-ce avec une pleine connoissance & une volonté décidée qu'ils abandonnent la vertu, pour se livrer au crime? En ce cas, non-seulement je ne leur connois plus de vraie force, mais je ne les regarde plus comme des hommes. Car c'est n'être plus rien que de ne pas tendre à ce qui est la fin de tout ce qui existe, quand je dis que les méchans, qui sont le plus grand nombre des hommes, ne sont rien, cela paroît un paradoxe étrange. Rien de plus vrai pourtant; car je ne dis pas qu'ils n'existent en qualité d'hommes méchans, mais je nie qu'ils soient simplement, & à proprement parler, des hommes. Un cadavre est un homme mort; mais

ce n'est point véritablement un homme. Ainsi les méchans sont des hommes vicieux ; mais ils ne méritent point au vrai la qualité d'hommes. Car pour être quelque chose, il faut en conserver le rang & le caractere ; dès qu'on s'en écarte, on cesse d'être ce qu'on étoit. Mais les méchans, me dira-t-on, ont pourtant une espéce de puissance. J'en conviens ; mais cette puissance pernicieuse est la suite fatale de l'excès de leur foiblesse. Ils ne sont puissans que pour le mal ; & s'ils avoient le vrai pouvoir, qui est le partage des gens de bien, ils seroient dans l'heureuse impuissance de faire le mal. Mais plus ils ont de disposition & de force pour le faire, plus ils montrent qu'ils ne peuvent rien ; puisque, comme nous l'avons fait voir, le mal, à parler strictement, n'est rien. Pour te donner encore une idée plus précise de l'espéce de puissance dont jouissent les méchans, rappelles-toi que le souverain bien est le plus puissant de tous les êtres : cependant il ne

peut faire le mal ; tu en conviens. Revenons maintenant aux hommes : à moins que d'être insensé, on ne peut pas dire qu'ils soient tout puissans : or cependant ils peuvent faire le mal. Ah ! je ne le sçais que trop, lui dis-je ; plût au ciel qu'ils fussent impuissans à cet égard ! Puisque donc, ajouta-t-elle, que le souverain Être, qui ne peut faire que le bien, est tout puissant, & que les foibles mortels si puissans pour le mal, ne le sont pas pour bien d'autres choses, concluons que le pouvoir de faire le mal est au fond une impuissance réelle. Ajoutons à tout cela, que toute puissance est desirable, & que tout ce qui est desirable se rapporte au bien, comme à sa fin derniere : or la puissance de faire le mal, ne peut jamais se rapporter au bien, elle n'est donc pas desirable ; & si toute vraie puissance est en effet desirable, celle de faire mal n'en est donc pas véritablement une. De tout ceci, il est aisé de conclure que le vrai pouvoir est le partage des gens de bien, & que la plus

déplorable

déplorable foiblesse, est celui des méchans. Platon a donc bien eu raison de dire que les sages sont les seuls qui fassent ce qu'ils desirent. Les méchans font, il est vrai, ce qui les flatte ; mais ils ne satisfont jamais leurs desirs, quoiqu'ils pensent le faire en suivant leurs goûts déréglés ; car les actions honteuses ne conduisent jamais à la félicité, qui est le but commun de tous les desirs des hommes.

Voyez sur leurs trônes ces Rois superbes ; la pourpre brillante qui les couvre, la garde qui les environne, cet orgueil féroce qui éclate sur leur front, ne sont que de vains dehors, qui cachent le trouble & la rage qui les dévorent dans le cœur. Ces maîtres de l'univers, sont des esclaves infortunés qui gémissent sous le poids de leurs chaînes. La convoitise verse à grands flots son poison dans leurs cœurs, la colere les enflamme, le chagrin les desséche, leurs espérances trompées font leur tourment. Chacun de ces tyrans est en proie à mille

tyrans intérieurs. Accablés sous l
cruel empire de tant de maîtres in
humains, sont-ils jamais véritable
ment maîtres de faire ce qu'ils de
sirent?

Comprends donc enfin à quell
bassesse indigne les vices conduisent
& de quel éclat au contraire brill
toujours la probité, & conclus-en qu
les gens de bien ne restent jama
sans récompense, ni les scélérats sai
châtimens. Car on peut regard
comme la récompense solide de no
actions, la fin pour laquelle nous l
faisons. Ainsi la couronne propos
à ceux qui courent dans la lice, e
la récompense qui les anime. Ma
nous avons déja vu que la béatitu
est en même-tems le bien suprême
auquel nous aspirons tous. Le bi
est donc tout ensemble le mobile un
versel, la fin & la récompense de n
bonnes actions. La vertu ne manqu
donc jamais de sa juste récompens
Le diadême glorieux qui la couronn
est à l'épreuve des attentats & de
cruauté des méchans. Ils ne dépouil

ront jamais l'honnête homme de cette satisfaction intime & glorieuse inséparable de la probité. Si elle lui venoit du dehors, elle pourroit peut-être lui être ravie, ou par celui dont il l'auroit reçue, ou par quelqu'autre ; mais puisqu'elle est essentiellement attachée à la vertu même, il ne peut la perdre qu'en perdant sa vertu. Enfin on n'aspire aux récompenses que parce qu'on les croit un véritable bien : celui donc qui pratique le bien, trouve dans le bien même sa récompense, & quelle récompense ! La plus belle & la plus grande dont nous puissions jamais avoir l'idée. Souviens-toi de la conséquence que je tirois il y a un moment, & raisonne ainsi : La béatitude & le vrai bien sont une même chose ; celui donc qui parvient au vrai bien, parvient à la béatitude : ainsi tous les gens de bien sont véritablement heureux, précisément parce qu'ils sont gens de bien. Or on ne peut être véritablement heureux, sans participer en quelque chose à la Divinité ; les gens de bien

sont donc en quelque façon des Dieux, dont le bonheur & la gloire ne peuvent être altérés, ni par la durée du tems, ni par l'effort d'aucune puissance, ni par les attentats de la malignité.

Par ce que je viens de dire, le sage comprend aisément que le vice ne reste jamais impuni ; car le bien & le mal, la récompense & le châtiment, étant des contraires, comme la vertu est elle-même la récompense de l'homme vertueux, la perversité des méchans fait elle-même leur supplice ; car la peine étant un mal, & le mal une peine, peuvent-ils se croire exempts de peines, eux qui sont entiérement livrés au vice, qui est le plus grand de tous les maux, On peut même inférer de ce que nous avons dit ci-devant, qu'ils cessent d'être ce qu'ils étoient ; ils n'ont plus en effet que la seule apparence d'hommes. Leur perversité leur en fait perdre la nature. Car comme la probité éléve l'homme au-dessus de sa condition mortelle, le vice au contraire le dégrade, & le rend sem-

blable aux bêtes. Oui, le vice opére cette honteuſe métamorphoſe. L'injuſte uſurpateur n'eſt plus un homme, c'eſt un loup raviſſant, un plaideur de profeſſion, un monſtre de chicane; & un chien hargneux, qui inquéte & maltraite tout ſon voiſinage. Ces fourbes adroits, qui tendent des embuches d'autant plus dangereuſes, qu'elles ſont plus cachées, n'ont-ils pas le caractere & l'odieuſe fineſſe du renard? Ces gens colères, toujours dans l'emportement & dans la rage, ne ſont-ils pas des lions furieux? Cette ame tremblante que tout allarme, qui frémit où il n'y a pas la moindre apparence de danger, n'a-t-elle pas toute la timidité du cerf? Ce pareſſeux, cet inſenſible, qui croupit dans ſa ſtupidité, ne mene-t-il pas la vie de la plus vile (a) des bêtes de charge? Cet eſprit léger que rien ne fixe, qui change à chaque inſtant de deſirs & d'idées, n'eſt-il pas tout ſembla-

(a) *Aſinum vivit.*

ble à l'oiseau qui voltige sans cesse de branche en branche ? Enfin ce débauché, qui se plonge dans les voluptés les plus grossieres & les plus honteuses, vit-il comme un homme, ou comme un pourceau ? C'est ainsi qu'en cessant d'être vertueux, l'homme cesse d'être homme. La vertu en eût fait un Dieu, le vice en fait une bête immonde, & il lui arrive quelque chose de plus funeste que ce que la fable nous raconte des compagnons d'Ulisse.

Ce Prince, après avoir long-tems erré sur les flots, fut poussé par les vents dans l'île où regnoit la fameuse Circé, fille du Soleil. Cette Déesse, par la force de ses enchantemens, donna à la liqueur traîtresse qu'elle offrit à ces nouveaux hôtes, le pouvoir de les métamorphoser. Ils burent à longs traits la liqueur pernicieuse; aussi-tôt la tête de celui-ci se change en une hure de sanglier. Celui-là est couvert de la peau d'un lion; il en a les dents & les griffes terribles. Cet autre mêlé parmi les loups, auxquels

il ressemble, veut déplorer sa triste avanture; mais au lieu de gémissemens, il pousse des hurlemens affreux. Cet autre, sous la peau d'un tigre, devenu animal domestique, rode dans toute la maison. Il est vrai qu'un Dieu propice avoit empêché le chef de ces malheureux de boire dans la coupe empoisonnée; il l'avoit préservé du changement honteux qui lui étoit préparé; mais ses compagnons avoient éprouvé l'indigne métamorphose. Réduits à la vie des animaux, ils avoient perdu & la voix & la figure humaine; il ne leur resta de leur premier être, que l'ame seule, gémissante sans cesse sur le changement monstrueux que l'enchanteresse venoit d'opérer. Impuissante enchanteresse! ta magie n'a donc de pouvoir que sur les corps; il ne peut s'étendre sur les ames: elles sont à l'épreuve de tes enchantemens. Ah! il est des poisons malheureusement plus puissans & plus pernicieux. Ce sont ceux qui pénétrant jusqu'au fond de l'ame, exercent leur fureur sur elle, quoi-

qu'ils ne laissent à l'extérieur aucune marque du désordre affreux qu'ils y causent.

Je le vois, & je l'avoue, lui dis-je; les hommes vicieux se dégradent par leurs mauvaises actions; ils n'ont que l'apparence d'hommes; leur ame a tous les sentimens des plus vils animaux : mais je desirerois que ceux d'entre les méchans, dont l'ame atroce exerce sa cruauté sur les gens de bien, n'eussent jamais eu le pouvoir de leur nuire. Aussi ne l'ont-ils pas, me répondit la Philosophie. Cependant s'ils étoient dans l'impuissance de faire le mal, leur peine & leur malheur seroient beaucoup moins grands. Car quoique cela paroisse incompréhensible, il est pourtant vrai que les méchans sont plus malheureux quand ils ont assouvi leurs desseins criminels, que quand ils ont été dans l'impuissance de le faire. Car si c'est un malheur de desirer le mal, c'est un plus grand malheur de le pouvoir commettre; puisque sans ce pouvoir funeste, leur mauvaise

volonté resteroit sans effet, & que leurs desirs pernicieux s'anéantiroient. Ainsi c'est un malheur de desirer le mal, un plus grand malheur de pouvoir le faire, le comble du malheur de le faire en effet; & ces trois espéces d'infortunes se réunissent dans celui qui accomplit sa mauvaise volonté, pour le rendre souverainement malheureux. Je le crois ainsi, répondis-je; & c'est ce qui me porte à desirer qu'ils cessent d'être si malheureux en cessant de pouvoir faire le mal. Ils cesseront, ajouta-t-elle, ils cesseront de l'avoir ce pouvoir funeste, plutôt que tu le penses, & qu'ils ne le pensent eux-mêmes. Que cette vie en effet paroît courte, & que le terme le plus éloigné paroît proche à une ame créée pour l'immortalité! Il ne faut qu'un moment pour anéantir les espérances perverses des méchans, pour renverser leurs projets criminels, & pour les empêcher de mettre le dernier comble à leur malheur. Si c'est en effet un malheur d'être vicieux, c'est un plus

grand malheur de l'être long-tems, & c'est par conséquent un bonheur pour les méchans que la mort vienne mettre fin à leur vie criminelle. Car si ce que nous avons dit du malheur attaché au vice, est bien vrai, il s'ensuit que ce malheur est infini quand il est éternel. Cette conséquence, m'écriai-je, est bien surprenante & bien difficile à comprendre; je vois cependant qu'elle a une connexion nécessaire avec ce que vous avez précédemment établi. Rien de plus vrai, me dit-elle; car ou il faut admettre sans difficulté cette conséquence, ou il faut démontrer que les prémices sont fausses, ou que cette conséquence n'y est pas renfermée; car si les prémices sont vraies & la forme de l'argument juste, la conséquence est vraie aussi. Voici encore quelque chose d'aussi surprenant, mais qui émane également de ce que nous venons de dire. L'aurois-tu pensé? Les méchans sont beaucoup plus heureux quand ils paient la juste peine dûe à leurs forfaits, que quand ils restent

impunis. Pour le prouver, je pourrois dire que le châtiment les corrige, qu'il épouvante les autres & leur sert d'exemple, &c. Mais ce n'est point par ces raisons, qui viennent d'abord à l'esprit de tout le monde, que je veux prouver combien l'impunité contribue aux malheur des méchans. Écoutes-moi : que les gens de bien soient heureux, & les méchans vraiment malheureux, nous en sommes convenus. Convenons maintenant que si on mêle quelque bien à l'infortune d'un misérable, il est moins malheureux que celui dont la misére n'est adoucie par rien ; & que si à l'infortune de celui-ci, on ajoute encore un nouveau degré de mal, sont sort est infiniment plus à plaindre que le sort de celui dont le malheur a reçu quelqu'adoucissement par l'espéce de bien qu'il éprouve. Or le châtiment des méchans est un bien, puisque c'est la justice qui l'exerce ; & par une raison contraire, l'impunité de leurs crimes est un mal, puisque c'est une injustice

manifeste. Les méchans sont donc beaucoup plus à plaindre, lorsque, contre les régles de la justice, ils échappent au châtiment qui leur est dû, que lorsque la justice les punit, comme ils le méritent. Car on ne disconviendra pas que rien n'est plus juste que de punir le crime, ni rien de plus injuste que de le laisser impuni; & on ne disconviendra pas non plus que ce qui est juste est un bien, & ce qui est injuste, un véritable mal.

Tout cela, lui dis-je, suit naturellement de ce que vous avez déja établi; mais je vous supplie de me dire si vous croyez que le malheur des méchans finit avec leur vie; & si leur ame ne souffre rien après leur mort? Ah! les supplices qui les attendent, me répondit-elle, sont terribles, mais d'un genre différent. Car les uns peuvent servir à les purifier, & les autres plus affreux, ne servent qu'à les tourmenter sans fruit (*a*). Mais ce

(*a*) Il est évident, par ce passage, que la créance du purgatoire étoit celle des premiers

n'est pas de cela dont il s'agit à présent. Revenons à ce que nous venons d'établir. Je t'ai montré le néant de cette prétendue puissance des méchans, qui te causoit tant d'indignation : je t'ai fait voir que leurs crimes ne restent jamais impunis ; que le pouvoir qu'ils ont de les commettre, pouvoir qui te faisoit tant de peine, & dont tu desirois si ardemment la fin, ne peut jamais être de longue durée ; que plus il dure, plus il contribue à leur malheur ; & que s'il duroit toujours, leur malheur seroit infini. Enfin je t'ai fait connoître que les méchans sont plus malheureux lorsque la justice souveraine les épargne, que quand elle les punit, d'où j'ai conclu que leur punition n'est jamais plus terrible que lorsqu'ils paroissent n'en éprouver aucune. Quand je pese vos raisons, lui répondis-je, rien ne me paroît plus vrai que ce que vous ve-

siécles de l'Eglise ; & que c'est contre toute vérité que les Protestans en regardent le dogme comme une invention nouvelle.

nez de dire; mais que la plupart des hommes sont bien peu disposés, je ne dis pas seulement à le croire, mais même à l'écouter. Je le sçais, reprit-elle; leurs yeux couverts des ténébres de l'ignorance, ne s'ouvrent pas aisément à la lumiere de la vérité. Ils ressemblent à ces oiseaux nocturnes, que le grand jour aveugle. Car n'envisageant point l'ordre établi par la Providence; & ne consultant que leurs sentimens déréglés, ils regardent comme un grand bonheur le pouvoir de faire le mal, & de le faire impunément. Mais que ces idées sont contraires à la loi éternelle! Voici ce qu'elle nous apprend. Quiconque s'efforce d'atteindre à la perfection, n'a pas besoin d'une autre récompense; il la mérite, & se l'adjuge lui-même. Quiconque au contraire, qui suit ses inclinations perverses, & se tourne du côté du mal, devient son propre bourreau, en se précipitant dans l'abîme de l'iniquité. Ainsi, maître de s'attacher par ses pensées au ciel ou à la terre, l'esprit

de l'homme tantôt s'éléve, & prend ſa place au milieu des aſtres, & tantôt ſe plonge dans l'ordure & dans la fange. Mais ces idées ſont au-deſſus du vulgaire. Eh quoi! penſerons-nous comme lui? Nous mettrons-nous au rang de ces mortels mépriſables, plus ſemblables à de vils animaux qu'à des hommes? Si quelqu'un, non-ſeulement avoit perdu la vue, mais ne ſe reſſouvenoit pas même d'en avoir joui, & qu'il penſât que rien ne manque à la perfection de ſa nature, certainement il n'y a que des aveugles qui puſſent penſer comme lui, & preſque tous les hommes le ſont. Qui d'entr'eux, par exemple, concevra que celui qui fait une injure, eſt plus malheureux que celui qui la reçoit? Cette vérité eſt pourtant fondée ſur les raiſons les plus ſolides. Juges-en. Tu conviens que tout ſcélérat eſt digne de punition, & je t'ai ſuffiſamment montré qu'il eſt en même-tems malheureux. Tu conviendras aiſément auſſi que tout homme eſt malheureux dès qu'il eſt digne de

châtiment. Or supposons que tu sois Juge, & qu'assis sur le tribunal, tu décides entre celui qui a reçu l'injure & celui qui l'a faite, lequel des deux, à ton jugement, doit être puni? Je n'hésiterois pas, lui dis-je; je forcerois l'aggresseur de faire à l'offensé une satisfaction proportionnée à l'injure. Celui qui fait l'injure est donc plus malheureux que celui qui la reçoit, puisqu'à ton jugement, il est seul digne de punition. J'en conviens, lui dis-je; & je vois que par ces raisons, & beaucoup d'autres qui se tirent des mêmes principes, une injure ne fait le malheur que de celui qui en est l'auteur, & non de celui qui en est l'objet; parce qu'une action honteuse rend, par sa nature, ceux qui la font, réellement malheureux. Les Orateurs, reprit-elle, ne considerent guere cette vérité, lorsqu'ils s'appliquent à émouvoir la compassion des Juges, en faveur de ceux qui ont reçu quelque grand outrage. En effet, ceux qui en sont les auteurs, sont seuls dignes de compassion; &

leurs accusateurs, loin de se déchaîner contr'eux, devroient les prendre en pitié, comme des malades qu'on mene au Médecin, & les conduire ainsi avec bonté aux pieds de leurs Juges, recevoir dans une punition salutaire, le vrai reméde aux maladies de leurs ames déréglées. Leurs défenseurs eux-mêmes ne devroient les défendre que foiblement, ou plutôt, pour leur être d'un plus grand secours, ils devroient changer de style, & devenir leurs accusateurs. Je n'en dis pas assez. Les méchans eux-mêmes, s'ils sentoient que la vertu peut encore, par quelqu'endroit, rentrer dans leur cœur, & que les châtimens peuvent les purifier de leurs fautes; loin de les envisager avec horreur, ils les regarderoient comme le principe de leur bonheur; & loin de chercher à se défendre, ils s'abandonneroient sans réserve aux rigueurs salutaires de la Justice.

Par ce que nous venons de dire, il est aisé de voir que la haine ne peut jamais avoir d'accès dans le cœur

du sage ; car il faut être insensé pour haïr les gens de bien, & inhumain pour haïr les méchans. En effet, la méchanceté est une maladie de l'ame, comme la langueur est une maladie du corps. Or si l'humanité nous apprend que les malades sont dignes de toute notre compassion, pourquoi n'aurions-nous pas la plus grande pitié de ceux qui sont engagés dans le vice, puisque le vice est la plus funeste de toutes les maladies.

Quelle fureur vous porte, aveugles mortels ! à chercher dans la guerre, une fin plus prompte ? Ah ! si vous desirez la mort, la cruelle ne vient que trop vîte au-devant de vous. Insensés ! les animaux féroces (*a*) arment contre vous leurs dents meurtrieres, qu'est-il besoin, pour vous détruire, d'avoir recours à vos épées ? Qui peut vous porter à ces guerres barbares, où vous vous préparez une mort mutuelle ? Est-ce la

(*a*) Il nomme les serpens, les lions, les tigres, les ours, &c.

différence de vos mœurs d'avec celles de vos voisins ? Motif tout à la fois inhumain & injuste ! Guidez par la justice & par la raison, voulez-vous rendre à chacun ce qui lui est dû ? Chérissez les gens de bien ; ils méritent tous votre amour : & plaignez les méchans ; ils sont dignes de toute votre pitié.

Alors je repris la parole, & je lui dis : je vois clairement que le bonheur des uns & le malheur des autres, ont leur source dans la bonté ou dans l'iniquité de leurs œuvres. Mais que penserons-nous de la fortune ? Il n'est certainement point d'hommes sensés qui préfére l'exil, la pauvreté & l'humiliation, au plaisir de tenir dans sa patrie le premier rang par ses richesses, ses dignités & son pouvoir. La sagesse ne devient-elle pas plus glorieuse & plus utile, lorsqu'elle peut communiquer aux peuples commis à ses soins, la félicité dont elle jouit ? La prison, les chaînes & le reste des supplices inventés par les loix, ne sont destinés

qu'aux mauvais citoyens; ils n'ont été établis que contre eux; pourquoi donc, par un contraste injuste, les méchans ravissent-ils les récompenses qui n'étoient dûes qu'à la vertu, tandis que les gens vertueux souffrent les peines qui ne devoient être infligées qu'aux méchans? Cette confusion déraisonnable me jette dans le plus grand étonnement, & je voudrois bien en apprendre la cause; car enfin je serois moins surpris si un aveugle hasard présidoit à tout ce qui arrive; mais c'est Dieu qui gouverne tout en ce monde, & cependant, tantôt par une juste rétribution, le sort des gens de bien est rempli d'agrémens, & celui des méchans est rempli d'amertume; & tantôt, au contraire, par un renversement étrange, les désagrémens de la vie sont le partage des bons, tandis que les pervers jouissent à leur gré de tout ce qu'ils desirent. En arriveroit-il autrement s'il n'y avoit point de Providence? Ah! répondit la Philosophie, si tu connoissois l'ordre établi par

cette Providence, tu ne penserois pas que le choses arrivent ici-bas fortuitement & sans dessein ; mais quoique cet ordre ne te soit pas connu, tu ne dois pas en être moins persuadé que ce monde est bien gouverné, puisqu'il l'est par un maître souverainement bon.

L'ignorance est la source ordinaire de notre étonnement. Voir l'étoile polaire presqu'immobile, & la constellation qui en est proche, prévenir avec tant d'empressement le lever des autres astres, & rester cependant sur l'horison long-tems après eux, c'est un phénomène pour ceux qui n'entendent rien en Astronomie. Quand la lune s'éclipse au milieu de la nuit, & que les étoiles recouvent la clarté que la supériorité de sa lumiere leur déroboit, le vulgaire superstitieux, saisi d'admiration & de frayeur, pousse des cris lugubres, & croit, par les sons aigus, dont il frappe les airs, secourir l'astre défaillant, & lui rendre son premier éclat. Sçais-on au contraire la cause de quelqu'événe-

ment? on n'en est plus frappé. On voit sans surprise les flots de la mer se rompre en mugissant contre le rivage, lorsqu'ils sont poussés par un vent orageux; on n'est point étonné de voir la neige se fondre en torrens aux premieres ardeurs du soleil. Les hommes ne sont surpris que de ce qui arrive subitement, ou inopinément. Ont-ils le tems d'en pénétrer la cause? la connoissance qu'ils acquiérent, en dissipant leur erreur, fait cesser leur étonnement.

J'en conviens, lui dis-je; mais comme c'est à vous qu'il appartient de découvrir les causes les plus cachées, & de dévoiler les mystéres les plus profonds, daignez m'expliquer celui qui me cause tant de perplexités. Tu me demandes, reprit-elle elle en souriant, la chose du monde la plus difficile. Cette matiere est une source inépuisable de difficultés. Semblable aux têtes de l'hidre, quand on en tranche une, il en renaît mille autres. Il faut tout le feu du génie pour en venir à bout;

(*a*) car il ne s'agit pas de moins ici que de traiter tout ensemble de la Providence, du destin, des événemens fortuits de la prescience divine, de la prédestination & de la liberté de l'homme. Sens-tu de quel poids est un pareil engagement? Je veux pourtant bien employer le peu de tems qui me reste, à faire sur ces importantes matieres, une courte dissertation, puisqu'elle peut concourir à ta guérison. Mais quoique la Poësie ait pour toi de si grands charmes, je différerai quelque tems pour t'en donner le plaisir (*b*). Il faut que je te développe auparavant, par des raisonnemens suivis, ces matie-

(*a*) Ce ne fut qu'en y appliquant le feu, qu'Hercule vint à bout d'empêcher la réproduction de ces têtes horribles, qui, par un prodige effrayant, renaissoient sous le fer qui les tranchoit.

(*b*) Boëce a bien pensé que ces matieres métaphysiques ne devoient pas se traiter en vers; c'est pour cela qu'il différe un peu plus long-tems à s'exprimer poëtiquement, qu'il n'a fait dans le reste de l'ouvrage.

res qui sont si étroitement liées l'une à l'autre. Alors elle commença ainsi :

C'est de l'immuable volonté de Dieu que tout ce qui se produit en ce monde par la génération ; que tout ce qui, dans la nature, est sujet à tant de changemens & à tant de mouvemens divers, reçoit son existence, son arrangement & sa forme. L'intelligence infinie, sans jamais sortir de la simplicité qui lui est essentielle, est le mobile universel de tout ce qui arrive dans le monde en tant de manieres. Cet enchaînement des choses & des événemens, considéré dans sa source divine, est ce que nous appellons la Providence; mais si nous l'envisageons dans son objet, c'est-à-dire dans les choses créées, qui reçoivent de la Providence la forme & le mouvement, c'est ce que les Anciens nommoient destin. Au premier coup d'œil, la Providence & le destin semblent être une même chose ; mais à les approfondir, on en sent la différence ; car la Providence est la souveraine intel-

ligence

ligence elle-même, qui régle & conduit tout; & la destinée, est le différent arrangement des choses créées, par lequel elle les met chacune à sa place. La Providence en effet embrasse tout à la fois toutes les choses de ce monde, quelques différentes, quelques innombrables qu'elles soient, & la destinée est attachée à chaque chose en particulier, & diversifiée, pour ainsi dire, autant que les choses le sont par les différentes combinaisons du mouvement, des modifications, des tems & des lieux; de sorte que cet ordre des choses & des tems réuni dans les idées de Dieu, est ce qu'on doit appeller Providence; & quand on le considére divisé & distribué successivement aux créatures, c'est ce qu'on a nommé destin. Ces deux choses sont donc différentes; l'une cependant dépend de l'autre. Car l'ordre des destinées n'est que l'effet de la Providence. En effet, comme un ouvrier, en concevant l'idée de l'ouvrage qu'il projette, le produit intérieurement tout entier, quoiqu'il

ne l'exécute, ensuite que successivement au dehors. De même, la Providence, par un seul acte, régle d'une maniere immuable tout ce qui doit se faire dans l'univers ; & elle se sert ensuite du destin pour l'exécuter en détail successivement, & de mille manieres différentes. Soit donc que le destin exerce son action par l'influence directe de la Providence, soit qu'il l'exerce par l'impulsion particuliere de l'ame, ou par celle de toute la nature, soit par l'influence des astres, soit par le ministere des Anges, ou par l'artifice des démons, soit enfin que toutes ces puissances y concourent, ou que quelques-unes seulement y aient part, il est toujours certain que l'idée universelle & invariable de tout ce qui doit se faire au monde, telle qu'elle est en Dieu, est ce que nous devons appeller Providence, & que le destin n'est que le ministre de cette Providence, qui sert à développer, dans la suite des tems, ce que la Providence a réglé par un seul acte de sa volonté toute puissante;

Ainsi ce qui est soumis au destin, & le destin lui-même, tout est sujet aux loix souveraines de la Providence; mais la Providence embrasse bien des choses qui ne dépendent aucunement du destin. Telles sont celles qui sont plus prochainement & plus intimement unies à la Divinité. L'exemple suivant va éclaircir ma pensée. Supposons un grand nombre de cercles concentriques mûs les uns dans les autres, le plus petit étant le plus proche du centre commun, devient à l'égard des autres une espéce de centre, autour duquel ils tournent: le plus éloigné au contraire, est celui dont le diamètre a le plus d'étendue; & l'espace qu'il embrasse devient plus grand à proportion qu'il s'éloigne davantage du point central. Ainsi, pendant qu'il est dans la plus grande agitation, ce qui touche de plus près au centre commun, n'en éprouve aucune. De même, ce qui est le plus éloigné de Dieu, est plus sujet aux loix du destin; ce qui en est plus proche en dépend moins, & ce qui est uni

invariablement à Dieu, en est tout à fait exempt. L'ordre du destin n'est donc, par rapport à la Providence, que ce que l'effet est à son principe; le raisonnement, à l'entendement; la circonférence du cercle, à l'indivisibilité de son centre; & le tems, à l'éternité. C'est cet ordre du destin qui donne le mouvement aux cieux & aux astres, qui conduit les élémens, & les change mutuellement les uns dans les autres. C'est par ses loix que la génération remplace sans cesse les êtres qui périssent, par d'autres qui leur succédent; ce sont elles qui réglent les actions & le sort des hommes, par un enchaînement aussi invariable que la Providence, qui en est le premier principe. Tel est en effet l'ordre admirable de cette Providence immuable & infiniment simple; elle produit au dehors, d'une maniere toujours entierement conforme à ses vues, cette multitude de choses qui, sans l'ordre qu'elle leur prescrit, seroient abandonnées au caprice du hasard. Il est vrai que les

hommes ne pouvant appercevoir cet ordre admirable, s'imaginent que tout ici-bas est dans une confusion universelle; mais il n'en est pas moins certain que, par la direction de la Providence, il n'est point d'être qui de soi ne tende au bien. Car (comme je te l'ai déja évidemment démontré) les scélérats eux-mêmes ne font point le mal, comme mal; ils ne le font que parce qu'il se présente à leur imagination sous l'apparence du bien. Ils ne cherchent que le bien; & s'ils n'y parviennent pas, c'est une erreur fatale qui les égare; mais leur égarement n'est, ni ne peut être l'effet de cet ordre divin, qui émane du bien suprême. Cependant, me diras-tu, peut-il y avoir une confusion plus déplorable & plus injuste que celle qui regne sur la terre? Les biens & les maux y sont indistinctement le partage des bons & des méchans. Des bons & des méchans : ah! les hommes ont-ils assez de lumiere & d'équité pour discerner les gens de bien d'avec ceux qui ne le sont pas? Leur opinion à ce

sujet ne se contredit-elle pas le plus souvent? Tel au jugement des uns, est digne de récompense, qui, au jugement des autres, mérite les derniers supplices. Mais supposons un moment qu'il est parmi les hommes quelqu'un d'assez éclairé pour pouvoir connoître les gens de bien & les méchans, le sera-t-il assez pour approfondir cette disposition intérieure de l'ame, que j'appellerai son tempérament, s'il m'est permis de me servir à son égard d'un terme qui semble n'être propre qu'au corps? Eh! pourquoi n'en userois-je pas? Celui qui ignore la différence des tempéramens, n'est-il pas également surpris de ce que parmi ceux qui jouissent d'une bonne santé, il en est à qui les choses douces sont nécessaires, tandis que les amers conviennent à beaucoup d'autres; & que dans le nombre de ceux qui sont malades, il en est à qui les remédes doux suffisent, tandis qu'il faut, pour la guérison des autres, user des plus violens? Cela au contraire n'a rien d'é-

tonnant pour les Médecins qui connoiſſent la différence des tempéramens, & qui ſçavent juger des différens degrés de ſanté & de maladie. Or, dis-moi qu'eſt-ce qui fait la ſanté de l'ame ? n'eſt-ce pas la probité ? Quelles en ſont les maladies ? ne ſont-ce pas les vices ? Et quel eſt celui qui ſçait conſerver ce qui eſt bien, & détruire ce qui eſt mal ? n'eſt-ce pas Dieu ? Ce ſouverain maître des eſprits & des cœurs, qui du haut de ſon trône éternel, jette un regard de providence ſur tous les êtres créés, connoît, par ſa ſcience infinie, ce qui convient à chacun, & le lui prépare par ſa ſouveraine bonté. La merveille conſiſte donc en ce que la Providence fait avec intelligence & deſſein, ce qui ne jette les hommes dans la ſurpriſe, que parce qu'ils ignorent quel en eſt le motif, l'ordre & la fin. Car pour approfondir les ſecrets de cette Providence divine, autant qu'il eſt permis à la raiſon humaine de le faire, je t'apprendrai que ſouvent elle condamne

ce qui paroît à tes yeux la justice & la probité même. Notre bon ami Lucain ne nous dit-il pas (a), que la cause de César trouva grace devant les Dieux ; tandis que celle de Pompée paroissoit la plus juste aux yeux de Caton. Ce qui se fait donc ici-bas de contraire à tes idées, n'en est pas moins dans l'ordre ; le désordre apparent qui t'afflige si fort, n'existe que dans ta fausse opinion. Mais supposons pour un moment quelqu'un d'assez bonne conduite pour mériter l'approbation de Dieu & des hommes ; mais qui n'ait pas assez de force d'ame pour soutenir avec constance la mauvaise fortune, & qui peut-être abandonneroit la vertu, la regardant comme inutile, parce qu'elle ne l'auroit pas garanti de l'adversité, la sagesse compatissante de la Providence le ménagera cet homme foible, & lui épargnera des revers qui pourroient lasser sa patience, & la porter

(a) *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.* Luc.

au mal. D'un autre côté, s'il est une vertu parfaite en ce monde, un homme saint, & qui approche de Dieu autant qu'il est permis à la foiblesse humaine d'en approcher, la Providence ne permettra pas qu'il lui arrive la moindre adversité; elle le rendra inaccessible aux maladies. Car, comme l'a dit excellemment quelqu'un qui pense mieux que moi, le corps d'un homme saint est paîtri de perfections & de vertus. C'est par une disposition également sage de cette Providence adorable, que souvent le pouvoir souverain est entre les mains des gens de bien, afin qu'ils soient en état de réprimer l'insolence des méchans. Quelquefois, selon la différence des caracteres, elle mêle, pour les uns, les biens avec les maux; elle interrompt, par quelqu'adversités, la prospérité de ceux-ci, de peur qu'elle ne les corrompe; elle permet que ceux-là éprouvent les plus grands revers, afin d'exercer leur patience, & de perfectionner leur vertu. La timidité des uns s'effraie-t-elle

sans raison ? La témérité des autres brave-t-elle tout avec audace ? La Providence leur fait faire, par les adversités, l'expérience de leurs forces, & leur apprend à se connoître eux-mêmes. Il en est qui, par une mort glorieuse, se sont acquis une réputation immortelle ; il en est d'autres dont la constance inébranlable au milieu des plus grands supplices, nous a fait voir qu'il n'est rien dont la vertu ne puisse triompher. Ainsi tout, par la sagesse de la Providence, arrive à propos, & pour le plus grand bien d'un chacun, jusqu'à ce mêlange même de biens & de maux qu'éprouvent les méchans. Car s'il leur arrive des disgraces, il n'est rien de plus convenable ; puisqu'au jugement de tout le monde, ils sont dignes de punition ; punition salutaire pour eux, puisqu'elle sert à les corriger, & salutaire pour les autres qu'elle épouvante, & qu'elle détourne du crime. Si au contraire ils jouissent de quelque prospérité, c'est une leçon vivante qui apprend aux gens de bien

se peu de cas qu'ils doivent faire de la fortune, puisqu'elle se prête si indignement aux desirs de l'iniquité. Peut-être aussi la Providence, n'accorde-t-elle des biens à certaines gens, que parce qu'elle prévoit qu'indubitablement l'indigence porteroit au mal leur naturel fougueux, & incapable de rien souffrir. Ainsi elle les retient par ses bienfaits; elle les corrige même. Car considérant d'un côté le mauvais état de leur conscience chargée de crimes honteux; & de l'autre, l'état florissant de leur fortune, ils craignent qu'en continuant leur vie criminelle, ils ne perdent tous les avantages dont ils jouissent; & ils changent leurs mœurs corrompues, pour éviter un changement de fortune, dont l'idée seule les fait frémir. La Providence permet que d'autres ne s'élévent au comble du bonheur, que pour tomber de plus haut dans l'abîme qu'ils se sont creusée eux-mêmes. Il en est d'autres à qui elle n'accorde le droit de vie & de mort, qu'afin qu'ils exercent la pa-

tience des gens de bien, & qu'ils fassent subir à ceux qui sont pervers, comme eux, le juste châtiment de leur méchanceté. Car ce n'est pas seulement entre les gens de bien & les méchans, qu'il y a une guerre éternelle; les méchans se la font entr'eux mêmes : & comment pourroient-ils s'accorder ensemble ? Chacun d'eux n'est jamais d'accord avec sa propre conscience, qui, déchirée par les remords, déteste le mal, après l'avoir fait. Souvent même l'horreur qu'ils ont pour de plus méchans qu'eux, les porte à haïr l'iniquité, & à mener une vie vertueuse, afin de ne plus ressembler à ceux qu'ils abhorrent; & ainsi, par un miracle insigne de la Providence, les méchans servent à la conversion des méchans mêmes. Il n'y a que Dieu seul qui puisse tirer de cette sorte le bien du mal. Telle est la sagesse de son gouvernement, que ce qui s'écarte dans un sens de l'ordre général qu'il a établi, rentre dans un autre ordre de la Providence: car sous son empire, rien ne se fait

au hasard, tout a son motif & sa fin. Au reste, il ne m'est pas possible de suivre la Providence dans toutes ses opérations; il n'est permis ni d'entrer dans le sanctuaire de ses conseils, ni d'en développer les mysteres. Je me contente donc d'avoir montré en général, que Dieu auteur de tout être, gouverne tout par ce penchant invincible qui fait que tout tend au bien; & que rapprochant ainsi tout de lui-même, tout ce qui est sous son empire est bien & dans l'ordre de la destinée. Aussi ce qui paroît mal aux yeux de notre aveugle raison, nous paroîtroit tout différent si nous pouvions pénétrer les ressorts secrets de la sage conduite de la Providence. Mais je vois qu'un sujet si difficile & si sublime, & un raisonnement si long, commencent à te fatiguer. Je vas donc prendre le ton poëtique pour te délasser un peu, & te donner la force d'aller encore plus avant.

Si ton ame veut connoître, dans ses effets, la sagesse toute-puissante du Dieu qui lance le tonnerre, qu'elle

éléve ses regards jusqu'au firmament. Les astres dont il brille, conservent entr'eux, une paix éternelle. Le soleil, malgré la rapidité de son char, ne sort point de sa carriere pour aller fondre les glaces du nord. L'ourse qui roule sur l'un des pôles du monde, toujours élevée sur l'horison, voit sans envie le reste des étoiles se plonger dans les flots, & jamais ne s'y rafraîchir, comme elles. C'est toujours le même astre qui dit à la nuit d'étendre sur l'univers son voile ténébreux: c'est le même qui tous les matins l'avertit de le replier pour faire place à l'aurore. Ainsi l'amour de l'ordre renouvelle sans cesse le cours des globes célestes. Ainsi il conserve entr'eux une harmonie invariable. Il fait également sentir sa puissance aux élémens; il accorde l'humide avec le sec, & le froid avec le chaud. Il donne au feu cette légéreté rapide qui le porte toujours vers les cieux; il donne à la terre ce poids toujours égal qui la maintient invariablement dans son assiette. C'est cet amour bienfaisant

qui fait éclore mille fleurs charmantes dans les beaux jours du printems ; il mûrit dans l'été les riches dons de Cérès ; il nous fait recueillir dans l'automne les fruits les plus abondans, & ramene ensuite la triste & humide saison de l'hiver. Par cette alternative salutaire, il produit & conserve tout ce qui respire ; & le détruisant ensuite, il le fait périr & disparoître quand le moment fatal est arrivé. Pendant ces révolutions, l'Être suprême assis sur son trône, tient en ses mains les rênes de l'univers ; sa toute-puissance est le principe de tout ce qui s'y fait ; sa volonté en est la loi, & sa sagesse en est le juge. Il donne le mouvement à tout ; & le dirigeant à son gré, il ramene à l'ordre tout ce qui paroît s'en écarter. Si sa Providence abandonnoit le soin du monde ; si elle cessoit un instant de contenir les êtres dans le cercle qu'elle leur a tracé, tout se détruiroit & rentreroit dans le néant ; mais l'amour du bien contient tout dans l'ordre, & conserve tout, en faisant tout re-

monter à la source d'où il est sorti.

Vois-tu maintenant la juste conséquence de ce que nous avons dit jusqu'à présent ? Et quelle est-elle, lui dis-je ? Que chacun doit être satisfait de son sort. Comment cela peut-il être, repliquai-je tout étonné ? Le voici, continua-t-elle. Tout ce qui arrive ici bas d'agréable ou de fâcheux, sert à récompenser ou à exercer la vertu, & à punir & corriger le vice. La mauvaise fortune, comme la bonne, est donc toujours juste ou avantageuse, & nul dès-lors n'a droit de s'en plaindre. Ce que vous dites, est une vérité certaine, répondis-je ; & plus je considére ce que vous venez de dire de la Providence & du destin, plus cette vérité me paroît constante. Il faut pourtant convenir qu'elle est contraire à l'opinion de la plûpart des hommes, qui pensent & qui disent hautement qu'il y a des malheureux dont la situation est très-déplorable. Je le sçais bien, me dit-elle, & je veux bien condescendre à ces idées

du vulgaire, & ne point trop m'écarter de sa maniere de parler, ni de ses usages. Mais, réponds-moi ; ce qui est avantageux, n'est-il pas un vrai bien ? Or ce qui sert à corriger le vice, ou à exercer la vertu, est avantageux ; n'ai-je pas droit d'en conclure que la fortune qui produit ces bons effets, est un vrai bien. Et telle est celle de ces hommes estimables qui brisent les chaînes qui les attachent au mal, & s'efforcent d'entrer dans le chemin de la vertu ; ou de ceux qui y marchent depuis longtems, en combattant avec courage contre les obstacles qui s'y rencontrent. Quant à la prospérité, qui sert de récompense à la vertu, le vulgaire lui-même la regarde comme un vrai bonheur. J'en conviens, lui dis-je ; mais aussi regarde-t-il comme le comble du malheur l'adversité, qui sert de châtiment au vice. Prends garde, reprit-elle, de ne pas te jetter dans une erreur insoutenable, en entrant trop dans l'opinion populaire. De tout ce que tu viens de m'accor-

der, il résulte que toute fortune, quelle qu'elle soit, est un bien pour ceux qui pratiquent, ou qui cherchent à pratiquer la vertu; & qu'au contraire tout tourne à mal pour ceux qui persévérent dans le vice. Je l'ai avoué, lui dis-je, & cela est vrai, quoique personne n'ose le dire. L'homme sage, ajouta-t-elle, ne doit donc pas plus s'allarmer quand il a à combattre contre l'adversité, que l'homme courageux quand il faut marcher à l'ennemi; car plus il y a d'obstacles à vaincre, plus il y a pour celui-ci de gloire à acquérir, & plus il y a pour l'autre de moyens de croître en mérite & en sagesse. La vertu même ne tire son nom que de la vigueur avec laquelle elle résiste à tant d'adversités (a). Vous donc qui y avez fait tant de progrès, fuyez une vie molle & voluptueuse qui énerveroit votre ame, & combattez avec courage contre la prospérité, ainsi que contre l'adversité, ne vous

(a) Apostrophe à tous les gens de bien.

laissant ni abattre par celle-ci, ni corrompre par l'autre, & tenant en tout ce juste milieu où réside la vertu : quiconque en sort peut rencontrer une ombre de félicité; mais il n'obtiendra point le prix inestimable réservé à la pratique de la vertu. En un mot, l'homme est toujours maître de tirer avantage de sa condition quelle qu'elle soit : fût-elle des plus misérables, selon les idées du vulgaire, elle peut servir à exercer sa constance, à corriger ses défauts, ou à punir ses vices.

Agamemnon paya d'un sang bien précieux le vent favorable qui conduisit sa flotte à Troyes. Il fut obligé, pour l'obtenir, d'étouffer les sentimens de sa tendresse paternelle, & de consentir au sacrifice de l'infortunée Iphigénie sa fille, qu'un Ministre des Dieux égorgea en sa présence : il éprouva ensuite, pendant dix ans entiers, toutes les horreurs d'une cruelle guerre; mais enfin il vengea, par la ruine de Troyes, l'opprobre de son frere. Ulysse eût le cœur percé de

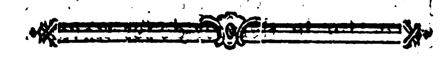
douleur, quand il vit ses compagnons dévorés par le géant Poliphème; mais il vengea leur mort, en privant de la lumiére du jour ce monstre affreux, & lui faisant payer par des larmes de sang, celles que le malheureux sort de ses compagnons lui avoient fait répandre. C'est à ses pénibles travaux que l'immortel Alcide doit toute sa gloire. Il lui fallut dompter l'indomptable orgueil des Centaures, terrasser un lion formidable, & en arracher la sanglante & glorieuse dépouille; percer de ses fléches des monstres aîlés, ravir le trésor confié à la garde d'un dragon furieux, enchaîner d'une main puissante ce monstre à trois têtes, gardien des enfers; faire dévorer par ses propres chevaux un Prince inhumain; couper les têtes renaissantes de l'hydre de Lerne, terrasser le géant Anthée; éteindre, par la mort de l'infâme Cacus, le juste ressentiment d'Évandre; abattre le monstrueux sanglier d'Érimanthe. Il couvrit de sa peau ces épaules robustes qui devoient un jour porter le ciel; il en soutint en effet le

poids énorme ſans en être ébranlé, & cet fut le dernier de ſes travaux. Le ciel, dont il avoit été le ſoutien, devint pour jamais ſon ſéjour.

Mortels courageux, ſuivez ces traces glorieuſes; combattez avec conſtance, vous triompherez des obſtacles qui ſe rencontrent ſur la terre, & le ciel ſera la récompenſe éternelle de votre courage & de vos combats.

Fin du quatriéme Livre.





LIVRE CINQUIÉME.

La Philosophie parut alors vouloir changer de conversation ; mais je l'arrêtai, en lui disant : l'exhortation que vous venez de faire, est sans doute très-belle, très-solide & très-digne de vous ; mais j'éprouve en ce moment que la question de la Providence est, comme vous le disiez tantôt, unie & impliquée avec bien d'autres ; car je ne puis m'empêcher de vous demander si vous croyez qu'il y ait un hasard, & ce que c'est. Je veux me hâter, répondit-elle, de satisfaire à la promesse que je t'ai faite de te montrer le chemin par lequel tu dois retourner à ta véritable patrie. Les questions que tu me fais peuvent sans doute avoir quelqu'utilité ; mais elles nous éloignent un peu de notre but, & je craindrois que, fatigué par ces digressions, tu n'eusses pas la force de parvenir où je veux te conduire.

Rassurez-vous, lui dis-je ; c'est pour moi une récréation & un repos que d'apprendre ce qui pique & flatte ma curiosité. D'ailleurs, en résolvant d'une maniere solide ces différentes questions que notre dissertation fait naître, le reste en deviendra beaucoup moins difficile. Je veux bien, ajouta-elle, condescendre à tes desirs, & sans perdre de tems, elle commença ainsi.

Si on définit le hasard, un événement produit par un mouvement fortuit, & qui n'a aucune connexion avec les principes ordinaires des choses, je le dirai hardiment ; il n'y a point de hasard, & ce mot est absolument vuide de sens. Car puisque Dieu ne permet pas que rien sorte de l'ordre de sa Providence, il ne peut rien arriver fortuitement, & qui n'ait été prescrit ou permis par elle. RIEN NE SE FAIT DE RIEN ; c'est un axiôme consacré, & qui a passé de tout tems pour incontestable. Il est vrai que les anciens l'entendoient plutôt de la matiere que des causes efficientes ; mais l'un suit de l'autre ;

& si quelque chose n'avoit point de principe, on pourroit dire qu'elle viendroit de rien. Or, comme cela est impossible, il est impossible aussi que le hasard, dans le sens que je viens de le définir, soit quelque chose de réel.

Mais n'y a-t-il donc rien, repliquai-je, qu'on puisse appeller de ce nom, quoique le vulgaire ne sçache pas bien ce que c'est ? N'y a-t-il rien de fortuit, & qu'on puisse attribuer au hasard ? Aristote, me dit-elle, va te répondre pour moi. Il a, dans sa Physique, expliqué cette question en peu de mots, & d'une maniere qui paroît très-conforme à la vérité. Toutes les fois, dit ce grand Philosophe, que l'on se propose de faire quelque chose, & que, par des causes inconnues, la chose arrive tout différemment de ce qu'on se proposoit, c'est un événement imprévu, que l'on appelle hasard. Par exemple, si quelqu'un, dans le dessein de cultiver son champ, en remue la terre, & y trouve un trésor, cette découverte

découverte est regardée comme l'effet fortuit du hasard. Néanmoins elle a différentes causes, dont le concours la produite. Car si le propriétaire du champ l'eût laissé inculte, & si quelqu'homme riche n'eût eu la fantaisie d'y enfouir son trésor, il n'y auroit jamais été trouvé. Cet événement heureux & inopiné, n'est donc fortuit que parce que celui qui a caché son or, & celui qui a cultivé son champ, y ont concouru, sans en avoir l'intention. On peut donc définir le hasard, un événement inopiné, produit par différentes causes, qui concourent ensemble à ce que l'on faisoit par un autre motif, & pour une autre fin; & ce concours est l'effet de l'ordre invariable établi par cette Providence adorable, qui dispose tout avec sagesse, & fait que chaque chose vient dans le tems & dans le lieu qu'elle lui a marqué.

Dans la région habitée par ce peuple guerrier qui combat en fuyant, & par une retraite artificieuse, n'engage ses ennemis à le poursuivre que

K

pour les percer de coups, d'autant plus inévitables, qu'ils sont moins prévus, le Tigre & l'Euphrate sortent d'un même rocher; mais bientôt leurs flots se séparent, & coulent dans des lits différens. Si, dans la suite de leurs cours, ils se réunissent de nouveau, les vaisseaux & tout ce qu'ils rouloient avec leurs ondes, portés d'abord séparément par chacun de ces fleuves, se trouvent, après leur jonction, fortuitement réunis & mêlés de mille manieres différentes; mais ces combinaisons, quelques fortuites qu'elles paroissent, sont l'effet naturel de la pente du terrein sur lequel coulent ces fleuves, & de la direction de leur cours. Ainsi le hasard, quoiqu'il paroisse indépendant de tout, est pourtant assujetti aux loix de la Providence, & n'existe que par elles.

Cela est ainsi sans doute, répondis-je; mais cet enchaînement des choses, cet ordre du destin, ne détruit-il pas la liberté de l'homme? Non, me dit-elle; l'homme est véritablement libre. La liberté est l'appanage de

toute créature raisonnable. Car tout être doué de raison, est capable par lui-même de discerner les choses, & de connoître ce qu'il doit desirer ou fuir. Dès-lors il peut se porter à l'un, & se détourner de l'autre. Ainsi tout être en état de raisonner & de juger, a la liberté de vouloir ou de ne pas vouloir. Il est vrai que cette faculté n'est pas égale dans tous les êtres raisonnables. Car les substances célestes ont une intelligence plus pénétrante, une volonté plus pure, & un pouvoir plus parfait de se porter à ce qu'elles desirent. Les ames moins libres qu'elles, le deviennent encore moins quand, s'éloignant de la Divinité, elles sont renfermées dans la prison d'un corps mortel, & elles semblent perdre toute leur liberté, & devenir entierement esclaves, lorsque fermant les yeux à la raison, elles se plongent honteusement dans le vice. Car aussi-tôt qu'elles se détournent de la souveraine vérité, qui est la vraie lumiere, pour s'attacher aux choses d'ici-bas, l'ignorance vient les

couvrir d'un voile ténébreux ; elles sont agitées de mille affections tumultueuses & déréglées ; & si elles y consentent, si elles s'y livrent, elles appésantissent les fers qu'elles se sont forgés elles-mêmes, & leur liberté corrompue devient le principe de leur esclavage honteux. Dieu qui voit tout, qui entend tout, a prévu tout cela de toute éternité, & a destiné à chacun ce qu'il a mérité par ses bonnes ou par ses mauvaises actions.

Homère célèbre avec tous les charmes de la poësie, le Soleil, pere de la lumiere. Cependant ce soleil impuissant ne peut pénétrer ni les entrailles de la terre, ni les abîmes de la mer. Les yeux du Créateur de l'univers sont bien plus pénétrans. Ni la profonde masse de la terre, ni les nuages épais de la plus ténébreuse nuit, ne peuvent rien dérober à sa vue. D'un seul regard, il voit tout ce qui a été, tout ce qui est, & tout ce qui sera ; & puisqu'il est le seul qui connoisse tout, c'est lui seul aussi qui est le vrai soleil & la vraie lumiere du monde.

Me voilà, lui dis-je, accablé de nouveau par le poids d'une difficulté bien plus grande encore. La prescience de Dieu me paroît absolument contraire à la liberté de l'homme. Car si cette prescience s'étend sur tout, & qu'elle soit essentiellement infaillible, il faut nécessairement que ce qu'elle a prévu arrive. Si donc, de toute éternité, elle connoît non-seulement les actions des hommes, mais encore leurs desseins & leurs desirs les plus cachés, que devient leur libre arbitre, puisque tout arrivera infailliblement, comme l'aura prévu cette prescience infaillible ? Si en effet l'événement pouvoit la tromper, elle n'auroit plus une connoissance assurée de l'avenir. Sa prétendue science ne seroit qu'une opinion douteuse, & sujette à l'erreur ; ce qu'on ne peut dire de Dieu sans blasphême. Je sçais qu'il y en a qui croient résoudre cette difficulté, en disant que les choses n'arrivent pas nécessairement parce que Dieu les a prévues ; mais que Dieu les prévoit nécessairement, parce

qu'elles doivent arriver. Mais je n'approuve point leur idée; car c'est tomber d'une difficulté dans une autre. En effet, alors la nécessité ne sera plus, il est vrai, du côté des choses futures; mais elle sera du côté de la prescience. Au reste, ce n'est point là le véritable état de la question. Il s'agit uniquement de prouver que les événemens prévûs arrivent nécessairement sans que pour cela la prescience de Dieu nécessite leurs causes efficientes. Je me sers, pour expliquer ma pensée, d'un exemple familier. Si quelqu'un est assis, l'opinion de ceux qui le croient dans cette posture, est nécessairement vraie; & en retournant la proposition, on peut dire que si ceux qui le pensent ainsi, pensent vrai: il est nécessaire en effet qu'il soit assis. Il y a donc nécessité des deux côtés; & l'existence de la chose & la vérité de l'opinion qu'on en a, sont alors également nécessaires. Cependant la vérité de l'idée de celui qui me croit assis, n'est point la cause de ce que je le suis; mais plutôt c'est

parce que je ſuis effectivement aſſis, que ſon idée eſt vraie; & quoique la cauſe de ma ſituation vienne d'ailleurs, cependant il y a, ainſi que je l'ai dit, néceſſité des deux côtés. On doit raiſonner de même de la Providence & des choſes futures. Car quoiqu'elles ſoient prévues parce qu'elles doivent arriver, & qu'elles n'arrivent pas préciſément parce qu'elles ſont prévues, cependant il ſembleroit qu'il y auroit néceſſité abſolue, ou que Dieu prévit les événemens parce qu'ils doivent arriver; ou que ces événemens arrivaſſent parce que Dieu les auroit prévus; ce qui ſuffit aſſurément pour détruire la liberté de l'homme. D'ailleurs, y a-t-il rien de plus déraiſonnable que de dire que des événemens futurs ſoient la cauſe de la preſcience de Dieu. Ce qui ne doit ſe faire que dans la ſuite des tems, peut-il être la cauſe de cette preſcience, qui eſt de toute éternité? L'avenir n'en peut pas plus être la cauſe que le paſſé. A cet égard, tout eſt égal entr'eux; car s'il eſt de toute

néceſſité qu'une choſe ſoit, quand je ſuis ſûr qu'elle eſt, il eſt également néceſſaire qu'elle arrive, quand je ſuis ſûr qu'elle arrivera. L'événement d'une choſe prévue, eſt donc abſolument inévitable; que ſi elle n'arrive pas comme je le penſe, l'opinion que j'en ai eſt une erreur véritable, & non pas une ſcience. Eh! comment avoir une vraie connoiſſance d'un événement, s'il ne doit pas certainement & néceſſairement arriver? Comme la ſcience ne peut s'allier en aucune façon avec l'erreur, il eſt indubitable que ce qu'elle conçoit évidemment devoir arriver, arrivera, de toute néceſſité, de la maniere qu'elle le conçoit. Comment donc comprendre que Dieu, de toute éternité, a prévu les événemens, s'ils ſont incertains? Car s'il croit qu'ils arriveront infailliblement, & que cependant il ſoit poſſible qu'ils n'arrivent pas, il ſe trompe; ce qu'on ne peut ni dire ni penſer ſans blaſphême. D'un autre côté, s'il ne les connoît que pour ce qu'ils ſont, c'eſt-

à-dire pour des choses *contingentes*, qui peuvent arriver, ou ne pas arriver, quelle idée aurons-nous alors de sa prescience? Elle ne différera pas de ce ridicule oracle de Tirésias : *Tout ce que je dirai sera ou ne sera pas.* Elle n'auroit aucun avantage sur l'opinion des hommes, si sa connoissance se bornoit à regarder l'avenir comme quelque chose d'incertain : mais comme il ne peut y avoir la moindre ombre d'incertitude dans cet Être adorable, source & principe de tous les êtres, il est constant que les choses dont il a prévu l'existence, arriveront infailliblement. Mais que devient alors la liberté de l'homme, dont la volonté & les actions sont liées par la nécessité que leur impose l'infaillibilité de la prescience? Et si l'homme est dépouillé de son libre arbitre, quelle confusion, quel désordre, quelle absurdité ne s'ensuivra-t-il pas? Qu'on cesse alors d'encourager les gens de bien par l'espoir des récompenses, & d'épouvanter les les méchans par la crainte des sup-

plices. Alors ce que nous appellons équité deviendra le comble de l'injustice ; car pourquoi récompenser ou punir l'homme qui ne peut plus rien mériter, puisqu'il ne fait plus rien par la détermination de sa volonté, dans la nécessité où il est de justifier, par ses actions, l'infaillibilité de la prescience divine ? Alors il n'y aura plus ni vices ni vertus ; le bien & le mal, tout sera confondu, &, ce qui est le comble de l'impiété, nos mauvaises actions mêmes auront la Providence pour principe, puisque toutes les choses qui se font ici-bas, se font par ses ordres, & que l'homme, privé de son libre arbitre, sera nécessité à les exécuter. Toute notre espérance est donc éteinte ; toutes nos prieres deviendront superflues. Car que nous reste-t-il à espérer ou à demander, si tout arrive par un enchaînement nécessaire, & que rien ne peut changer ? Le seul lien qui unit l'homme à Dieu, ne subsistera donc plus ? Nous avons pensé jusqu'à présent qu'une humble priere nous atti-

roit les graces de Dieu : de-là est venu ce commerce sacré, par lequel nous nous élevons jusqu'à la lumiere inaccessible qu'il habite, pour nous entretenir avec lui. Mais si une fatalité toute-puissante nécessite nos actions, nos prieres n'ont plus aucune force; il n'y a plus aucune union entre Dieu & nous; & séparés de ce principe souverain de toutes choses, l'homme dépourvu de son soutien, retombera dans le néant.

Quelle contrariété regne parmi les choses les plus étroitement unies! Dieu a-t-il donc mis tant d'opposition entre deux vérités, que quoiqu'elles subsistent chacune prise à part, elles ne puissent cependant subsister ensemble? Non, les vérités ne peuvent être contraires les unes aux autres; elles sont indissolublement unies entr'elles par des nœuds secrets; mais notre ame appesantie, accablée par le poids de son corps mortel, n'a point assez de lumiere pour les appercevoir; mais pourquoi brûle-t-elle donc d'un si grand desir de découvrir

les vérités cachées ? Sçait-elle déja ce qu'elle recherche avec tant d'empressement & tant d'inquiétudes ? Non, sans doute. Mais si elle l'ignore, que cherche-t-elle donc, l'aveugle qu'elle est ? Peut-elle desirer, peut-elle rechercher ce qu'elle ne connoît pas ? Sçait-elle où le trouver ? Et n'en ayant aucune idée, comment le reconnoîtroit-elle quand le hasard le lui feroit rencontrer ? N'est-ce point que cette ame, quand elle contemploit l'intelligence suprême, y puisoit les idées générales & particulieres de chaque être ; & qu'à présent qu'elle est renfermée dans la prison ténébreuse de son corps, elle a perdu la connoissance distincte & particuliere de chaque chose, mais que cependant il lui en reste encore quelques notions générales ? Ainsi lorsque l'homme cherche la vérité, on peut dire que s'il ne la connoît pas comme il faut, du moins il ne l'ignore pas absolument ; mais consultant les idées générales qui lui sont restées, il s'efforce, par ce peu de

connoissances qui lui restent, de parvenir à une connoissance plus parfaite, en rappellant ce qu'il a oublié, pour le joindre à ce peu qui reste encore gravé dans sa mémoire.

Voilà, me répondit la Philosophie, une vieille plainte qu'on fait depuis long-tems contre la Providence. Ciceron, dans ses Livres de la Divination, s'est beaucoup tourmenté pour y répondre : tu es depuis long-tems dans le même embarras ; mais personne jusqu'à présent n'y a répondu avec assez d'exactitude & de solidité. La difficulté vient de l'impuissance où sont la plupart des hommes de comprendre la simplicité infinie de la prescience divine. Si l'on pouvoit s'en former une juste idée, toutes les difficultés s'évanouiroient bientôt. Je vas essayer de le faire, après avoir dissipé ce qui fait à présent le sujet de ton trouble & de ton embarras. Je te demandes d'abord pourquoi tu ne goûtes pas la réponse de ceux qui disent que la prescience ne blesse point la liberté, parce qu'elle

n'impose aucune nécessité aux choses futures. Car, dis-moi, n'est-ce pas uniquement parce que dès qu'elles sont prévues, elles ne peuvent plus ne pas arriver, que tu conclus qu'elles sont nécessités ? Mais si, comme tu en es convenu, la prescience n'impose aucune nécessité, pourquoi, libres dans leur principe, deviendroient-elles nécessaires dans l'événement ?

Pour te faire entendre les conséquences de ces raisonnemens, supposons un moment qu'il n'y a aucune prescience, les actions libres ne pourront être censées contraintes ou nécessitées par ce qui n'existe pas. Convenons maintenant que cette prescience existe, mais qu'elle n'impose aucune nécessité aux choses futures, je crois que la liberté de l'homme reste pour lors également dans tout son entier.

Mais, me diras-tu, si la prescience ne nécessite pas les événemens, il est toujours certain qu'elle est une marque assurée qu'ils arriveront infailli-

blement. Mais arriveroient-ils moins infailliblement s'il n'y avoit point de prescience ? Ce qui n'est que la marque & le signe d'une chose, est bien la preuve de son existence ; mais elle n'en est pas le principe. C'est pourquoi il faudroit commencer par démontrer que tout arrive par les loix d'une nécessité absolue, avant d'établir que la prescience en est la marque. Car s'il n'y a aucune nécessité, la prescience ne pourra en être le signe. Ce n'est d'ailleurs ni par les signes d'une chose, ni par aucun autre moyen pris hors d'elle, mais par ses seuls principes intrinséques que l'on parviendra à faire une démonstration solide. Mais comment peut-il se faire, dira-t-on, que les choses prévues n'arrivent pas ? Vaine demande. Je ne dis point que je crois qu'elles n'arriveront pas, je dis seulement que quoiqu'il soit certain qu'elles arriveront, il n'est pas moins certain qu'elles ne sont aucunement nécessitées. Pour t'aider à le comprendre, rappelles-toi mille choses qui se font tous les

jours à nos yeux. Un habile cocher, par exemple, conduit un char avec adresse ; il fait obéir à son gré les chevaux fougueux qui le traînent, &c. Est-ce par nécessité que cela se fait ? Non, sans doute. Il n'y auroit plus d'art ni d'adresse en rien si tout se faisoit par les loix d'une nécessité impérieuse. Ce qui se fait donc librement, n'étoit certainement pas nécessité avant son existence ; ainsi bien des événemens arriveront librement dans leur tems. Car tout le monde, je crois, conviendra que ce qui arrive, étoit futur, de la même maniere qu'il arrive (a) ; l'existence de ces choses est donc parfaitement libre, quoiqu'elle ait été prévue. Car la connoissance & la prévision des choses futures, ne leur impose pas plus de nécessité, que notre connoissance & notre vue n'en imposent à celles

(a) S'il arrive nécessairement, il étoit prévu devoir arriver nécessairement ; s'il arrive librement, il étoit futur *contingent*, & prévu comme tel.

qui arrivent journellement ſous nos yeux.

Mais voilà précisément, me diras-tu, le point de la difficulté. Je ne puis ſuppoſer qu'un événement futur puiſſe être prévu, & reſter libre & contingent. Cela ſemble impliquer contradiction ; car s'il eſt prévu, il arrivera néceſſairement ; & s'il n'arrive pas néceſſairement, il ne peut être prévu ; puiſque la preſcience ne peut avoir pour objet qu'une vérité dont la certitude ſoit infaillible. Car encore une fois, prévoir comme certain, ce qui eſt libre & contingent, c'eſt moins avoir une connoiſſance lumineuſe, qu'une opinion ténébreuſe, & ſujette à l'erreur.

Toute l'obſcurité de cette matiere vient de ce que tout le monde croit connoître les choſes à fond, & telles qu'elles ſont elles-mêmes ; ce qui eſt abſolument faux. Puiſque l'étendue de nos connoiſſances ne dépend point de la nature des choſes, mais de celle notre intelligence ; car pour expliquer ma penſée par une comparai-

son, l'œil & la main connoissent d'une maniere différente, la rondeur d'un même objet. L'œil, quoique éloigné, n'a besoin que d'un regard pour saisir tout d'un coup la figure de l'objet ; mais la main est obligée de s'en approcher, de s'y attacher & de le suivre dans tout son contour, avant que de pouvoir en connoître la rondeur ; l'homme lui-même le connoît d'une maniere différente, par les sens, par l'imagination, par la raison & par l'intelligence. Les sens ne peuvent juger de la figure que comme inhérente à la matiere. L'imagination détache la figure du sujet même, & en juge séparément. La raison va plus loin, faisant abstraction des individus, elle considére l'espéce en général, & se forme l'idée de l'universel. L'intelligence a des vues encore plus sublimes ; sans s'arrêter à ces idées générales, elle considére la simplicité de l'essence constitutive de chaque chose, &, ce qu'il faut bien remarquer, ces différentes facultés renferment les qualités de celles qui

leur sont subordonnées ; mais les inférieures ne peuvent atteindre aux objets des plus parfaites. Car les sens se bornent uniquement à la matiere ; l'imagination ne peut se former l'idée des universaux, ni la simple raison celle de l'essence. L'intelligence au contraire, infiniment plus élevée, juge de tout ce qui a rapport aux choses, de la même maniere dont elle en conçoit l'essence. Car si elle considére les objets sensibles, leur figure & leur idée générale, elle ne le fait ni par le ministere des sens, ni par celui de l'imagination, ni par celui de la raison même, mais par sa propre lumiere, qui embrasse & pénétre tout. De même, la raison, quand elle se forme l'idée des universaux, ne se sert ni de la force de l'imagination, ni du secours des sens. Voici l'idée générale que la raison de l'homme a de lui-même. L'homme est un animal à deux pieds & raisonnable (*a*).

(*a*) Notre Philosophie a retranché avec raison de la définition de l'homme, ces mots, *à*

Or cette idée générale renferme des connoissances qui sont du ressort de l'imagination & des sens ; mais sans leur secours, la raison les acquiert par ses seules lumieres. Enfin l'imagination elle-même, en qui les espéces qui sont son objet, entrent d'abord par les sens, ne laisse pas de se les former ensuite par sa propre force, quoique tous les sens restent dans une entiere inaction. Tu vois donc que c'est bien moins de la nature des objets, que de celles de nos différentes facultés, que provient la différence de nos connoissances. Et cela doit être ainsi : car le jugement étant

---

deux pieds. En effet, ils y sont pour le moins inutiles, puisqu'ils n'expriment ni le genre ni la différence spécifique de la chose définie. Ils n'en expriment point le genre ; car l'homme, en qualité d'animal, n'est pas plus du genre des animaux à deux pieds, que de ceux à qui la nature en a donné quatre. Ils n'en expriment pas non plus la différence, puisqu'il n'y a point d'animaux à quatre pieds qui soient raisonnables. La raison ne distingue pas plus l'homme de ceux-là, que de ceux qui n'en ont que deux.

un acte propre de la faculté qui juge, il eſt bien plus naturel de croire qu'elle le forme d'elle-même & par ſes propres forces, que par l'influence d'une cauſe étrangere.

Ces anciens ſages, trop peu connus, qui ont illuſtré l'école de Zénon, penſoient que des objets matériels il ſort ſans ceſſe une foule d'images inviſibles qui viennent s'imprimer dans les ames, comme le ſtyle grave rapidement ſur des tablettes, ces ſignes qui ſont les interprétes de nos penſées. Mais ſi l'ame n'agit point par elle-même; ſi purement paſſive, elle n'eſt qu'un ſimple miroir où les objets viennent ſe peindre, d'où lui peut venir cette ardeur qu'elle a de tout connoître; & cette faculté de connoître en effet chaque choſe, de faire l'analyſe des objets qui lui ſont connus, d'en diviſer à cet effet les différentes parties, & de les réunir enſuite ſous un ſeul & même point de vue? D'où vient peut-elle à ſon gré s'élever juſqu'au plus haut des cieux, & deſcendre

ensuite dans les plus profonds abîmes ? Pourquoi, recueillant ses connoissances, & les comparant ensemble, sçait-elle faire triompher la vérité des ténébres de l'erreur ? Ah ! certainement elle est douée d'une force active, d'une faculté puissante, dont seroit incapable un être qui, semblable à la matiere, ne seroit propre qu'à recevoir les impressions des objets extérieurs. J'avoue pourtant que ces impressions précédent d'ordinaire nos idées. La lumiere qui frappe nos yeux, la voix qui retentit à nos oreilles, semblent réveiller notre ame. Ces sensations lui rappellent les idées qui y répondent ; elle en fait l'application aux différens objets, & réunit les images qui entrent en elle par les sens, aux idées puremont spirituelles qu'elle renferme en elle-même.

Si dans les sensations corporelles, quoique les qualités des objets sensibles affectent les organes des sens, & que l'impression faite sur eux précéde le sentiment de l'ame & l'ex-

cite, en y recueillant les idées auxquelles elle ne faisoit pas attention auparavant; si dans ces sortes de sensations, dis-je, le sentiment intérieur de l'ame n'est point une impression purement passive qui lui vienne du dehors; mais l'effet de sa propre activité qui s'apperçoit, & juge de ce qui se fait dans les corps; à combien plus forte raison les êtres qui sont absolument indépendans de la matiere, ne sont-ils point assujettis, dans leurs idées, aux espéces sensibles, mais jugent de tout par les seules forces de leur intelligence? Aussi voyons nous que chaque espéce a une façon de connoître qui lui est propre. Ces animaux qui vivent dans la mer, aussi immobiles que les rochers auxquels ils sont attachés, sont doués de la seule faculté de sentir, & destitués de toute autre qualité ultérieure. Les autres animaux qui, par leurs divers mouvemens, nous donnent lieu de croire qu'ils ont des desirs & des aversions, avec la faculté de sentir, ont encore

l'imagination. La raison est la propriété essentielle de la nature humaine, comme l'intelligence l'est de la nature divine ; & celle-ci est évidemment la plus parfaite, puisqu'elle renferme tout le reste. Si les sens & l'imagination, parce que les idées abstraites des universaux ne sont pas de leur ressort, osoient soutenir que la raison ne les conçoit pas, & lui parler ainsi : ce qui est à notre portée, ne peut être considéré d'une maniere générale, & par abstraction à tout sujet ; donc ou vous ne concevez pas les universaux, ou nous n'avons aucun objet qui nous soit propre ; or nous sommes bien assurés d'avoir des objets sur lesquels nous exerçons nos fonctions, donc vous ne pouvez avoir aucune idée des universaux. La raison ne pourroit-elle pas leur répondre : facultés subalternes, vous ne pouvez vous élever au-dessus des choses corporelles & sensibles ; pour moi qui les conçois d'une maniere plus noble & plus parfaite que vous ; j'ai d'eux des idées générales que vous

vous êtes incapables d'avoir. Restez donc dans votre sphére, & ne me disputez pas les connoissances que j'ai, parce qu'elles sont au-dessus de vous. C'est sans doute à la faculté de connoître la plus parfaite qu'il faut s'en rapporter sur ce sujet; & nous qui, avec les sens & l'imagination, possédons la faculté de raisonner, nous lui donnerions sûrement gain de cause en ce procès. Le même tort que les sens & l'imagination auroient avec la raison, dans la supposition que je viens de faire, la raison l'a vis-à-vis du souverain Être, lorsqu'elle pense qu'il ne voit pas l'avenir autrement qu'elle. Car tel est ton raisonnement. On ne peut pas prévoir avec certitude ce qui ne doit pas nécessairement arriver. Il n'y a donc point en Dieu de prescience dés événemens futurs; ou s'il y en a, elle leur impose une nécessité absolue. Voilà comme on raisonne. Mais si nous pouvions voir par les lumieres de l'intelligence infinie, ce que nous ne voyons qu'imparfaitement

par celles de la raison, nous conviendrions que cette foible raison doit le céder à l'intelligence suprême, plus encore que les sens & l'imagination ne doivent le céder à la raison.

Élevons-nous donc, s'il est possible, jusqu'à cette divine lumiere, nous verrons en elle, ce que nous ne trouverons jamais en nous-mêmes; nous y verrons, dis-je, comment les événemens futurs, quoiqu'ils doivent arriver librement, sont pourtant prévus avec certitude, & que cette prévision non-seulement n'est pas une opinion vague & imparfaite, mais au contraire, est une science véritable, & infiniment parfaite dans son infinie simplicité.

Que la nature a pris de plaisir à varier les figures des animaux qui vivent sur la terre! Les uns rampent sur la poussiere, & ne s'y traînent qu'avec peine; les autres, d'une aîle légére & rapide, fendent les airs, & parcourent sans peine l'immense étendue de la plaine azurée: d'autres impriment sur la terre la trace de leurs

pas, & tantôt ils traverſent les campagnes; tantôt ils s'enfoncent dans l'épaiſſeur des bois. Mais toutes ces eſpéces différentes ont cependant la tête également panchée vers la terre. L'homme ſeul porte la tête droite & élevée; & s'il veut uſer de ſa raiſon, il verra que puiſque ſes yeux ſont faits pour contempler le ciel, ſon ame doit ſe détacher de la terre. Ne feroit-il pas honteux pour lui que ſon cœur fut attaché aux choſes d'ici-bas, tandis que ſon corps, par ſa poſture, l'avertit ſans ceſſe de ſe porter vers celles du ciel?

Élevons-nous donc vers le Très-Haut; & puiſqu'il eſt conſtant qu'il ne faut pas juger de la maniere de connoître par la nature de l'objet connu, mais par celle de la faculté qui connoît, conſidérons, autant qu'il eſt permis à des mortels de le faire, quelle eſt la perfection de la nature divine, afin de mieux juger de la nature de ſes connoiſſances. Il ne faut que conſulter la raiſon pour avouer que Dieu eſt éternel. Conſidérons donc ce que

c'est que l'éternité ; l'idée que nous en concevrons nous conduira à celle de la nature & des connoissances de l'Être éternel.

L'éternité est la jouissance entiere & parfaite d'une vie sans commencement, sans succession & sans fin. Cette idée va s'éclaircir en la comparant avec celle du tems. Pour tout ce qui est temporel, le présent n'est que le passage du passé à l'avenir. Rien de ce qui est sujet à l'empire du tems, ne peut jamais jouir tout à la fois de sa vie toute entiere. Le jour d'hier a cessé d'être pour lui, & le jour de demain n'existe pas encore. Dans celui même d'aujourd'hui, vous ne jouissez à la fois que d'un instant rapide & passager. Tout ce qui est donc sujet à la succession du tems, quand même, ainsi qu'Aristote l'a pensé du monde, il n'auroit jamais eu de commencement, & que sa durée dût s'étendre autant que celle des tems, à parler avec précision, ne mérite pourtant pas le titre d'éternel, puisqu'il ne réunit pas ensemble tous les points

de sa vie ; & que jouissant à peine du présent, il ne jouit plus du passé, & ne jouit pas encore de l'avenir. Ce qui est véritablement éternel, doit jouir tout à la fois de toute la plénitude d'une vie sans fin. Rien ne doit être ni passé ni futur pour lui. Toujours, & tout en lui-même, l'immense succession des tems, n'est rien à son égard. Tout est toujours présent à ses yeux. C'est donc à tort que, de ce que Platon paroît avoir cru que le monde a toujours existé & durera toujours, quelques-uns en concluent que ce monde créé est éternel comme son Créateur. Car il y a bien de la différence entre avoir une durée sans fin, mais successive, comme le monde l'a dans l'opinion de ce grand Philosophe, & jouir tout à la fois, sans succession & sans partage d'une vie infiniment parfaite ; ce qui ne peut se dire que de Dieu. Au reste, ne va pas penser que la préexistence du Créateur aux choses créées, puisse se mesurer par la durée du tems ; cette préexistence est une propriété essentielle de

la nature divine, avec laquelle le tems n'a aucune proportion. Si dans sa succession infinie, il paroît l'imiter en quelque chose, il lui est absolument impossible de l'égaler. C'est pourquoi ne pouvant jouir, comme elle, d'une parfaite immutabilité, il dégénére en un mouvement successif & sans fin; & ne pouvant réunir son existence en un seul point, il se partage & s'écoule dans ces espaces immenses que forment le passé & l'avenir. Dans l'impossibilité où il est de jouir tout à la fois de toute la plénitude de son être, il imite l'état immuable de Dieu, mais seulement en ce qu'en quelque sorte, il ne cesse jamais d'exister, & reste présent autant que peut le permettre la rapidité avec laquelle le moment présent s'enfuit. Ce moment, tel qu'il est, est une foible image de cette éternité toujours présente à Dieu. Mais comme il cesse d'être aussi-tôt qu'il existe, il se renouvelle sans cesse; & par une succession perpétuelle, forme l'infinité des siécles. Ainsi ce n'est

qu'en continuant à s'écouler sans fin, qu'il acquiert son étendue; étendue immense, mais qu'il ne peut réunir dans un seul point fixe & immuable. Si nous voulons donc, à l'exemple de Platon, donner aux choses des noms qui leur conviennent, celui d'éternel ne sera donné qu'à Dieu seul (*a*); & puisque toute faculté intelligente connoît les choses selon sa nature, & que celle de Dieu est de jouir tout à la fois de l'éternité toute entiere, sa lumiere infinie indépendante de la succession des tems, réunit le passé & l'avenir, & lui fait tout voir comme toujours présent; & ainsi ce que nous appellons prescience, est moins une prévision de l'avenir, qu'une vue simple & actuelle de toutes choses éternellement présentes à Dieu. Aussi cette connoissance n'est, à proprement parler, que

(*a*) Il y a dans le texte : appellons le monde *perpétuel ;* mais ne donnons qu'à Dieu le nom d'éternel. *Deum quidem æternum mundum verò dicamus esse perpetuum.*

la divine Providence, qui du haut de son trône, voit toutes choses tout à la fois, & d'un seul coup d'œil.

Dis-moi maintenant, mon cher Éléve, comment pourrois-tu penser que la vue de Dieu nécessite les événemens, puisque celle des hommes ne les nécessite pas? Car tu conviendras que tes regards n'imposent aucune nécessité à ce qui se fait sous tes yeux. Or, s'il est permis de comparer en quelque chose l'homme avec Dieu, tout est éternellement présent à ses yeux, comme l'instant présent l'est aux tiens. Sa prescience ne change donc en rien ni la nature ni les propriétés des choses. Elles sont présentés à ses yeux telles qu'elles arriveront un jour. Infaillible dans ses jugemens, d'un seul & même regard, elle voit comme nécessitées celles qui doivent arriver nécessairement, & comme libres, celles qui arriveront librement. Ainsi, quoique du même coup d'œil, tu voies un homme se promener sur la terre, & le soleil rouler dans les cieux, tu sçais très-

bien que le mouvement du premier eſt parfaitement libre, & que celui de l'autre ne l'eſt pas. La preſcience de Dieu n'altére donc en rien les qualités des choſes toujours préſentes à ſon égard, & qui ne ſont futures qu'eu égard à la ſucceſſion des tems. Ce n'eſt donc pas par une ſimple conjecture, mais par une connoiſſance certaine, & fondée ſur la vérité même, que Dieu voit ce qui arrivera, quoiqu'il ſçache qu'il arrivera librement. Si tu m'objectes maintenant que ce que Dieu voit comme futur, ne peut pas ne point arriver; & que ce qui ne peut pas ne point arriver, n'eſt plus libre, mais néceſſité, je t'avouerai ici une vérité très-ſolide, mais qui ne peut être connue que de ceux qui s'élévent juſqu'à la contemplation de la Divinité: oui, je le dirai, le même avenir peut être regardé comme néceſſaire, relativement à la connoiſſance de Dieu, quoique relativement à ſa propre nature & à celle de ſon principe, il reſte toujours véritablement libre. Il y a

en effet deux espéces de nécessités; l'une absolue, l'autre conditionnelle. Tous les hommes mourront; voilà une nécessité absolue. Cet homme se promene; car je le vois : voilà une nécessité qui n'est que conditionnelle. Car quoique nécessairement ce que je vois existe, il ne s'ensuit pas qu'il existe nécessairement. Rien en effet ne force cet homme à marcher; il le fait librement & par sa pure volonté, cependant dès que je le vois marcher, il faut nécessairement qu'il marche. On peut dire de même, que ce que la Providence voit, ne peut pas ne point être, quoiqu'il soit pourtant libre de sa nature & dans son principe. Or Dieu voit comme actuellement présentes, toutes les actions libres qui doivent se faire dans la suite des tems; elles sont donc nécessaires conditionnellement, & eu égard à la connoissance que Dieu en a; mais considérées en elles-mêmes, elles n'en sont pas moins libres. Ainsi tout ce que Dieu a prévu, arrivera sans doute; mais tout

ce qui est l'effet du libre arbitre, ne change point de nature au moment de son existence. En effet, il arrive librement, parce qu'avant que d'être, il a pu ne pas arriver.

Mais qu'importe, diras-tu, que nos actions ne soient pas nécessitées en un sens, si elles le sont dans un autre, par la connoissance antécédente que Dieu en a? Il n'est pas difficile de répondre à ta difficulté. Rappelles-toi ce que je t'ai dit du mouvement du soleil qui parcourt les cieux, & de celui de l'homme qui marche sur la terre; l'un & l'autre, dès qu'ils existent, ne peuvent pas ne point être; l'un cependant n'étoit pas libre avant son existence, & l'autre l'étoit. De même les choses qui sont présentes aux yeux, existent certainement; mais les unes sont une suite nécessaire des loix de la nature, & les autres dépendent entierement de la volonté de leurs agens. Ce n'est donc pas sans raison que j'ai dit que ce qui, considéré relativement à la

connoissance de Dieu, peut être regardé comme nécessaire, est pourtant véritablement libre, si on le considére en lui-même. De même que tout ce qui est du ressort des sens, est universel & singulier tout ensemble; singulier considéré en lui-même, & universel quand la raison le considére sous une idée générale, & par abstraction à tout sujet.

Mais, ajouteras-tu, si je peux, à mon gré, faire ou ne pas faire ce que Dieu a prévu, & que je vienne à changer de dessein, je tromperai sa prescience, qui a prévu ce que je ne ferai pourtant pas. Je réponds à cela, qu'il est vrai que tu peux changer de dessein à ton gré; mais tu ne tromperas pas plus pour cela cette Providence adorable, qui sçait que tu peux changer, & qui sçait en même-tems si tu le feras, ou non; que tu peux tromper ceux qui te voient, lorsque, sous leurs yeux, tu exerces ta liberté au gré de ton caprice.

Quoi! me diras-tu encore, les connoissances de Dieu changeront donc

au gré de mon inconſtance ; & puiſque je peux vouloir une choſe, & le moment d'après en vouloir une autre, la connoiſſance que Dieu a de moi éprouvera donc là même variation ? Non, ſans doute, mon cher Éléve ! L'œil de Dieu voit l'avenir tout entier, comme toujours préſent. Ses connoiſſances ne varient point comme toi, en ſaiſiſſant tantôt un objet, tantôt l'autre. Mais telle eſt la propriété eſſentielle de ſa nature infiniment ſimple, qu'éternellement invariable, il voit d'un ſeul regard, tous les changemens de ta volonté. Tu peux par-là réſoudre la difficulté que tu faiſois il y a un moment, en diſant qu'il paroiſſoit indigne de Dieu que ſa ſcience tint en quelque choſe de nos actions futures. Elles n'en dépend en rien ; & telle eſt ſa perfection ſouveraine, qu'embraſſant tout par une connoiſſance toujours actuelle & infiniment ſimple, elle donne l'ordre à tout, & ne le reçoit de rien.

De tout ceci, concluons que l'homme jouit d'une pleine liberté ; qu'en

conséquence les loix sont justes dans les récompenses qu'elles proposent aux bonnes actions, & dans les châtimens qu'elles décernent aux mauvaises. Dieu, dont la prescience éternelle, voit toutes nos actions comme toujours présentes, les juge de toute éternité, & prépare dès-lors une récompense infinie aux bons, & des supplices terribles aux méchans. Ce n'est donc point en vain que nous mettons notre espérance en lui, & que nous lui adressons nos vœux. S'ils partent d'un cœur juste & droit, ils ne seront point rejettés. O hommes! fuyez donc le vice; pratiquez la vertu. Qu'une juste confiance vous anime, & que l'humilité de votre priere, la fasse monter vers le trône de l'Éternel. Si vous ne vous faites point illusion à vous-mêmes, vous devez sçavoir avec quelle ardeur vous êtes obligés de vous porter au bien, puisque vous ne pouvez rien faire qui échappe aux regards d'un Dieu souverainement juste, & qui voit tout.

Fin du cinquiéme & dernier Livre.



TABLE DES MATIERES.

A

R

S

T

V

Fin de la Table des Matieres.





